

Vivre dans l'alternance linguistique

*Médias, langue et littérature
en Ontario français*

**Simon Laflamme
Christiane Bernier**



CENTRE FORA

37.014.22
=133.1(713)
Laf 1998

Vivre dans l'alternance linguistique
Médias, langue et littérature en Ontario français

Simon Laflamme
Christiane Bernier

Université Laurentienne

Centre FORA
1998

Données de catalogage avant publication (Canada)

Laflamme, Simon

Vivre dans l'alternance linguistique : médias, langue et littératie en Ontario français

ISBN 2-921706-66-0

1. Alphabétisation—Ontario. 2. Canadiens français—Ontario—Livres et lecture. 3. Médias et minorités—Ontario. 4. Canadiens français et médias. I. Bernier, Christiane, 1949- II. Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation. III. Titre.

LC154.2.06L34 1998

302.2'244'0891140713

C98-901065-1

Coordination du projet, édition et diffusion

Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (Centre FORA)

432, ave. Westmount, unité H

Sudbury • ON P3A 5Z8

Tél.: 705-524-3672

Télé.: 705-524-8535

Courriel: ti-guy@centrefora.on.ca

Le Centre FORA remercie le Secrétariat national à l'alphabétisation du Développement des Ressources humaines Canada et la Section de l'alphabétisation et de la formation de base, Direction de la préparation au milieu de travail du ministère de l'Éducation et de la Formation de l'Ontario, pour leur soutien. Les opinions exprimées dans ce document ne sont pas nécessairement celles des organismes subventionnaires ou des évaluateurs.

Le Programme d'alphabétisation et de formation de base est financé par le gouvernement de l'Ontario.

**La forme masculine désigne aussi bien les femmes que les hommes.
Par contre, le mot *formatrice* remplace le mot *formateur* afin de refléter
la réalité en alphabétisation et en formation de base des adultes en Ontario.**

Les demandes de reproduction totale ou partielle de cette publication doivent être adressées au Centre FORA.

Tous droits réservés © Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (Centre FORA)

Dépôt légal — quatrième trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

AVANT-PROPOS

Ce rapport se veut la suite de *Souvent en français — rapport de l'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario*, publié en septembre 1996. Il en est la suite à un double titre: tout d'abord, parce qu'il utilise les données de l'enquête franco-ontarienne, et, en second lieu, parce qu'il approfondit la réflexion qu'elle avait suscitée.

Les résultats que nous présentons ici proviennent donc en bonne part des données recueillies lors de cette enquête, mais non utilisées, dans la première publication, puisque l'objectif était de ne présenter que dans leurs grandes lignes les habitudes des francophones de l'Ontario en matière de lecture et d'écriture. Rappelons que l'enquête franco-ontarienne s'est déroulée à travers l'Ontario français de janvier à mai 1996 et qu'y ont participé près de trois mille répondants et répondantes francophones.

En ce qui a trait à la réflexion sur les habitudes de lecture et d'écriture des Franco-Ontariens, elle méritait d'être élargie pour que s'y insère une analyse sur le rapport aux médias en contexte minoritaire: la thèse de l'interrelation entre la consommation des différents médias tant électroniques qu'imprimés et une certaine compétence en littératie est désormais incontournable et se doit d'être étudiée.

Finalement, pour compléter nos connaissances sur les dispositions à lire et à écrire des Franco-Ontariens, il apparaissait nécessaire aussi de les comparer à d'autres groupes, par exemple à l'ensemble des Canadiens ou même aux autres francophones du Canada. Pour ce faire, nous avons eu recours à la banque des données canadiennes de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes, réalisée, à travers le Canada, à l'automne 1994.

Nous présentons donc ici le deuxième volet des résultats de l'Enquête sur les habitudes et les attitudes de la population francophone en Ontario. Cette deuxième partie a été commandée par le Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (Centre FORA). Nous tenons à remercier le Centre d'avoir rendu possible la présente publication, ainsi que le Secrétariat national à l'alphabétisation du Développement des ressources humaines qui en a assuré le soutien financier.

Simon Laflamme

Christiane Bernier

Département de sociologie
Université Laurentienne

Table des matières

Liste des graphiques	7
Liste des tableaux	7
Introduction générale	9
Le rapport <i>Souvent en français</i>	10
Le présent rapport	11
Section 1	
La problématique et les données	13
Comprendre les recherches	13
Caractéristiques des sociétés contemporaines	15
Changer de modèle explicatif	17
Les enquêtes	18
Littérature, Économie et Société	19
Souvent en français	21
Synthèse de la problématique et questions de recherche	28
Section 2	
Pratiques de lecture et d'écriture chez les analphabètes en voie d'alphabétisation	35
Synthèse des principaux résultats	37
Présentation des résultats	38
Qui sont les analphabètes en voie d'alphabétisation?	38
Quelle langue utilise-t-on dans la vie de tous les jours?	38
Lire et écrire dans la vie de tous les jours	42
Une attitude d'ouverture	51
Conclusion	52
Section 3	
Les Franco-Ontariens et les autres Canadiens: à propos de littérature	55
Synthèse des principaux résultats	56
Méthodologie de l'analyse	57
Présentation des résultats	59
Où se classent les Franco-Ontariens dans L'EIAA?	59
Les habitudes de lecture et d'écriture de la population canadienne	61
Différences selon le sexe	62
Différences selon l'âge	64
Différences selon la région	68
Conclusion	70

Section 4	
Contexte linguistique, médias et habitudes de lecture: une comparaison	75
Synthèse des principaux résultats	77
Méthodologie de l'analyse	78
Présentation des résultats	79
Habitudes de lecture	79
Rapport à la télévision	82
Rapport à la radio	83
Rapport à la musique enregistrée	84
Conclusion	85
Section 5	
La lecture et le rapport aux médias électroniques chez les Franco-Ontariens	89
Synthèse des principaux résultats	90
Méthodologie de l'analyse	91
Présentation des résultats	92
Les médias électroniques: une vision d'ensemble	92
L'imprimé: le rapport à la lecture	96
Les médias électroniques: analyse détaillée	99
La radio	101
La musique enregistrée	103
La télévision	105
Les jeux électroniques	106
L'ordinateur pour autre chose que jouer	107
Interprétation des résultats	108
Conclusion	111
Conclusion générale	117
Implications du rapport	121
En ce qui concerne les centres d'alphabétisation	121
En ce qui concerne le système d'éducation	124
En ce qui concerne les médias	125
Bibliographie	127

Liste des graphiques

1.	Communication en français dans les échanges familiaux et avec les amis	39
2.	Écoute en français des médias électroniques	40
3.	Usage quotidien du français	42
4.	Habitudes de lecture en général et en français	45
5.	Fréquences de lecture en général, dans la vie quotidienne	48
6.	Habitudes d'écriture en général et en français	50
7.	Attitudes face à l'alphabétisme pour les activités principales	52
8.	Activités selon la région: tous les Canadiens	68
9.	Activités selon la région: francophones seulement	69
10.	Habitudes de lecture en général selon la ville et le statut du répondant	79
11.	Habitudes de lecture en français selon la ville et le statut du répondant	80
12.	Habitudes de lecture selon la ville en général et en français	81
13.	Temps consacré aux médias par semaine selon l'âge	93
14.	L'exposition aux médias en français selon l'âge	94
15.	Habitudes de lecture en général selon l'âge et la région	97
16.	Écoute de la radio en général selon l'âge et la région	101
17.	Écoute de la radio en français selon l'âge et la région	102
18.	Écoute de la musique en général selon l'âge et la région	103
19.	Écoute de la musique en français selon l'âge et la région	104
20.	Écoute de la télévision en français selon l'âge et la région	105

Liste des tableaux

1.	Temps d'écoute des médias	41
2.	Habitudes de lecture en général par catégories, selon certains indicateurs	46
3.	Comparaison entre apprenants et non-apprenants: lecture de détente	47
4.	Habitudes d'écriture en général par catégories, selon certains indicateurs	49
5.	Attitude des apprenants: activités liées à l'alphabétisme	51
6.	Comparaison entre apprenants et non-apprenants: attitude face à l'alphabétisme	52
7.	Comparaison entre les Franco-Ontariens et les Canadiens-anglais: proportions pour les niveaux 1 et 4/5 aux tests de l'EIAA	60
8.	Comparaison entre les Franco-Ontariens et les Anglo-Ontariens: proportions pour les niveaux 1 et 4/5 aux tests de l'EIAA	61
9.	Comparaison entre tous les Canadiens et les Franco-Ontariens: alphabétisme dans la vie quotidienne selon les groupes d'âge	67
10.	Répartition des individus de l'échantillon selon la ville et le statut pour l'analyse	78
11.	Écoute en français de la télévision, la radio et la musique enregistrée	93
12.	Corrélations entre l'activité de lecture en général et le rapport aux médias électroniques	95
13.	Corrélations entre les médias électroniques	96
14.	Temps hebdomadaire d'exposition aux médias électroniques selon la région	100

Introduction générale

L'analphabétisme, cela n'est plus à démontrer, constitue un grave problème, tant pour la personne qui le vit que pour la société dans son ensemble qui en éprouve les effets désastreux, notamment au niveau de la perte économique qu'il implique. Pour cette raison, la plupart des nations cherchent à instruire leurs populations. Malgré cette volonté, pourtant, et souvent à cause de déterminants sociohistoriques différents, on trouve dans les sociétés contemporaines, même dans des sociétés très industrialisées, des proportions importantes de personnes analphabètes, c'est-à-dire ayant un niveau de littératie peu élevé.

Statistique Canada¹ définit la littératie comme les capacités de lecture et d'écriture que les adultes utilisent dans leur vie quotidienne, que ce soit au travail ou dans d'autres circonstances de leur vie de tous les jours. D'autres parlent d'analphabétisme fonctionnel et non fonctionnel, tous les analphabètes n'ayant pas le même niveau d'incapacité. Les spécialistes reconnaissent maintenant ces différents niveaux qui peuvent aller, par exemple, d'une incapacité totale à lire, écrire ou compter, à une incapacité à comprendre des textes suivis ou à faire des opérations considérées moins simples de calcul.

Depuis quelques années, la question de la faible performance des Franco-Ontariens aux tests scolaires internationaux² ainsi que le taux anormalement élevé d'analphabètes francophones enregistré dans la province³ ont régulièrement fait les manchettes. Les deux raisons les plus invoquées pour expliquer cet état de fait, la situation institutionnelle - particulièrement le fait qu'il n'y ait pas eu d'écoles secondaires et postsecondaires publiques en français jusqu'en 1968 - et la condition de minoritaire des francophones - il y en a un peu moins de 5% dans toute la province -, bien que tout à fait réelles, n'arrivent cependant pas à tout expliquer. Elles n'expliquent pas, en tout cas, la faiblesse des scores dans les compétitions internationales puisque les élèves qui passent ces tests ont bel et bien suivi leur cursus dans les écoles françaises de la province. Cela place donc les enseignants, les parents et les principaux conseillers en éducation dans une position ambiguë lorsqu'il s'agit d'exiger plus de services ou plus de crédits pour les écoles francophones, on s'en doute.

C'est surtout une perte irréparable pour la culture franco-ontarienne.

Dans les pays occidentaux, la plupart des études qui ont été réalisées sur l'alphabétisme lors de la dernière décennie font état du lien incontournable qui existe entre la lecture et le maintien des compétences, même élémentaires, acquises à l'école. La baisse de l'intérêt pour la lecture a été enregistrée partout⁴, et, en grande partie, on en rend responsable la culture électronique: télévision, radio, musique enregistrée, jeux vidéos... C'est dans ce contexte, et pour ces raisons, que diverses enquêtes ont été mises sur pied, au Canada, et particulièrement en Ontario, au cours des années 1990. On cherchait à s'informer tantôt sur les niveaux de littératie des populations, tantôt sur leurs habitudes de lecture et d'écriture, afin d'évaluer le potentiel de développement, et d'utilisation, des compétences acquises.

- **Le rapport *Souvent en français***

L'une de ces enquêtes, *l'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario* (l'EFO), réalisée pour le compte du Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (Centre FORA) et du Regroupement des groupes francophones d'alphabétisation populaire de l'Ontario (RGFAPO), a donné lieu, en 1996, à la publication d'un premier rapport, *Souvent en français*. Le présent document se veut la suite de ce rapport et, ce, à plus d'un titre.

Dans le premier rapport, en effet, on présentait, de façon générale, un panorama des principales habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario, en fonction de certaines variables (l'âge, le sexe, l'éducation et l'origine familiale), ainsi que leurs périodes d'exposition à la télévision. Cette présentation était extrêmement succincte, conformément au mandat qui nous avait été donné; elle laissait donc dans l'ombre bon nombre de résultats intéressants, notamment sur la relation des Franco-Ontariens aux autres médias électroniques et sur les différences entre les régions et les groupes d'âge à ce sujet. Des analyses plus détaillées, plus complexes, s'imposaient.

S'imposait aussi une présentation exhaustive des résultats obtenus à partir de l'échantillon des apprenants, qui n'avaient fait l'objet que d'un très rapide survol, faute d'espace, dans le premier document.

En outre, comme nous le rappelions au début de ce texte, on sait que les performances des élèves franco-ontariens ne sont pas glorieuses sur la scène internationale. Mais qu'en est-il, à l'intérieur des frontières canadiennes, de l'ensemble de la population franco-ontarienne comme telle; de son niveau moyen de littératie ou de son rapport à la lecture par exemple, lorsqu'on la confronte aux autres groupes? Comment se place-t-elle face aux francophones des autres régions? Et face à ceux du Québec, qui ne vivent pas, eux, en milieu minoritaire? Face aux Anglo-Ontariens? Il nous est apparu nécessaire d'établir des comparaisons avec ces autres groupes, afin de présenter une image plus précise des Franco-Ontariens d'aujourd'hui. Pour ce faire, nous avons donc choisi de présenter aussi:

- une comparaison entre les habitudes de lecture et d'écriture des Franco-Ontariens et celles de francophones ne vivant pas en milieu minoritaire.

Cette analyse a été rendue possible grâce à l'existence de données provenant d'un groupe contrôle dans l'échantillon de l'Enquête franco-ontarienne.

- une comparaison entre les niveaux de littératie des Franco-Ontariens et ceux d'autres Canadiens, tant anglophones que francophones, provenant d'autres régions au Canada.

Cette dernière analyse a été rendue possible parce que Statistique Canada a mis à la disposition des chercheurs la partie canadienne de la banque de données brutes provenant de la première Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes (l'EIAA) réalisée en collaboration avec l'OCDE et dont certains résultats ont été publiés dans le rapport *Littératie, Économie et Société*, en 1995.

- **Le présent rapport**

Vivre dans l'alternance linguistique. Médias, langue et littératie en Ontario français

Le rapport que nous soumettons ici comporte ainsi cinq sections approfondissant les différents aspects de la question à travers des analyses sur l'exposition aux médias, les habitudes de lecture et les compétences en littératie de la population francophone de l'Ontario.

La **section 1** expose l'ensemble de la problématique et présente les enquêtes qui ont fourni les bases de données à partir desquelles les analyses ont été effectuées.

La **section 2** développe une étude plus détaillée des habitudes quotidiennes de lecture et d'écriture chez les analphabètes en voie d'alphabétisation, leur rapport aux différents médias, leurs attitudes face à l'alphabétisme.

La **section 3** établit une comparaison entre les Franco-Ontariens et d'autres groupes de Canadiens selon leurs niveaux respectifs de littératie.

La **section 4** se demande si les rapports aux médias et aux habitudes de lecture, *en français* comme *en général*, sont différents dans un milieu francophone non minoritaire.

La **section 5** explore, à l'aide d'analyses statistiques complexes, toutes les avenues du rapport entre les médias et les habitudes de lecture de la population franco-ontarienne de l'échantillon.

Une **conclusion** présente une discussion sur l'ensemble de la problématique et formule les principales recommandations du rapport.

Pour faciliter la compréhension, on trouvera, dans l'introduction de chaque section, un court résumé, sous forme de points saillants, exposant les principaux résultats des analyses statistiques développées tout au long du texte. On remarquera aussi que les notes bibliographiques et les explications statistiques ont été renvoyées à la fin de chacune des sections pour éviter d'alourdir indûment le texte.

Notes

1. Statistique Canada et OCDE, *Littératie, Économie et Société. Résultats de la première enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*, 1995, p. 3.
2. Dans un des premiers textes publiés à ce sujet, *Un monde de différences*, Educationnal Testing Service, 1989, on signalait que les Franco-Ontariens se classaient avant-derniers en ce qui a trait à leurs performances en mathématiques et en sciences, juste au-dessus des Américains.
3. Diane Pacom et André Thibault, «L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», 1994. Serge Wagner, «L'alphabétisation et la refrancisation», 1992. Serge Wagner et Pierre Grenier, *Alphabétisme de minorité et alphabétisme d'affirmation nationale. A propos de l'Ontario français*, 1991.
4. C'est une inquiétude largement partagée dans les pays occidentaux. À titre d'exemple, voir, pour la France: Luc Ferry, «40% des enfants ne savent pas lire: inacceptable », *Le Point*, n° 1306, 27 septembre 1997, p. 94-103.

Section 1

La problématique et les données

Bon nombre de travaux, au Canada comme dans d'autres sociétés occidentales, ont porté sur le problème de l'analphabétisme. La question a été abordée de diverses façons. Ainsi, certains chercheurs ont travaillé à tracer le profil de la personne qui présentait des difficultés à lire et à écrire¹. D'autres ont tenté d'évaluer les implications économiques de cette sous instruction, aussi bien pour la personne qui en souffre que pour toute la société².

Au Canada, la situation des francophones a particulièrement retenu l'attention. Les chercheurs ont voulu y mesurer l'ampleur du phénomène et en ont, à chaque fois, souligné la gravité³, et ce, particulièrement en ce qui a trait aux difficultés à enrayer le problème sur les plans socio-économique⁴ et éducationnel⁵. Dans le cas des francophones hors Québec, les recherches ont aussi travaillé à établir des liens entre la condition d'analphabète et celle de minoritaire⁶ rendant souvent responsables les systèmes d'éducation qui sont à l'œuvre dans ces milieux⁷. On a, de surcroît, beaucoup incriminé la prégnance de médias anglophones et le manque d'accès à des moyens de communication en français.

- **Comprendre les recherches**

Toutes ces recherches ont été effectuées pour tenter de cerner le phénomène; elles sont nécessaires pour nous donner accès à la multiplicité des aspects qu'il comporte. Il est en effet difficile à concevoir que, dans des pays où la démocratie est la norme et la démocratisation de l'instruction, de rigueur, on trouve autant d'analphabètes.

Mais afin de se retrouver dans ces recherches, il importe, au départ, d'établir une distinction quant aux types d'information qu'elles sont susceptibles de nous offrir. Dans le cas qui nous occupe, il faut faire une différence entre l'étude de l'analphabétisme comme fait individuel et son analyse comme phénomène social. Cette distinction peut être établie à partir de l'objectif de base poursuivi par chaque enquête. Qu'y cherche-t-on à savoir, peut-on se demander face à chacune d'elles? Quel aspect de la question semble y être abordé? Les objectifs de base peuvent ainsi être grossièrement catalogués en deux grandes catégories:

- Si la recherche veut comprendre la personne analphabète en soi, connaître les difficultés quotidiennes qu'elle rencontre, trouver des moyens de l'aider dans ses efforts pour améliorer son estime d'elle-même, on y abordera la question, scientifiquement, par le biais des *récits de vie de personnes analphabètes*; ces récits nous documenteront sur les principales caractéristiques psychosociales des personnes qui auront accepté de participer aux entrevues. On pourra retracer ainsi les causes de cet état de fait dans l'histoire individuelle de chacune de ces personnes, en voir se dessiner les effets désastreux dans le déroulement de leur vie, comprendre les multiples stratégies qu'elles ont dû déployer pour pallier leur handicap⁸.

Toutefois, ce premier type d'études permet difficilement d'établir des comparaisons entre les individus, car les conclusions et l'extrapolation à la population ne peuvent être que d'ordre théorique. Elles ne peuvent, en effet, être généralisées qu'avec la plus grande des réserves.

- Si, par contre, la recherche entend établir les causes générales du phénomène, identifier les facteurs sociaux globaux qui expliqueraient les récurrences, les similitudes retrouvées entre diverses histoires individuelles, elle devra comporter *une ou plusieurs enquêtes* sur des nombres assez élevés d'individus pour en isoler les variables explicatives, selon des caractéristiques communes.

Les résultats de ces enquêtes s'analyseront alors en comparant, nécessairement à l'aide de techniques statistiques variées,

- soit les individus d'un même groupe, entre eux, selon des variables sociologiques classiques (âge, sexe, classe sociale, appartenance de groupe, etc.);
- soit ce groupe à d'autres groupes de la même société, selon les mêmes variables;
- soit, si la recherche est de grande envergure, diverses sociétés entre elles.

Toutes les autres études, celles par exemple qui portent sur la recherche de solutions ou sur l'efficacité des mesures déjà prises, sur les centres d'alphabétisation, les programmes de formation de base ou le rattrapage scolaire ou, même, sur le lien entre condition de minoritaire et analphabétisme, sont toutes, nécessairement, tributaires des deux types de recherche mentionnés ci-dessus: ce sont ces recherches de base, en effet, qui apportent les *données*, qui sont essentielles à toute compréhension de la situation.

En ce qui a trait à l'alphabétisme au Canada, ainsi que le laissent entrevoir les recherches citées, des analyses ont été effectuées en fonction de ces deux objectifs, fournissant études de cas et enquêtes, obtenant des récits de vie d'une part, et, d'autre part, comparant tant des groupes entre eux, dans chaque province ou territoire canadien, que les Canadiens aux membres d'autres sociétés occidentales. Mais ce qui, sans contredit, s'est avéré spécifique au Canada, ainsi qu'on l'a signalé plus haut, c'est que le facteur linguistique s'y est très tôt révélé comme déterminant des différences enregistrées entre certains groupes: entre les francophones en général (toutes provinces confondues) et les anglophones; entre les Québécois de langue française et les francophones hors Québec; ou entre ces derniers et les anglophones.

Rappelons, à cet égard, qu'en 1995, l'enquête conjointe effectuée par Statistique Canada et l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE)⁹ révèle qu'il y a quatre personnes sur dix qui sont dépourvues des aptitudes élémentaires en lecture, en écriture et en calcul au Canada et que, proportionnellement, les francophones sont plus nombreux à faire partie de cette catégorie. Aussi plusieurs études ont porté spécifiquement sur cette dimension linguistique tentant

d'en comprendre la portée, d'en évaluer la gravité, par secteur ou par région, et d'y apporter des solutions. En ce qui a trait à l'Ontario, ces données sont venues confirmer, si besoin était, les résultats d'études précédentes, notamment celles de Wagner (1992) et de Jones (1993), soulignant la performance plus faible des Franco-Ontariens en comparaison à leurs homologues anglophones.

- **Caractéristiques des sociétés contemporaines**

Bien que l'on n'ait plus à justifier l'importance - voire l'incontournable nécessité - d'être instruit de nos jours, il n'est pas inutile de se rappeler les principales caractéristiques des sociétés postmodernes dans lesquelles nous vivons, qui font de l'analphabétisme un problème plus grave aujourd'hui qu'hier.

Notons, tout d'abord, que l'on entend ici, par société postmoderne, une société où les industries du secteur tertiaire - c'est-à-dire liées aux services (éducation, publicité, santé, services comptables, fonctionnariat, secteurs administratifs des entreprises, génie-conseil...) - sont dominantes, en comparaison à celles du secteur primaire (extraction minière, travail forestier, agriculture...) et du secteur secondaire (fabrication de toutes sortes). Cette définition succincte n'est pas qu'économique, quoiqu'il en semble, parce qu'elle suppose tout un ensemble de valeurs sociales sous-jacentes, notamment la montée du subjectivisme, l'éclatement de la structure de la famille traditionnelle, l'abandon des idéologies de type communautariste ou collectiviste, le foisonnement des cosmologies religieuses, etc.¹⁰

Déjà, les principaux éléments de la modernité - modernité qui, comme on le sait, s'était développée dans les sociétés occidentales à partir de l'industrialisation et de l'urbanisation massives, de l'exode des campagnes, d'une démocratisation de l'instruction et de la naissance des moyens de communication de masse - se sont transformés radicalement depuis les années cinquante, amenant une nouvelle définition des sociétés contemporaines. Parmi ces transformations, et outre l'augmentation de l'importance du secteur des services, comme nous le mentionnions, soulignons aussi la tendance accrue vers la spécialisation des emplois et, conséquemment, des qualifications, l'accroissement et le vieillissement des populations et l'incroyable expansion des moyens de communication de masse ou masse-médias. C'est ce dernier élément qui fait en sorte que l'on désigne souvent nos sociétés comme des sociétés de communication de masse ou sociétés masse-médiatisées, comme les nomme la science des communications.

N'avoir pu développer de compétences en lecture et en écriture est grave dans une société masse-médiatisée où les services sont nombreux et où elles sont partout réclamées; non seulement parce que la personne qui en est dépourvue ne peut répondre adéquatement aux exigences sociales minimales, ce qui réduit d'autant ses possibilités d'autonomie dans la gestion de sa vie, mais aussi parce qu'elle n'a pas accès à l'interprétation de l'information qui circule. Il ne suffit pas, en effet, *d'entendre* ce qui se passe, encore faut-il pouvoir le *comprendre*, *l'interpréter*, le *reproduire*.

Importance des médias

Depuis Innis¹¹ et McLuhan¹², on sait que les médias sont des éléments de la définition même des sociétés, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas de simples instruments de la transmission de l'information, d'une information qui pourrait être produite indépendamment d'eux, indépendamment de leur rôle dans l'ensemble de la société.

Ce n'est pas que toute information soit immédiatement et intégralement produite dans son seul rapport aux moyens de communication, c'est que les moyens de communication font partie de la structure de la société et que, en tant que tels, ils constituent l'une des conditions de possibilité de la production de l'information. Les médias sont donc un des facteurs de détermination des sociétés, de leur organisation sociale et des formes de production et de circulation de l'information qu'on y trouve. Et il ne s'agit pas de la seule influence des messages qu'ils produisent sur la conscience des individus ou des populations - ainsi que l'ont soutenu et le soutiennent encore trop d'écrivains en psychologie sociale et en sociologie des communications, notamment¹³ - mais d'une intervention beaucoup plus vaste sur les facteurs à partir desquels s'établissent l'ensemble des relations sociales.

Dans la société contemporaine, la reproduction et la production même des rapports sociaux, d'une culture, dépendent dans une large mesure de l'action des médias. La relation entre les médias et les consciences collectives est donc moins celle d'une persuasion à sens unique que celle d'une dialectique: les destinataires des messages, en effet - auditeurs, lecteurs ou téléspectateurs, par exemple - ne sont pas de *bonnes poires* qui gobent sans réagir tout ce à quoi ils sont exposés; non seulement interagissent-ils avec ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent, mais en plus, ils agissent sur les médias, de façon collective, de telle manière qu'ils les obligent à produire des formes largement attendues d'information. En ce sens on peut dire qu'une société a des médias à son image ou qu'elle mérite - dès lors, évidemment, qu'elle est assez importante pour rendre le média rentable économiquement. C'est cette interaction entre médias et destinataires qui en fait une dialectique, et c'est cette dialectique, qui, dans les sociétés masse-médiatisées, est l'une des bases des rapports sociaux.

Le problème, pour une culture postmoderne, c'est lorsqu'un groupe social donné n'est pas en mesure de se doter de messages à sa ressemblance. Une culture qui ne dispose pas de messages médiatiques, qui n'en produit pas ou ne s'y donne pas accès, est une culture fortement menacée. C'est en partie - mais en partie seulement - le cas des cultures minoritaires au Canada, et donc de la culture franco-ontarienne¹⁴.

Exposition aux médias

Les médias ne sont pas tous les mêmes. Ils n'agissent pas tous pareillement dans et sur les populations. Certains sont plus prestigieux que d'autres, mais leur réputation varie selon la situation: ainsi la télévision jouit d'une grande considération parce que son audience est potentiellement vaste; l'imprimé est lui aussi estimé puisqu'on lui associe la pensée et qu'on lui reconnaît une forte aptitude

à éveiller l'imaginaire et la critique sociale. Dans les faits, une culture bénéficie fortement de la capacité de ses membres à s'exposer à toutes les formes de messages, qu'ils soient imprimés, télévisuels ou radiophoniques.

Or, l'exposition aux médias est relative à leur disponibilité et cette disponibilité répond, entre autres choses, à des exigences démographiques. De la Garde et Paré¹⁵ l'ont bien vu. Ils ont pu observer que, en ce qui concerne les médias imprimés, notamment, plus la population est dense, plus elle disposera de journaux. Par conséquent, plus il y a de francophones dans un secteur donné, plus il est probable qu'on y trouve des journaux français. Mais cette logique ne vaut pas tout à fait pour ce qui est de la diffusion des messages des médias électroniques (télévision, radio, musique enregistrée), aussi bien à cause des impératifs des médias eux-mêmes que des sollicitations de leurs destinataires; la diffusion de ces messages, en effet, répond à d'autres logiques, celles, entre autres, de la consommation de masse et du fractionnement des consciences individuelles, deux phénomènes observés dans les sociétés postmodernes.

C'est pour toutes ces raisons qu'il semble de plus en plus impossible d'analyser les phénomènes liés à l'alphabétisme - par exemple les niveaux de littératie ou les habitudes de lecture et d'écriture - sans analyser aussi, en même temps, le rapport d'une population aux médias, tant entre les individus eux-mêmes - selon les variables sociologiques habituelles - qu'entre diverses régions d'un même territoire.

- **Changer de modèle explicatif**

Jusqu'à récemment, la psychologie sociale et la sociologie avaient largement tenté d'expliquer les problèmes de l'analphabétisme à partir de modèles théoriques qui incriminent, soit, d'un côté, la personne elle-même: son intelligence (quotient intellectuel faible), son comportement scolaire (paresse, mésadaptation, abandon, révolte), ou son attitude générale (manque de motivation, problèmes relationnels); soit, de l'autre, sa classe sociale, c'est-à-dire son origine familiale ou le sous-développement du milieu dans lequel elle grandit.

Ce qui surprend dans ces explications, c'est que, alors que l'on s'entend généralement pour affirmer que l'on vit dans une société masse-médiatisée, peu de ces analyses ne semblent tenir compte, dans leur évaluation du phénomène, du rapport de ces personnes aux moyens de communication de masse; du moins, ne les font-ils pas intervenir à la mesure de l'importance qu'ils ont dans notre société (ou alors uniquement pour accuser d'office la télévision comme première, et souvent unique, responsable).

Ainsi, d'un côté, la science des communications avait, depuis un bon moment, révélé l'impact des masse-médias dans la société; de l'autre, les théories explicatives de l'analphabétisme ne semblaient pas en tenir compte. Mais depuis une dizaine d'années, les spécialistes ont enfin noté que l'analphabétisme, particulièrement chez les jeunes, doit être compris dans un rapport global aux

moyens de communication. Certains parlent d'une écologie médiatique¹⁶ pour dépeindre le monde au sein duquel les jeunes doivent apprendre. Dans ce cadre, l'influence de la télévision est, nous l'avons souligné, souvent dénoncée¹⁷, bien qu'on tente parfois de relativiser cette dénonciation; en effet, pour certains, les médias peuvent même apparaître comme des instruments susceptibles de favoriser l'alphabétisation¹⁸.

Ainsi, la société de communication de masse, malgré la qualité et la diversité des documents imprimés qui circulent en elle, et peut-être à cause de la place que la télévision occupe dans le champ de la diffusion de l'information, produit bon nombre d'analphabètes, ou, en tout cas, ne fait pas de la lecture une activité aussi habituelle, ou plutôt aussi facile, que celle qui consiste à regarder la télévision. Force est donc de constater que les questions relatives à l'aptitude à lire sont étroitement liées à celles du rapport aux moyens de communication dans leur ensemble.

Francophonie minoritaire

Dans le cas de la francophonie minoritaire au Canada, cette question du rapport aux médias se pose avec sérieux, comme nous l'avons déjà signalé à quelques reprises. D'abord, parce que, dans bien des circonstances, la situation du destinataire des messages est celle d'un minoritaire et que le majoritaire, l'anglophone, n'est rien de moins que le plus puissant des producteurs et des diffuseurs de messages masse-médiatisés au monde. Or, le destin de la francophonie, comme culture, dépend de la manière dont elle fait usage des moyens de communication de masse, de la manière dont elle s'expose aux médias de langue française¹⁹. Ensuite, parce que l'analphabétisme des populations d'expression française au Canada a atteint d'énormes proportions. Tout cela nuit de nombreuses façons à la fois aux individus et à toute la culture canadienne-française.

- **Les enquêtes**

Pour cerner le phénomène de l'analphabétisme, il faut d'abord s'interroger sur l'alphabétisme, c'est-à-dire sur les compétences acquises et utilisées par les personnes en matière de littératie. Mais l'acquisition et surtout l'utilisation de ces compétences mêmes, au niveau d'une population, sont souvent fonction des habitudes de lecture et d'écriture développées par cette population. Aussi, plusieurs enquêtes ont été menées au Canada, comme en Ontario, au cours des années 1990, pour rendre compte de ce double objectif.

Nous exposons ici quelques éléments d'information concernant les deux enquêtes dont les données seront utilisées dans ce rapport.

La première enquête est d'ordre international. Il s'agit de *l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes* (L'EIAA), dont certains résultats ont été publiés dans *Littératie, Économie et Société*, et qui procure des données canadiennes sur les niveaux de littératie des Canadiens.

La deuxième enquête est franco-ontarienne. Il s'agit de *l'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario* (l'EFO), dont certains résultats ont été publiés dans *Souvent en français* et qui présente des données franco-ontariennes sur ce que les Franco-Ontariens disent qu'ils font en matière de lecture et d'écriture.

1. Littératie, Économie et Société

L'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes (l'EIAA)

La plus importante des enquêtes réalisées au Canada a été menée conjointement avec six autres gouvernements d'Europe et d'Amérique du Nord; elle avait pour premier objectif «d'examiner et de comparer, pour divers pays, les facteurs qui sont associés aux capacités de lecture et d'écriture»²⁰. Plusieurs des résultats auxquels elle a donné lieu ont été publiés, en 1995, dans *Littératie, Économie et Société: résultats de la première Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*, rapport préparé par Statistique Canada et l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).

Quelques éléments d'information

Jusqu'à tout récemment, on avait tendance à définir l'alphabétisme comme un état que les adultes possédaient ou ne possédaient pas; on dénombrait ainsi les analphabètes en fonction des années de scolarité des personnes ou de leurs résultats lors de tests de lecture de type scolaire. Les chercheurs de L'EIAA ont voulu donner une plus grande place à l'expérience et aux diverses capacités fonctionnelles développées par les adultes dans leur vie de tous les jours. Aussi ont-ils choisi de parler, plutôt que d'alphabétisme, de littératie, en la définissant comme la capacité d'«utiliser des imprimés et des écrits nécessaires pour fonctionner dans la société, atteindre ses objectifs, parfaire ses connaissances et accroître son potentiel»²¹.

Lors de l'enquête, la littératie a été mesurée selon un continuum de capacités dans une échelle à cinq niveaux où le plus faible est le «niveau 1» et, le plus élevé, le «niveau 5». Mais dans la présentation des résultats, les chercheurs de l'EIAA, ont, pour des raisons méthodologiques, construit un niveau supérieur à partir d'une combinaison des niveaux 4 et 5 (nous utiliserons cette même combinaison dans les analyses ultérieures). Les capacités des individus ont été évaluées selon trois types de compétence: la compréhension de textes suivis, celle de textes schématiques et celle de textes à contenu quantitatif. Selon les chercheurs de l'EIAA, les capacités de niveau 2 suffisent à la plupart des tâches habituelles de lecture, en dehors du cadre du travail ou des études.

Les données canadiennes de l'EIAA

Les données canadiennes brutes de *l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes* (l'EIAA) portent sur 5 660 individus de seize ans et plus. Lors de l'enquête, on a offert aux répondants le choix entre l'anglais et le français comme langue d'interview. Un peu plus de 1 900 personnes ont préféré répondre en français, dont 643 en Ontario (sur 1 925 Ontariens). L'enquête s'est déroulée à l'automne 1994, à travers tout le Canada.

Ces données brutes ont été mises à la disposition des chercheurs. Grâce à elles, on est en mesure de connaître les niveaux de capacité et les habitudes de lecture et d'écriture des Canadiens de 16 ans et plus et de comparer certaines de leurs attitudes en fonction de diverses variables: âge, sexe, région, niveau de scolarité, langue... Ces données seront utilisées dans le cadre d'analyses comparatives dans la section 4 de ce rapport.

Les conclusions de l'EIAA

Les résultats provenant de l'EIAA sont multiples. On y a appris, par exemple, que le Canada n'est pas chef de file en ce qui concerne les performances en littératie, mais qu'il ne se place pas en dernière position non plus; que, dans la plupart des pays, les femmes manifestent de meilleures compétences en textes suivis que les hommes, alors que ceux-ci réussissent mieux dans les textes schématisés et les contenus quantitatifs; ou encore que, chez les Canadiens de 16 ans et plus, la compréhension des textes suivis est étroitement liée au niveau de scolarité.

Les chercheurs font plusieurs constats importants suite à cette enquête:

- il existe des différences marquées en matière de littératie à l'intérieur des pays et entre eux;
- on enregistre des déficits sur le plan des capacités de lecture et d'écriture pour une très grande proportion de la population totale de l'enquête (c'est-à-dire dans tous les pays concernés);
- la littératie est étroitement liée aux chances que la vie apporte et aux occasions qui ont été saisies;
- les capacités de lecture et d'écriture utilisées quotidiennement ne correspondent pas nécessairement, pour tous les pays, au niveau de scolarité;
- une application régulière entretient et fortifie les capacités de lecture et d'écriture;
- les adultes dont les capacités de lecture et d'écriture sont faibles ne reconnaissent habituellement pas leur problème²².

Au sujet des francophones

En ce qui concerne les francophones au Canada, les données sont sans appel: les Canadiens de langue française sont, comme nous l'avons déjà mentionné à quelques reprises, nettement plus faibles que leurs compatriotes anglophones, dans tous les domaines²³.

Mais là aussi on trouve des différences importantes d'un bout à l'autre du pays. Ainsi, bien que plus faibles que leurs homologues provinciaux, les données de cette enquête montrent que les Franco-Ontariens sont, proportionnellement, souvent plus nombreux que les autres francophones - qu'ils proviennent du Québec ou des provinces maritimes - à se situer au niveau de capacité 4; et ce, tant pour les textes suivis²⁴, les textes schématiques²⁵ que ceux à contenu quantitatif²⁶. Et comme le font voir les résultats des tests statistiques (χ^2) auxquels nous avons soumis les données, la différence entre les groupes est statistiquement significative.

Voilà qui situe d'entrée de jeu la problématique franco-ontarienne dans le contexte canadien.

2. Souvent en français

L'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario (l'EFO)

L'objectif principal de l'EFO était de découvrir les habitudes de lecture et d'écriture de l'ensemble des francophones de l'Ontario, ainsi que leur attitude face à l'alphabétisation, et *non pas*, rappelons-le, de mesurer les compétences des Franco-Ontariens en matière de littérature. Que lisent-ils quotidiennement, qu'écrivent-ils? Y a-t-il des différences dans leurs rapports aux divers médias, selon l'âge, le sexe, la région, le niveau de scolarité? Les enfants franco-ontariens sont-ils intéressés par la lecture? Vont-ils à la bibliothèque? Et les adultes? Achètent-ils des livres? Quel est leur rapport aux journaux et aux revues? Quel est leur rapport aux médias français? Quelle est l'importance de la télévision? De la radio? Bref, quelles sont, globalement, les habitudes et les attitudes des francophones de l'Ontario face au fait de lire, d'écrire, de s'informer.

Voilà quelques-unes des questions qui ont orienté la construction de l'instrument de collecte de données et auxquels les résultats obtenus permettent de répondre.

Le questionnaire de l'EFO

Le questionnaire utilisé pour la collecte de données comprenait, en plus des questions d'ordre sociodémographique, des ensembles de questions portant sur la fréquence à laquelle les sujets croient accomplir diverses activités quotidiennes ou habituelles, liées à la lecture et à l'écriture. Il a été construit de façon à regrouper plusieurs ensembles de questions, portant sur:

- la langue usuelle de communication des répondants et dans leur famille d'origine et avec leurs amis;
- la fréquence à laquelle ils estiment écouter certains médias électroniques;
- la fréquence à laquelle ils pensent accomplir diverses activités habituelles de lecture et d'écriture;
- et leurs dispositions face à certaines activités liées à l'alphabétisme.

C'est à partir des réponses à ces ensembles de questions que l'on peut connaître le rapport des individus, non seulement à l'alphabétisme en tant que tel, mais aussi à la langue dans laquelle s'effectuent leurs activités de lecture et d'écriture les plus fréquentes; en effet le questionnaire établissait une distinction entre le fait d'accomplir ces activités de façon *générale* et de les accomplir *en français*. Les questions se devaient d'être suffisamment simples pour être compréhensibles par des personnes de tous âges et de toutes situations sociales, tout en permettant l'analyse. Cependant, une version moins longue du questionnaire a été présentée aux plus petits.

La majorité des réponses ont fait appel à des échelles de Likert à quatre niveaux (où 1 était le moindre et 4 le plus élevé). En ce qui concerne l'exposition aux médias, on demandait aux participants d'indiquer en heures et en minutes le temps qu'ils consacrent à chaque média par jour.

L'originalité de la méthode de sélection de l'échantillon

Il n'était pas aisé d'obtenir un échantillon suffisamment vaste de Franco-Ontariens pour mener l'enquête, parce qu'ils forment une population relativement dispersée sur tout le territoire et qu'il n'existe aucune liste exhaustive de tous les individus constituant la population.

Nous avons donc choisi de procéder à partir des institutions scolaires francophones en obtenant, avec le concours de leurs enseignants, la participation d'élèves de divers niveaux, à l'élémentaire et au secondaire, et la collaboration de leurs parents et de leurs grands-parents. Pour que toute la population francophone soit représentée, on a aussi opté, dans chacune des cinq régions de l'Ontario, pour une sélection égale d'écoles provenant des milieux urbains et ruraux et, dans la mesure du possible, des secteurs publics et séparés. Des étudiants des institutions postsecondaires et de chacune des universités ont aussi participé à l'enquête. Finalement, dans le but de collecter des informations sur la population francophone la moins scolarisée, un bon nombre d'apprenants des centres d'alphabétisation ont été invités à répondre au même questionnaire que l'ensemble de l'échantillon²⁷.

Idéalement, il aurait été préférable d'avoir accès, en outre, à une population d'analphabètes ne fréquentant pas les centres d'alphabétisation; cela aurait permis, non seulement d'obtenir directement d'eux les informations les concernant, mais aussi de les comparer aux groupes en voie d'alphabétisation, ce qui aurait rendu encore plus probantes les affirmations faites à l'égard des personnes inscrites dans les centres. Mais là réside justement l'un des plus gros problèmes relativement à l'alphabétisation de ces personnes: elles se rendent rarement visibles, donnent peu accès à elles, cachent leur condition, ne se déclarent pas comme telles; et lorsque par chance ou par hasard l'on en rencontre quelques-unes, elles refusent systématiquement de participer à une enquête de ce type, ce qui se conçoit aisément.

Cependant, la méthode utilisée pour construire l'échantillon a permis de contourner en partie cette difficulté liée aux caractéristiques spécifiques des personnes analphabètes non en voie d'alphabétisation. En effet, dans le sous-groupe composé des parents et des grands-parents d'élèves,

un certain nombre d'individus ont déclaré ne pas avoir fait d'études secondaires. Bien que le rapport entre scolarité et analphabétisme ne puisse être établi de façon automatique et directe, comme le signale le rapport de l'EIAA, cette corrélation peut, à défaut de mieux, être utilisée à titre indicatif. C'est ce que nous avons fait.

L'originalité de la méthode de sélection de l'échantillon - et donc l'importance des données auxquelles elle donne accès - tient essentiellement à trois éléments. Elle permet:

- de construire un vaste échantillon de la population à l'étude;
- d'obtenir des informations à la fois sur des personnes inscrites dans les systèmes scolaires et sur celles qui sont hors système scolaire, c'est-à-dire qui sont sur le marché du travail, à la maison, en chômage, à la retraite, etc. et, ce, dans la même période de temps;
- de donner accès - par le biais des apprenants des centres d'alphabétisation - à un sous-ensemble de la population généralement dissimulé, les sous-scolarisés, et d'en obtenir les mêmes éléments d'informations que pour le reste de la population, rendant, ainsi, leurs opinions comparables.

Comprendre la construction d'un échantillon

Il n'est pas inutile de rappeler ici quelques éléments de la théorie de base de la sélection des individus des échantillons²⁸ si l'on veut comprendre en quoi consistait l'ampleur de la difficulté de construire un échantillon suffisamment représentatif de la population franco-ontarienne pour autoriser de nombreuses comparaisons.

Généralement, lorsqu'on fait une recherche d'envergure (c'est-à-dire sur un grand nombre d'individus), la technique idéale pour constituer un échantillon est celle de la sélection *aléatoire* des individus dans la population que l'on désire étudiée. Cette technique suppose que *les individus sont choisis au hasard et qu'ils ont tous des chances égales, à tout moment de la sélection, de faire partie de l'échantillon*. On appelle cet échantillon: *aléatoire simple* ou *probabiliste*. Mais pour être en mesure d'utiliser cette technique, on doit disposer d'une liste exhaustive de toute la population concernée. Cela est possible, par exemple, si l'on a affaire aux élèves d'une école (ils sont nécessairement inscrits), ou encore, aux membres d'une association (ils possèdent généralement une carte de membre), etc. Mais en ce qui a trait à d'autres types de population, par exemple, les habitants d'une ville (tout le monde n'a pas le téléphone) ou les consommateurs de McDonald's, une telle liste n'existe pas. C'est le cas de la population franco-ontarienne.

Par ailleurs, il faut aussi souligner que, dans certains cas, un échantillon *probabiliste* s'avère nuisible à la problématique à l'étude; si, par exemple, on veut comparer des groupes d'âge spécifiques, des régions, des professions, etc. En outre, plus l'étude en question comprend de variables, moins il est possible de recourir à un échantillon parfaitement probabiliste, parce qu'on

court le risque que toutes les variables n'obtiennent pas un nombre suffisant d'individus pour permettre des analyses inférables.

Toutefois, les échantillons *non probabilistes* possèdent aussi certaines faiblesses, notamment: le fait que l'on peut, dans certains cas, questionner l'inféribilité de leurs résultats ou que l'on doit, souvent, composer avec la surreprésentation de certaines catégories de personnes.

En résumé, il est possible de construire un échantillon aléatoire simple: 1) si l'on utilise un assez grand nombre d'individus (autour de 1 000, quelle que soit la taille de la population); 2) si une liste de cette population existe, permettant la sélection aléatoire des individus; 3) et si la problématique de l'enquête n'impose pas l'utilisation de multiples variables.

La représentativité de l'échantillon de l'EFO

En ce qui concerne l'objectif général de *l'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario*, enquête commandée par le Centre FORA, en plus du fait qu'il n'existe aucune liste exhaustive de la population franco-ontarienne, la problématique interdisait, jusqu'à un certain point, l'utilisation d'un échantillon *parfaitement* probabiliste, puisqu'il aurait été impossible d'y analyser toutes les variables retenues: les régions, les niveaux d'éducation, les groupes d'âge, les sexes, les milieux urbains et ruraux, les travailleurs et les non travailleurs, les analphabètes en voie d'alphabétisation... et, ce, en fonction de la consommation des différents médias, imprimés et électroniques, des habitudes quotidiennes de lecture et d'écriture, des attitudes générales face au français, etc.

Voilà pourquoi nous nous sommes vus dans l'obligation de mettre sur pied un devis de collecte de données adapté aux exigences très particulières de la recherche. La technique échantillonnale créée à cette occasion est une combinatoire des techniques de construction des échantillons *par grappes* et *par strates*. Pour minimiser le doute quant à l'inféribilité (c'est-à-dire dans quelle mesure les résultats de l'enquête peuvent être généralisables à l'ensemble de la population), nous avons fait en sorte d'obtenir des nombres suffisamment grands d'individus dans chaque catégorie pour autoriser l'extrapolation par rapport à chaque variable indépendante retenue, et nous avons particulièrement veillé à ne pas déroger du devis de recherche initial, afin de ne pas affecter la part de probabilité qu'il contenait.

Signalons de plus que, quelle que soit la technique échantillonnale utilisée pour collecter des données, chaque analyse statistique doit pouvoir calculer la *probabilité* que les résultats obtenus (l'ensemble des réponses à chaque question d'un questionnaire, par exemple) soient attribuables au hasard. S'il est démontré qu'ils sont attribuables au hasard, alors *on ne peut* les retenir parce qu'ils ne sont *pas valides*, c'est-à-dire inférables.

C'est pourquoi il est primordial de mesurer l'inférabilité des résultats pour chaque analyse réalisée et que nous considérons important de présenter, pour chacune d'elles, les valeurs statistiques obtenues²⁹. Si un résultat, par exemple une différence entre deux groupes, n'est pas le fruit du hasard, c'est qu'il peut être généralisé à la population étudiée.

Aussi, parce qu'il n'est pas *totalem*ent probabiliste, on pourrait, *en principe*, contester la représentativité d'un échantillon tel que celui que nous avons construit pour l'EFO; mais, *en l'occurrence*, c'est-à-dire dans la situation réelle telle que nous l'avons cernée, il n'y a rien qui vienne infirmer le fait que, par exemple, les élèves ou les étudiants de telle école ne sont pas aussi représentatifs de leur milieu que ceux de telle autre école; de même, d'ailleurs, pour leurs parents ou leurs grands-parents, ou encore, pour les personnes en voie d'alphabétisation qui ont participé à l'enquête.

On pourrait, en outre, reprocher à cet échantillon d'avoir été construit autour des réseaux d'éducation francophone, et soulever le fait que les individus qui en font partie ont une inclination consciente ou trop marquée vers le français - surtout en ce qui concerne les parents, puisqu'ils envoient leurs enfants dans des écoles françaises. En fait nous n'avons pas voulu tenir compte d'un tel argument car, selon nous, on ne peut reprocher à un échantillon destiné à faire comprendre les *attitudes des francophones* d'avoir choisi d'interroger ceux qui *sont identifiables comme francophones*.

En fait, notre échantillon permet, d'une part, de ne pas surévaluer la francophonie ontarienne - ce qui serait le cas si on y ajoutait les personnes qui n'entretiennent plus de rapport réel avec leur francité ou, même, qui ne parlent plus français - et, d'autre part, d'étudier les francophones qui entretiennent réellement, directement ou indirectement, des liens avec les institutions de leur communauté. Quoi de plus normal pour une collectivité, en effet, que de vivre à travers ses institutions.

Aussi, comme on peut le constater, il y a de bonnes raisons théoriques et méthodologiques, de croire en la représentativité de l'échantillon de l'EFO tel qu'il a été construit.

Mais cette représentativité n'est évidemment pas absolue. Même s'il est aisé de reconnaître que l'échantillon comprend des individus des deux sexes de tous les âges, de tous les milieux sociaux, de tout type d'éducation ou de formation, inscrits dans le milieu du travail ou à l'école, ou étant à la maison, etc., il est certaines catégories de personnes qu'il ne touche pas: les jeunes parents entre vingt et trente ans, qui sont sur le marché du travail et qui n'ont pas d'enfant de sept ans ou plus, ainsi que les adultes de tous les groupes d'âge qui n'ont pas, ou non pas eu, d'enfant.

Les questions, cependant, que l'on pourrait se poser face à cette faiblesse de l'échantillon seraient: dans quelle mesure un adulte de tel âge, de tel sexe, qui n'est pas parent, et qui est sur le marché du travail dans tel secteur, avec telle formation, telle origine familiale, etc., aurait des habitudes de lecture ou d'écriture différentes de celles de l'adulte-parent aux catégories comparables?

Rien ne permet de le penser. En outre, en ce qui concerne la surreprésentation des élèves et des étudiants dans l'ensemble de l'échantillon obtenu, elle était inévitable; aussi les analyses qui ont été faites en tiennent compte.

En résumé, l'échantillon de l'EFO présente l'avantage de correspondre à la problématique désignée tout en permettant l'utilisation de tests statistiques à partir desquels on peut, techniquement, décider de l'inféribilité des résultats. Il comprend 2 766 Franco-Ontariens provenant de toutes les régions de l'Ontario et un petit groupe de Québécois. Il est composé d'élèves et d'étudiants (52,4%: 1 528 individus); de parents et de grands-parents d'élèves (40,8%: 1 191 individus); et d'apprenants des centres d'alphabétisation (6,8%: 198 individus). Un tout petit nombre d'individus ont répondu au questionnaire selon un autre statut; ils ne comptent pas dans les analyses.

Le rapport aux données obtenues

Ajoutons un mot, pour les néophytes en matière d'enquête sociologique, sur la manière d'interpréter le type de données obtenues dans l'EFO. Lorsqu'on dit que l'objectif de l'enquête est d'obtenir des informations sur les *habitudes de lecture et d'écriture* des Franco-Ontariens, cela signifie *nécessairement* que l'on demandera aux personnes de l'échantillon de nous donner *leur perception* de leurs pratiques. Comme dans la grande majorité des enquêtes sociologiques produites, l'EFO est une enquête qui porte sur les opinions des participants sur eux-mêmes. Certaines personnes pourraient croire que cela signifie que les résultats ne tiennent pas compte des «faits réels» et que, donc, ils sont *biaisés*. Mais que sont les «faits réels» en ce qui concerne le nombre d'heures qu'une personne passe devant la télévision par semaine, ou la langue dans laquelle elle communique avec ses parents et ses amis ou encore face à son plaisir ou à son dédain à l'égard de la lecture, sinon ce qu'elle en déclare?

Cette question du rapport des *faits énoncés* versus *les faits réels*, et du *biais* que cela pourrait induire sur l'ensemble de l'interprétation de la recherche, renvoie à l'idée que l'on se fait de la notion *d'objectivité scientifique* (en sciences sociales comme en sciences de la nature), et dont la discussion n'appartient pas à l'espace de ce rapport³⁰. Disons simplement que, nonobstant le fait qu'il n'y a aucune façon *absolument* objective de mesurer les éléments mentionnés ci-dessus (même vivre avec la personne ou la suivre pendant une certaine période de temps n'apporterait pas ces informations, parce que la présence d'une autre personne dans son environnement changerait son rapport à ses habitudes et les résultats obtenus seraient, alors, réellement *biaisés*), ce type de questionnement sur le rapport à la *vérité* des réponses obtenues implique, en soi, deux postulats erronés: le premier, c'est de croire *a priori* que les participants à une enquête cherchent nécessairement à répondre aux questions posées en trafiquant leur opinion ou en mentant sur leur vécu (et cela est faux dans la grande majorité des cas); le second, c'est qu'il implique qu'il existe une Vérité Absolue à partir de laquelle on pourrait mesurer celle énoncée par les participants (or une telle Vérité n'existe pas).

En ce qui concerne les réponses obtenues à partir de l'EFO, il faut d'abord dire que, comme pour toutes les enquêtes sociologiques de ce type, les résultats ont été soumis à certaines analyses

statistiques éliminant les «cas impossibles ou improbables» qui auraient pu avoir un effet biaisant sur les résultats calculés. Et que, deuxièmement, ce sont des *habitudes* que l'on veut connaître; on ne cherche pas à mesurer les niveaux de littératie des Franco-Ontariens, puisque cela était l'objectif de base de l'EIAA, dont nous utiliserons, par ailleurs, les données dans la suite de ce rapport. Et qui, donc, peut parler de ses habitudes mieux que la personne elle-même?

Les conclusions de l'EFO

Plusieurs des conclusions auxquelles est arrivée l'Enquête franco-ontarienne sont des confirmations de recherches précédentes. Ainsi:

- les Franco-Ontariens disent qu'ils n'éprouvent qu'un goût modéré pour la lecture;
- ce sont les élèves de la dixième année, et notamment les garçons, qui sont les moins intéressés par les activités liées à l'alphabétisme;
- l'éducation est le facteur qui a le plus d'influence sur le rapport à la lecture;
- la langue parlée à la maison, dans un contexte minoritaire, a une grande influence sur le fait de *lire en français*;
- les femmes s'adonnent plus que les hommes aux activités de lecture et d'écriture.

Mais, les résultats ont aussi apporté de nouveaux constats; ils ont en effet fait voir que:

- plus on lit de façon *générale*, chez les Franco-Ontariens, plus on lit aussi *en français*;
- les variations, quant au rapport à la lecture *en général*, sont peu prononcées entre les cinq régions ontariennes;
- malgré la tendance générale voulant que *plus on soit instruit, plus on lise*, cela ne s'avère pas, actuellement, chez les francophones diplômés des collèges, en Ontario, qui semblent lire un peu moins que des personnes ayant un niveau moindre de scolarité (mais il y a un rapport à l'âge qui est ici déterminant);
- les personnes en voie d'alphabétisation ont des attitudes nettement plus ouvertes face à la lecture et à l'écriture que les non-apprenants d'un même niveau de scolarité.

Certains de ces résultats peuvent sembler évidents, à prime abord, tant la situation de francophone minoritaire a été à l'ordre du jour depuis quelques années, en Ontario, et tant l'obtention de l'instruction en français a été le cheval de bataille des francophones depuis toujours. Pourtant ils sont loin d'être anodins.

Savoir, en effet, que les Franco-Ontariens qui *lisent* le font *également* dans les deux langues est une donnée importante. Cela démontre sans aucun doute comment le fait d'être Franco-Ontarien, - c'est-à-dire d'être francophone provenant d'un milieu linguistiquement minoritaire - peut, par exemple, résulter en une valeur ajoutée, lorsqu'on s'instruit.

Savoir aussi que les francophones instruits, en Ontario, lisent en français, *même* lorsqu'ils habitent une région relativement dépourvue en matière de journaux francophones, est aussi une

indication incontournable: il y a là des indices sociaux sur des manières de faire, des manières d'être francophone, un genre *d'ethos* collectif qui nous informe qu'un francophone qui a la volonté politique de sa condition peut se mettre à l'affût pour obtenir ce qui est nécessaire à sa culture, et qu'il conviendrait de tabler sur ce type d'acquis pour développer des services ou des journaux en français dans ces régions. Ceci démontre, encore une fois et sans doute aucun, l'importance de l'instruction pour *le fait français*: si les Franco-Ontariens étaient effectivement plus massivement instruits, ils arriveraient à aménager leur environnement de façon à ce qu'il corresponde davantage à leurs aspirations.

Savoir que les analphabètes en voie d'alphabétisation développent des attitudes positives face à la lecture fait réaliser toute la portée, non seulement du recrutement des analphabètes, mais aussi de l'existence des centres d'alphabétisation et de la nécessité d'augmenter leur rayonnement. Encore là, c'est une donnée fondamentale de la réalité franco-ontarienne à l'égard de la littératie.

Ces résultats, nettement intéressants, exposés dans le rapport *Souvent en français*, méritaient néanmoins d'être approfondis et complétés.

• **Synthèse de la problématique et questions de recherche**

On a vu dans la présente section que, pour comprendre le niveau moyen de littératie d'une population et son taux d'analphabétisme, il faut connaître le rapport de cette population à l'alphabétisme, c'est-à-dire découvrir ses pratiques quotidiennes de lecture et d'écriture. Or, ce rapport, ces pratiques, se construisent dans une société postmoderne où les moyens de communication de masse constituent un des éléments importants du tissu social. Il est donc impératif d'étudier comment cette population vit son rapport à la lecture et aux autres médias, c'est-à-dire développe son interaction entre médias imprimés et médias électroniques.

Dans le cas d'une population vivant en milieu minoritaire, ce rapport est lié à un double risque:

- Comme dans les autres populations, on y voit un délaissement des médias imprimés au profit des médias électroniques, ce qui résulte en une baisse de compétences en ce qui concerne l'écriture et la lecture.
- Mais en plus, cela vient avec l'interrelation ou, du moins, l'utilisation d'une autre langue.

Ainsi, non seulement lit-on moins qu'avant, dans sa langue, mais en plus, à travers les médias électroniques, on s'expose à la façon de penser, d'exprimer, de comprendre propres à une autre langue, ce qui rend d'autant plus fragiles les acquis obtenus dans sa langue de base, puisqu'ils sont peu utilisés.

Il y a donc deux ensembles de facteurs qui interviennent constamment dans l'analyse de la littératie en milieu minoritaire et qu'il est indispensable de mesurer:

- les différentes habitudes en ce qui concerne l'exposition aux médias, imprimés et électroniques; c'est-à-dire:
 - le rapport des individus à la lecture comme telle
 - le rapport des individus aux médias autres qu'imprimés
 - les diverses interrelations que ces deux rapports produisent
- les différentes pratiques quant à la langue ou aux langues dans laquelle ou lesquelles se produisent ces différents rapports; c'est-à-dire qu'il faut établir des comparaisons entre:
 - le rapport des individus à la lecture *en général*
et leur rapport à la lecture *en français*;
 - le rapport des individus aux médias électroniques *en général*
et leur rapport aux médias électroniques *en français*.

Logique d'exposition des analyses dans les sections suivantes

Les sections qui suivent tentent de répondre aux diverses questions soulevées dans la problématique, et ce, à partir d'analyses sur les données provenant des deux enquêtes indiquées. On y aborde en premier lieu la question des analphabètes; puis on présente les Franco-Ontariens au sein des Canadiens, pour ensuite les comparer à d'autres groupes de francophones et finalement développer une analyse exhaustive de leurs propres rapports à la lecture et aux médias.

Comme nous l'avons signalé déjà, les données présentées dans *Souvent en français* sur les apprenants étant trop succinctes, il convenait de développer d'autres analyses permettant d'obtenir des informations plus détaillées sur cette catégorie de la population de l'enquête. C'est ce à quoi se consacre la **deuxième section**. Quel est le profil des analphabètes en voie d'alphabétisation? Quel est leur rapport au français dans leurs échanges familiaux ou dans l'écoute de différents médias? Comment voient-ils leur rapport à la lecture et à l'écriture dans leur vie quotidienne? Cette lecture se fait-elle plus souvent en français? Comment peut-on évaluer la part d'ouverture qui se développe à l'égard de la lecture et de l'écriture grâce à leur fréquentation d'un centre d'alphabétisation? Et l'acquisition d'une pratique? Y a-t-il des différences entre les non- scolarisés en voie d'alphabétisation et ceux qui ne le sont pas, en ce qui a trait à l'attitude générale face à la littératie? Voilà toutes les questions auxquelles les analyses présentées dans cette section entendent répondre.

Deuxièmement, il apparaissait impératif, à la suite de toutes les enquêtes publiées sur le faible niveau de littératie des Franco-Ontariens, de les comparer, sur cette base, à d'autres groupes, dans la population canadienne, c'est-à-dire aux groupes formés par les anglophones au Canada, par les francophones au Canada et par les Anglo-Ontariens.

La section 3 établit ces comparaisons à partir des données de l'EIAA. Elle permet aussi de faire état de la similitude des résultats entre les deux enquêtes, celle de l'EIAA et celle de l'EFO, là où les données sont comparables.

Troisièmement, afin de cibler avec plus de précision le problème franco-ontarien, il est apparu nécessaire d'identifier, relativement à la question de la plus grande faiblesse en littératie des francophones au Canada, ce qui appartient aux Franco-Ontariens en propre, étant donné leur condition de minoritaire, et ce qui est commun à l'ensemble de la population canadienne-française.

Pour ce faire, la meilleure technique, selon nous, consiste encore à comparer l'échantillon franco-ontarien à un échantillon de francophones ne vivant pas en milieu minoritaire. La **section 4** présente à cet égard une comparaison entre francophones vivant dans trois grands centres urbains canadiens: Toronto, Ottawa, Montréal.

Finalement, comme nous avons tenté de l'exposer dans la présente section, on doit désormais inscrire la compréhension du phénomène de l'alphabétisme dans un rapport global aux médias imprimés et électroniques, c'est-à-dire à la fois par rapport au **temps** que chaque individu consacre à chacun des médias et à la **langue** dans laquelle cette exposition se produit.

La **section 5** explore, à l'aide d'analyses statistiques complexes, toutes les avenues du rapport entre les médias et les habitudes de lecture de la population franco-ontarienne de l'échantillon, en fonction de diverses variables sociologiques.

De cette manière il était possible de présenter, de façon précise, la complexité du phénomène en question et d'identifier, entre autres choses - à partir d'une large base de données - certains des éléments qui expliqueraient le faible niveau de littératie des Franco-Ontariens, permettant de confirmer ou de réfuter la thèse selon laquelle ils sont différents des autres francophones au Canada. Et, par la même occasion, il devenait intéressant, aussi, de vérifier si se confirment certaines des conclusions présentées dans *Souvent en Français*.

Notes

1. Mélanie Hess, *L'enfance l'école et la pauvreté*, 1989. Valerie E. Lee and Robert G. Croninger, «The Relative Importance of Home and School in the Development of Literacy Skills for Middle-Grade Students», 1994.
2. Lauren Benton et Thierry Noyelle, *Adult Illiteracy and Economic Performance*, 1992. Statistique Canada et OCDE, *Littératie, Économie et Société. Résultats de la première enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*, 1995.
3. G. Montigny et al, *Adult Literacy in Canada: Results of a National Study*, 1991. Stan Jones, *Capables de lire, mais pas très bien. Les lecteurs de niveau 3. Un rapport de l'enquête sur les capacités de lecture et d'écriture utilisées quotidiennement*, 1993. Stan Jones, *Enquête sur l'alphabétisation des adultes en Ontario*, 1992. *Learning - That's Life! Conference Report and Recommendations. A National Conference on Literacy and Older Canadians*, 1990. Bruno Ouellette, *L'analphabétisme chez les Franco-Albertains*, 1990. *Les recommandations du Groupe de travail sur l'alphabétisation*, 1989. Diane Pacom et André Thibault, «L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», 1994.
4. *Projet alphabétisation et santé. Première étape. Rendre le milieu plus sain et sans danger pour les personnes qui ne savent pas lire*, 1989. Wendy Watson and Barbara Bate, *Partnerships in Literacy: A Guide for Community Organization and Program Development*, 1991.
5. Carmelle d'Entremont, *Le premier pas vers: l'alphabétisation, l'éducation de base et le rattrapage scolaire dans le milieu acadien en Nouvelle-Ecosse*, 1990. Jean-Paul Hauteccœur, *Alpha 92. Recherches en alphabétisation. Stratégies d'alphabétisation dans le mouvement associatif*, 1992.
6. Serge Wagner, «L'alphabétisation et la refrancisation», 1992. Serge Wagner et Pierre Grenier, *Alphabétisme de minorité et alphabétisme d'affirmation nationale. A propos de l'Ontario français*, 1991.
7. *L'alphabétisation et les jeunes*, 1991.
8. Voir à titre d'exemple: Denise Gauthier-Frohlick, *Conscience de l'analphabète francophone: analyse qualitative*, thèse de M.A. sociologie, Université Laurentienne, 1997, non publiée.
9. Statistique Canada et OCDE, *Littératie, Économie et Société. Résultats de la première enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*, 1995.
10. Voir à ce sujet les visions à la fois partagées et différentes de John Taylor, *The Source of the Self. The making of the Modern Identity*, Cambridge (MA), Harvard University Press 1989, et de Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
11. Harold Innis, *Empire and Communication*, 1950; *The Bias of Communication*, 1951.
12. Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy*, 1962; *Understanding Media*, 1964.
13. Depuis les travaux de l'École de Francfort jusqu'à la plus récente théorie des industries culturelles.
14. Simon Laflamme, «Les médias en milieu minoritaire: les rapports entre l'économie et la culture», 1992.

15. «Les médias de communication et le développement des communautés francophones», 1992.
16. Sergey-N. Plotnikov, *Reading Culture and Media Ecology*, 1994.
17. Diane Pacom et André Thibault, «L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», 1994. Norval D. Glenn, «Television Watching, Newspaper Reading, and Cohort Differences in Verbal Ability», 1994.
18. Dennis M. Adams and Mary E. Hamm, *Media and Literacy: Learning in an Electronic Age; Issues, Ideas and Teaching Strategies*, 1989. Michael E. Casimir-Manley and Carmen Luke (ed.), *Children and Television: A Challenge for Education*, 1987. Dennis M. Adams and Mary Hamm, *Electronic Learning: Issues and Teaching Ideas for Educational Computing, Television, and Visual Literacy*, 1987.
19. On lira avec intérêt, sur cette question, les analyses, les essais et les témoignages de l'ouvrage publié sous la direction de Fernand Harvey, *Médias francophones hors Québec et identité*, 1992.
20. *Littératie, Économie et Société*, p. 65.
21. *Littératie, Économie et Société*, p. 16.
22. *Littératie, Économie et Société*, p. 131-133.
23. Mais, comme le montrent les résultats obtenus par les Québécois, lors des deuxièmes tests pancanadiens, la performance, chez les francophones au Canada, est une chose possible; en effet, il y a eu une nette amélioration de 1993 à 1997 des élèves québécois francophones, qui obtiennent, en 1997, des scores en mathématiques plus élevés que l'ensemble des Canadiens et que leurs homologues anglophones. Il semblerait même que les élèves québécois ont augmenté aussi leur performance lors d'enquêtes internationales sur les mathématiques et les sciences. *La Presse*, 28 février 1998, p. 41-42.
24. $\chi^2=35,33$; D=6; $p<0,001$
25. $\chi^2=38,60$; D=6; $p<0,001$
26. $\chi^2=39,21$; D=6; $p<0,001$
27. Pour de plus amples informations sur les techniques utilisées dans cette collecte de données, voir S. Laflamme et C. Bernier, *Souvent en français. Rapport de l'enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario*, 1996.
28. Pour des informations plus détaillées sur la théorie ou les différents concepts, nous renvoyons les lecteurs aux ouvrages de base en méthodologie pour les sciences sociales, notamment à celui de Benoît Gauthier (dir.), *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, chap. 7 et chap. 8, 1993.

29. Évidemment, ce calcul n'est acceptable que dans la mesure où l'échantillon peut être considéré comme *théoriquement* représentatif, c'est-à-dire que la sélection des individus ait comporté quelque probabilité. Plusieurs centaines d'analyses statistiques ont été nécessaires pour obtenir les informations présentées dans ce rapport. On a eu recours à différents tests paramétriques: test-t, analyses de variance, corrélation de Pearson, régressions simples et multiples ainsi que divers tests non paramétriques, χ^2 , Kruskal-Wallis, corrélation de Spearman...
30. Pour une discussion sur les fondements épistémologiques de la vérité scientifique, on peut se reporter à Andrée Lamoureux *et al*, *Une démarche scientifique en sciences humaines*, Laval, Éd. Études vivantes, 1992, chap. 1 et chap. 2; ou à Benoît Gauthier (dir.), *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1993, chap. 1 et chap. 2.

Section 2

Pratiques de lecture et d'écriture chez les analphabètes en voie d'alphabétisation

Bien que certaines des données de l'EFO concernant les participants des centres francophones d'alphabétisation ont déjà été succinctement présentées dans *Souvent en français*, il était nécessaire de développer une lecture plus détaillée de leur contribution. Nous avons déjà évoqué le fait qu'il y a plusieurs degrés d'alphabétisme et que, selon l'EIAA, toute personne n'ayant qu'un niveau 1 de littératie pouvait être considérée comme analphabète, même si elle apparaît fonctionnelle dans sa vie de tous les jours. Dans la présente section, nous nommons *analphabètes en voie d'alphabétisation*, *analphabètes de l'échantillon* ou *apprenants* et *apprenantes*, les participants à l'enquête provenant des centres d'alphabétisation et *non-apprenants* ou *analphabètes non en voie d'alphabétisation* les individus adultes de l'échantillon n'ayant pas terminé le niveau d'études élémentaires.

On sait que, dans les centres, les personnes en voie d'alphabétisation n'en sont pas toutes au même point dans leur processus et que, alors que certaines en sont arrivées à pouvoir lire des cahiers ou de petits livres publiés par le Centre FORA à leur intention ou même d'autres types d'ouvrages simples, d'autres n'en sont qu'aux balbutiements de leur apprentissage. Mais c'est cette variété qui fait l'intérêt de ce groupe: cela nous donne une image plus vraie de ce qu'ils sont, de leurs habitudes et de leurs attitudes réelles face à l'alphabétisme. On sait aussi à quel point il est difficile, pour un analphabète, d'entamer le processus d'alphabétisation, la première et la plus dure démarche étant souvent celle qui consiste à accepter de se rendre dans un centre, c'est-à-dire à accepter d'être reconnu comme analphabète aux yeux des autres. Ces commentaires d'analphabètes *non* en voie d'alphabétisation, le disent amplement:

Tu veux montrer que tu sais lire et écrire mais, dans le fond, tu n'oses pas en parler
(homme, 36 ans).

Je ne voudrais pas aller dans une place et commencer à parler d'une chose et quelqu'un me dire «tu ne sais pas lire et écrire»
(femme, 54 ans).

Je ne me sentais pas assez éduquée pour être capable de retourner et commencer
(femme, 53 ans).¹

Voilà pourquoi il est apparu si important d'inscrire dans le cadre de l'Enquête franco-ontarienne les expériences d'apprentissage de cette catégorie de la population: leur apport est inestimable.

L'analyse du phénomène de l'analphabétisme en Ontario français a tout au moins illustré cette réalité: même si les raisons sociales qui ont produit les analphabètes apparaissent individuellement similaires - non valorisation de l'éducation par la famille, rejet de l'école... - les éléments structuraux dans lesquels se sont développés l'analphabétisme d'hier et celui d'aujourd'hui sont, eux, très différents: les contextes sociohistoriques ne sont pas du tout les mêmes, ni, d'ailleurs, les institutions scolaires francophones. Ainsi, les plus jeunes ne peuvent pas invoquer la trop grande distance des écoles ou l'inexistence d'écoles françaises dans leur environnement pour expliquer leur non-scolarisation, ni le fait qu'ils ne savent pas qu'il faut être un tant soit peu instruit pour trouver du travail. Des études produites à ce sujet en ont fait la démonstration².

Les résultats de ces mêmes travaux ont aussi fait voir qu'en Ontario français, l'assimilation des francophones n'était pas liée qu'à un problème démographique, comme certains le soutiennent³, mais que d'autres facteurs déterminants interviennent dans ce processus, notamment la faible instruction des francophones et le rapport aux moyens de communication, surtout en ce qui concerne les jeunes⁴. Sans en faire une corrélation étroite, il faut garder à l'esprit le constat qu'aujourd'hui, dans le contexte de société masse-médiatisée dans lequel nous vivons, l'instruction en français est la meilleure sauvegarde de la langue et de la culture franco-ontariennes.

Un analphabète est plus vulnérable aux messages auxquels il est exposé parce qu'il ne peut, avec autant de facilité qu'une personne instruite, interpréter et critiquer l'information reçue; et, comme nous l'avons amplement souligné dans la première section, l'exposition aux messages en langue anglaise est aujourd'hui inévitable. On ne peut, en effet, nier que l'attrait de la langue anglaise soit important en Ontario pour un francophone et qu'il faut avoir développé une solide conscience de soi pour être en mesure d'intégrer la langue dominante sans s'y perdre. Or, l'éveil de la conscience vient avec la capacité de se donner accès à l'information et à la culture de façon éclairée, et cette capacité, elle, se développe à la faveur de l'instruction⁵.

Toutes ces variables forment un ensemble inextricable dans lequel les gens peu instruits, comme les autres, doivent vivre. Il est vrai que l'isolement, le repliement sur soi, a longtemps été un des facteurs de conservation du français, particulièrement - mais non exclusivement - chez les analphabètes. Mais, aujourd'hui, ce facteur même ne peut plus être une sauvegarde: avec la radio, la télévision, et même Internet, qui peut se dire à l'abri des moyens de communication de masse?

Ainsi que l'exprime très bien un analphabète en voie d'alphabétisation:

*Les analphabètes sont des gens qui sont fragiles; on croit tout de suite ce que le monde vont nous dire. Avec de l'encouragement, j'ai évolué surtout en commençant à lire parce que je manquais de l'information. Avec un manque d'information, tu t'en vas seulement à peu près. Si tu ne sais pas lire, ton information tu vas la chercher à travers des autres (homme, 36 ans).*⁶

La présente section s'intéresse aux analphabètes en voie d'alphabétisation qui ont participé à l'EFO. Après avoir donné un aperçu de leur profil, nous exposons de façon plus approfondie les analyses statistiques des résultats obtenus par rapport à quatre éléments:

- leur usage quotidien de la langue française, dans leurs communications avec leur environnement relationnel et dans leurs rapports à différents médias;
- leurs pratiques quotidiennes de lecture et d'écriture, de façon *générale et en français*;
- leurs différences avec des personnes peu scolarisées ne fréquentant pas les centres d'alphabétisation;
- leur attitude face à divers éléments liés à l'alphabétisme.

Synthèse des principaux résultats

•**L'échantillon est suffisamment varié**

il est constitué d'individus de tous les groupes d'âges et présente une bonne répartition entre les sexes.

•**Sur le plan de la langue**

on peut parler d'un vécu en alternance linguistique:

-*la langue parlée est le français*: les analphabètes de l'échantillon utilisent majoritairement la langue française dans leurs communications avec leurs proches, même si c'est un peu moins le cas avec les amis qu'avec leur famille d'origine;

-*la langue d'écoute est l'anglais*: ils écoutent plus les médias électroniques (radio, musique, télévision) en anglais, surtout dans les groupes plus jeunes.

•**Sur le plan de la lecture**

outre la lecture effectuée dans le cadre d'apprentissage, on peut dire que les analphabètes de l'échantillon lisent moyennement des journaux et des livres, mais qu'ils lisent en français plus volontiers les livres que les journaux.

•**Sur le plan de l'écriture**

ils écrivent peu, en général, mais c'est ordinairement en français qu'ils le font.

•**Sur le plan des attitudes**

ils aiment beaucoup lire, un peu moins écrire et peu offrir des livres. Mais leur attitude générale à l'égard de la littérature est plus ouverte que celle des sous-scolarisés de l'échantillon.

Présentation des résultats

- **Qui sont les analphabètes en voie d'alphabétisation?**

Il est intéressant de relever quelques caractéristiques sociodémographiques des personnes en voie d'alphabétisation afin de mieux se les représenter lors des analyses qui vont suivre. Elles forment un groupe de 198 individus, tous inscrits dans un centre d'alphabétisation francophone en Ontario. Les quarante-cinq centres existant au moment de la sélection de l'échantillon ont été approchés pour participer à l'enquête et trente-trois ont répondu positivement à notre requête. Dans chacun de ces centres, six apprenants ou apprenantes ont accepté de répondre au même questionnaire que l'ensemble de la population échantillonnée. Comment cela a-t-il été possible, compte tenu de leur handicap? Chaque centre a gracieusement mis à la disposition des participants une formatrice pour, dans le cadre d'une interview, lire les questions et remplir le questionnaire dans le sens des réponses du participant.

Le sous-échantillon obtenu est composé majoritairement de femmes (61,5%) et la moyenne d'âge de l'ensemble des personnes est de 40,9 ans (avec un écart type de 15,2)⁷; c'est dire que la majorité de ces personnes se situe entre 25 ans et 55 ans. Une répartition par groupes d'âge donne plus de détails encore: 45 personnes ont moins de 30 ans; 66 ont entre 30 et 44 ans; 63, de 45 à 64 ans et 13 ont 65 ans ou plus; une dizaine de personnes n'ont pas mentionné leur âge. Comme on le voit, tous les groupes d'âge sont représentés et les personnes ayant entre 30 et 65 ans - qui habituellement sont sur le marché du travail - forment la plus grande part de cet échantillon (65%).

En ce qui a trait à la scolarité, les individus ont tous été scolarisés dans leur enfance, mais la majorité d'entre eux (60%) n'ont pas terminé leur cours secondaire et plusieurs, leur cours élémentaire. Quand à l'instruction, dans leur famille d'origine, elle est sensiblement la même pour tous: les parents n'ont fait des études postsecondaires qu'exceptionnellement, dans 5% des cas pour les mères et dans 7% pour les pères; en fait, près de 70% des mères et plus de 70% des pères *n'ont pas* atteint le secondaire. La moitié de ces apprenants n'ont pas déclaré d'occupation professionnelle: on peut penser qu'ils ne sont pas à l'emploi.

- **Quelle langue utilise-t-on dans la vie de tous les jours?**

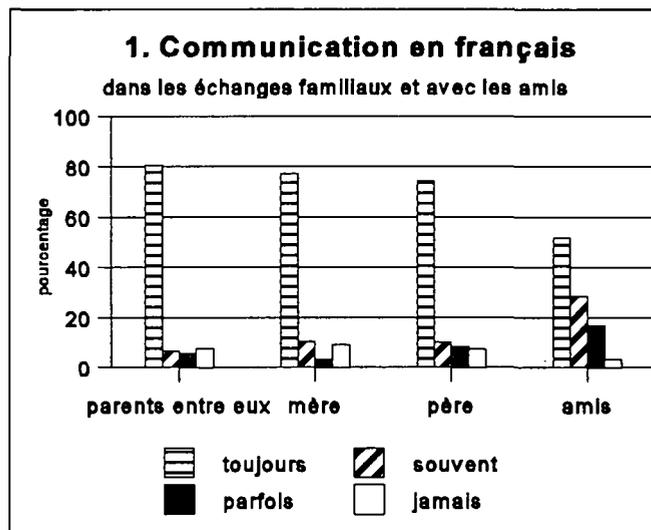
Il ne fait aucun doute que le contexte linguistique minoritaire dans lequel évoluent les Franco-Ontariens a une influence sur l'usage qu'ils font de la langue française: dans quelle langue s'adressent-ils aux membres de leur famille? Comment cela se passe-t-il avec les amis? Écoutent-ils plus la radio, la télévision en anglais? Cela est-il différent selon l'âge?

Autant de questions importantes auxquelles les analyses qui suivent permettent de répondre. On a sélectionné trois types d'indicateurs pour en faire état: la langue parlée avec les proches; la langue dans laquelle on écoute la radio, la musique et la télévision; et le temps qu'on y passe.

Langue parlée: surtout le français

Pour connaître leur langue d'usage, on a demandé aux participants de l'enquête dans quelle langue ils parlent habituellement avec leur mère, leur père, leurs amis, de même que la langue de communication quotidienne de leurs parents entre eux. Les répondants avaient le choix de répondre, *jamais*, *parfois*, *souvent* ou *toujours* en français.

Le **Graphique 1** présente, en pourcentages, les résultats obtenus. Comme on le voit facilement, les échanges familiaux, chez les analphabètes en voie d'alphabétisation, se passent surtout en français. Autour de 80% parlent (ou parlaient) *toujours* en français dans leur famille d'origine; et, si l'on additionne les valeurs de *toujours* et *souvent*, cela paraît encore plus probant: près de 85% d'entre eux utilisent le français dans le rapport à leur père et plus de 87%, dans la relation à leur mère. C'est en français aussi que se font les rencontres avec les amis, bien qu'à un niveau moindre: un peu plus de la moitié des personnes disent parler *toujours* en français avec leurs amis (51,6%), mais cela atteint les 80% lorsque l'on y ajoute la valeur *souvent*.



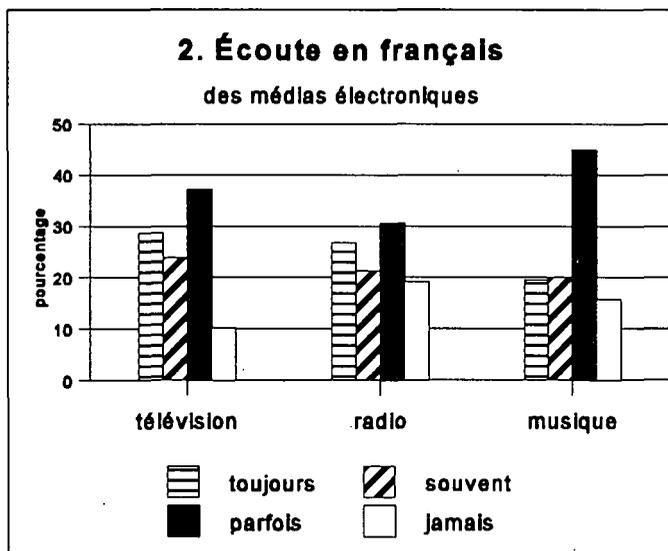
Dans les deux cas, cependant, il faut signaler que l'inclination vers l'anglais comme langue parlée est plus marquée dans le groupe des moins de trente ans, autant dans les communications avec la mère qu'avec le père, et plus encore dans les relations avec les amis.

Ceci ne peut nous surprendre: c'est la tendance générale dans la population franco-ontarienne. Mais ce qui est peut-être plus étonnant, c'est de réaliser que c'est aussi pour les individus de ce groupe que les parents se parlent le plus en anglais, entre eux⁸.

Langue écoutée: surtout l'anglais

Cette inclination vers l'anglais se manifeste aussi lorsqu'on aborde la question de la langue choisie dans les rapports à certains médias, comme le révèle assez clairement le **Graphique 2** qui présente, encore là, des pourcentages.

En prenant en considération les valeurs de *toujours* et de *souvent*, on est à même de constater que la radio (48,1%) et la musique enregistrée (39,5%) sont écoutées en français moins de la moitié du temps; quant à la télévision, on dépasse difficilement les 50%. En fait, pour ces trois médias, le mode⁹ quant à l'écoute *en français* est, dans chaque cas, *parfois*.



Il faut en conclure, sans surprise aucune, que c'est majoritairement en anglais que les apprenants s'informent ou se détendent.

Ici encore, plus les individus sont jeunes, plus cette tendance est marquée, et c'est la musique, plus que tout, qu'ils écouteront en anglais.

Comme on le verra dans la dernière section, cette tendance, chez les analphabètes en voie d'alphabétisation, est tout à fait conforme à ce que l'on retrouve pour le reste de la population franco-ontarienne.

Le temps qu'on y passe

On ne peut manquer, à la lecture de ces résultats, de s'interroger sur la place que prend, dans la vie de tous les jours, cette écoute des médias, puisqu'elle se fait plus de la moitié du temps en anglais. Mais là, il est assez surprenant de constater qu'il n'y a aucun modèle typique qui se dessine. Les répondants ont, en effet, des comportements on ne peut plus diversifiés quant à leur fréquence d'écoute de la radio, de la musique enregistrée et, surtout, de la télévision.

La moyenne d'heures par semaine consacrées à la télévision par les analphabètes de l'échantillon est de 14,5 heures. Ce résultat est en soi étonnant si on le compare à la moyenne canadienne, qui, pour l'ensemble du pays, se situe autour de 20 heures/semaine, d'autant plus que les personnes sans emploi, les chômeurs et les personnes à la retraite sont réputés habituellement en consommer davantage.

Mais encore plus surprenantes sont les différences entre les répondants eux-mêmes: certaines personnes peuvent regarder la télévision autour de 30 heures ou plus par semaine, d'autres s'y adonnent moins d'une heure.

En fait si, pour ce qui est de la télévision, on fait un décompte selon le rapport individuel d'écoute, on est à même de voir que **la moitié** de l'échantillon ne consomme la télévision que de 4 à 10 heures par semaine (c'est donc dire moins de 2 heures par jour).

Le **Tableau 1** montre ces distinctions: pour chaque média, il présente la moyenne d'heures (x h/s), l'écart type (s) et le nombre d'individus (n) ayant répondu à la question.

Tableau 1			
Temps d'écoute des médias			
	x h/s	s	n
télévision	14,5	13,9	196
radio	7,2	9,2	196
musique	4,6	6,3	192

Bien que les données que nous présentons ici proviennent d'analphabètes *en voie d'alphabétisation*, il y a quand même là de quoi questionner la teneur du stéréotype entretenu à l'égard de l'ensemble des analphabètes quant à leur rapport au petit écran.

En ce qui a trait à la radio, la moyenne d'heures d'écoute est deux fois moindre, 7,2 heures/semaine et, encore là, l'écart type (9,2) signale des disparités de comportements: certaines personnes écoutent la radio jusqu'à vingt heures ou plus par semaine, alors qu'il y en a trente-quatre qui ont déclaré ne jamais l'écouter.

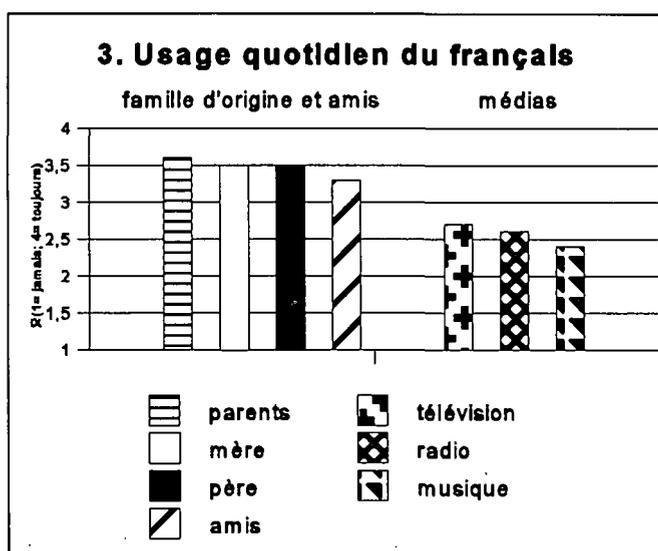
Pour la musique enregistrée, les données obtenues confirment ce qui est de connaissance générale: ce sont habituellement les plus jeunes, et même les adolescents, dans la société, qui sont les grands consommateurs de musique. Aussi, la moyenne est faible en ce qui concerne les apprenants: 4,6 heures/semaine, et, de même, une grande variété dans le comportement d'écoute, près de 20% des personnes n'en écoutant jamais.

Bref, les analphabètes de l'échantillon vivent en français leurs relations avec leurs proches mais leur rapport aux médias électroniques est beaucoup plus diversifié, tant par rapport à leur utilisation des médias eux-mêmes qu'en ce qui a trait à leur écoute en français.

Une chose cependant ressort sans conteste de ces résultats: on ne se trouve pas, ici, en présence de francophones «en voie d'assimilation». On fait plutôt face à un modèle que l'on pourrait appeler *d'alternance linguistique* tant il apparaît évident que les deux langues sont continuellement présentes dans la vie des répondants.

Le Graphique 3 fait bien voir cette alternance linguistique, en comparant les résultats déjà vus dans les deux premiers graphiques à partir des moyennes obtenues (de 1 à 4) pour chaque variable mesurée.

Les répondants, comme nous l'avons signalé, exprimaient leur choix à partir d'une échelle à quatre niveaux où: **1 correspond à jamais en français et 4 à toujours en français.**



On peut voir, ici encore, que la valeur la plus élevée, en ce qui a trait au français, est la communication entre les parents, alors que l'écoute de la musique obtient la moyenne la plus faible. Toutefois, si l'on prend les résultats dans leur ensemble, il apparaît clairement que le français constitue le tissu linguistique quotidien des analphabètes de l'échantillon.

Cette réalité, qui peut sembler à certains être une donnée connue, était pourtant moins évidente qu'il ne paraît. On peut, en effet, être francophone et avoir des relations assez anglicisées avec

son environnement, comme on peut être francophone et s'alphabétiser en anglais (mais évidemment ces personnes n'auraient pu être recrutées dans le cadre du présent échantillon), ou être francophone en voie d'assimilation et n'avoir de relation au français que dans un cadre d'apprentissage ou de travail. Dans un milieu minoritaire, tous les cas de figure sont possibles.

Aussi, il est intéressant de voir que, pour les analphabètes fréquentant les centres, le français constitue réellement une trame de fond: ce n'est pas une langue extérieure à leur vie quotidienne, à leur vie affective. C'est, pour eux, la langue du cœur.

- **Lire et écrire dans la vie de tous les jours**

Dans les sociétés postmodernes dans lesquelles nous vivons, la plupart des personnes lisent ou écrivent nécessairement dans le cadre de leur travail ou de leurs études. Mais, en outre, bon nombre d'entre elles font aussi de ces activités un passe-temps ou un lieu de détente. Ainsi plusieurs Canadiens écrivent, par exemple, pour leur propre plaisir, des *lettres* à des parents ou des amis, un *journal* personnel, des *cartes postales* lorsqu'ils voyagent ou encore, lisent, dans leurs moments de loisirs, certaines publications telles que: *journaux, livres, revues, magazines, bandes dessinées...*, sur une base régulière.

Selon l'EIAA, les Canadiens de tous les niveaux de littératie font du journal leur activité de lecture préférée, comme l'indique l'extrait suivant:

Les Canadiens et la lecture du journal

Statistique Canada indique que la plupart des Canadiens de 16 ans et plus (87%) feuilletent un journal au moins une fois par semaine. Le journal est à cet égard considéré comme la lecture récréative la plus courante au Canada:

«Selon l'EIAA, les personnes de tous les niveaux de capacité de lecture (sauf le premier) en lisent certaines sections - publicité, nouvelles locales, sports, horoscope, horaire de télévision et conseils divers avec la même assiduité ou presque. La probabilité que les personnes de niveau 2 lisent la section des sports est donc aussi élevée que pour les personnes de niveau 4/5.

Les personnes du niveau le plus élevé sont cependant plus enclines à lire les sections concernant l'information la plus complexe, à savoir les nouvelles nationales et internationales, les éditoriaux, les articles sur la santé et le mode de vie, ainsi que les critiques littéraires ou cinématographiques. (...)

Beaucoup de personnes de niveau 1 ont déclaré feuilletter un journal (70%) ou ouvrir un livre (30%) au moins une fois par semaine, tandis qu'une minorité significative ont rédigé des lettres (19%) ou se sont rendues à la bibliothèque (10%) au moins une fois par mois.

Face à de telles constatations, il est raisonnable de conclure que les personnes aux capacités de lecture peu développées ne négligent pas de lire pour autant — leurs lectures se situent simplement à un degré de complexité moindre.»

Crompton, S., *Tendances sociales canadiennes*, n° 46, automne 97, p. 22-26.

On regroupe habituellement les activités de lecture sous deux catégories: la lecture obligatoire ou *requis* dans le cadre du travail ou des études, et la lecture de loisir, dénommée par Statistique Canada, lecture *de détente*.

Mais ces deux catégories ne tiennent pas compte des activités de toutes sortes accomplies tous les jours qui impliquent une certaine capacité de lecture. Ainsi, pour ne donner que quelques exemples: on vérifie la posologie d'un médicament en lisant ce qui est écrit sur le contenant; on lit souvent, sans y prêter attention, les panneaux indicateurs de direction ou les noms des rues en se rendant à un endroit précis; on peut, tout en préparant le repas ou en faisant les courses, lire ce qui est écrit sur les paquets d'emballage (boîte de céréales ou de lait, pot de confiture, paquet de spaghettis, mets surgelés, etc.); c'est à partir d'un menu que l'on choisit son repas, au restaurant; on consulte l'annuaire téléphonique pour joindre divers services ou commerçants; on s'informe, dans les journaux, des horaires de spectacles, de cinéma, de réunions des associations auxquelles on participe, ou on s'intéresse aux scores de ses équipes sportives préférées. Tous ces types différents de lecture peuvent servir d'indicateurs variés pour évaluer la présence de la lecture dans la vie quotidienne.

La plupart des individus lisent donc constamment au cours d'une journée sans que cette activité ne leur apparaisse comme une *activité de lecture* proprement dite; on pourrait parler ici d'une lecture non explicite ou d'une lecture *non définie* comme telle, catégorie qui regrouperait tous ces instants machinalement accordés à la lecture.

De la même manière, en ce qui concerne l'écriture, une personne peut très bien, dans l'organisation d'une journée, être appelée à écrire de façon totalement instrumentale ou fonctionnelle, en dehors de son temps de travail ou d'études, ou même de ses loisirs. Par exemple: lorsqu'elle prépare une liste avant d'aller faire les commissions, qu'elle remplit un chèque, qu'elle recopie une information nécessaire ou qu'elle laisse un message écrit quand elle ne peut joindre quelqu'un.

Dans le but d'obtenir des informations quant à ces six catégories - lecture *requis*, lecture *de détente* et lecture *non définie*; écriture *requis*, écriture *de détente*, écriture *non définie* - on a construit, dans le questionnaire de base de l'EFO, une liste d'activités variées de lecture et d'écriture, de niveaux différents, qui servent d'indicateurs et dont on a mesuré la fréquence à partir d'une échelle à quatre niveaux, où **1 correspond à jamais, 2 à parfois, 3 à souvent et 4 à très souvent**. Chacune des activités a été mesurée deux fois: premièrement, pour connaître le comportement des individus **de façon générale**, c'est-à-dire quelle que soit la langue, et, deuxièmement, pour en révéler la **tendance en français**. Nous présentons ici, sous forme de graphique, les résultats obtenus.

Lire quand on est en voie d'alphabétisation

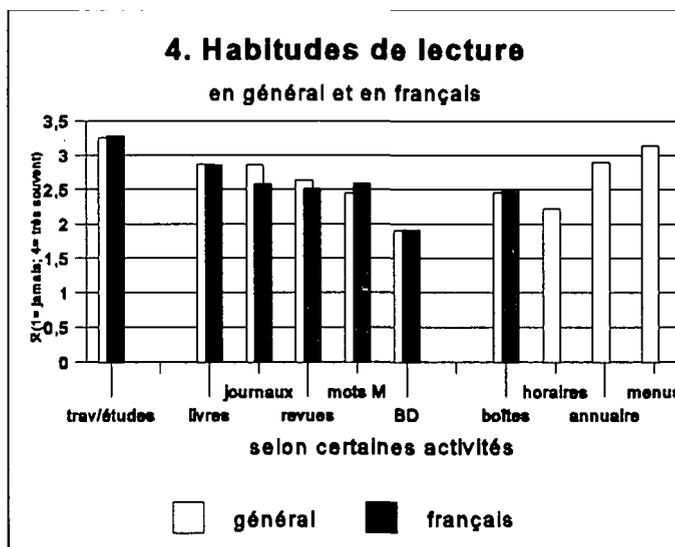
Bien que l'on imagine assez facilement que les analphabètes en processus d'alphabétisation lisent dans le cadre de leur apprentissage (c'est la raison première de leur présence au centre), on peut se demander si, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, ils «pratiquent» leurs acquis: lisent-ils les journaux, à l'instar des autres Canadiens? Ou des livres à leur portée? Utilisent-ils leurs nouvelles capacités dans d'autres situations quotidiennes de lecture *non définie*? Bref quel est le rapport des analphabètes en voie d'alphabétisation à la lecture quotidienne?

Le **Graphique 4** présente les moyennes obtenues, tant en *général* qu'en *français*, par les analphabètes de l'échantillon, pour chacune des trois catégories. Ce sont ces moyennes qui sont rappelées, à titre indicatif, dans le texte. Le **Tableau 2** présente les résultats en pourcentage pour chaque item.

Dans la première catégorie, celle de la lecture au travail ou aux études, aucun indicateur ne s'est avéré nécessaire pour mesurer l'information. Dans les deux autres catégories, des indicateurs ont été sélectionnés pour cerner les formes de lecture quotidienne de l'ensemble de la population échantillonnée. Ces indicateurs devaient, sans faire double emploi sur ce qui était mesuré, être pourtant suffisamment variés pour refléter tout type de situation tout en touchant une population aux âges et aux compétences très étendus: des élèves de la deuxième année à l'école élémentaire, aux universitaires, et des personnes ayant une profession à statut élevé dans la société aux journaliers.

Et ils devaient être compréhensibles pour les personnes du sous-échantillon des analphabètes des centres d'alphabétisation.

On remarquera cependant, à la lecture du graphique, que trois des indicateurs ne donnent pas de valeur associée à la lecture en *français*: les menus de restaurant, l'annuaire téléphonique et les horaires de cinéma. Deux raisons ont motivé ce choix: premièrement, il nous a semblé, qu'il eût été hasardeux de postuler que tous les restaurants ont un menu bilingue, ou que tous les annuaires sont entièrement rédigés dans les deux langues, en Ontario. Deuxièmement, nous pensons que, puisque la grande majorité des journaux francophones en Ontario sont des hebdomadaires, il est probable que ce sont les quotidiens (anglophones) qui sont utilisés pour consulter les horaires (cinéma, spectacles), dans la plupart des villes.



On lit beaucoup dans le cadre des études ou du travail

On ne sera pas surpris de constater que c'est dans la catégorie de la lecture requise que l'on obtient les moyennes les plus élevées, tant pour la lecture en *général* ($x = 3,2$) que pour celle en *français* ($x = 3,3$). Comme l'indique le **Tableau 2**, près de la moitié des répondants (48,4%) déclarent lire *très souvent*, alors que 30,9 % le font *souvent*. Cela tient sans nul doute au recrutement des personnes interviewées: elles étaient toutes, au moment de l'entrevue, inscrites dans un centre d'alphabétisation.

On lit moyennement des journaux et des livres

Cinq indicateurs ont été sélectionnés pour mesurer le rapport à la lecture *de détente*: lire des livres; lire des journaux; lire des revues ou des magazines; faire des mots mystères ou des mots cachés; lire des bandes dessinées. Nous avons volontairement marqué la différence entre les journaux et les revues (ou magazines) postulant que des individus peuvent apprécier les uns sans être nécessairement amateurs des autres (on aurait pu penser à une répartition par sexe à ce sujet, les femmes préférant les revues, les hommes les journaux). De même, nous avons choisi de mentionner les bandes dessinées dans le but de joindre la population plus jeune de l'échantillon global.

Finalement «faire des mots cachés ou des mots mystères» a été retenu comme indicateur, parce qu'il s'agit d'une activité assez répandue; économique et simple du point de vue de la littératie, elle est en plus facile d'accès: on en trouve les cahiers dans la plupart des magasins de quartier, tout comme les revues et les journaux.

Les résultats révèlent que les analphabètes de l'échantillon affectionnent autant les livres ($x = 2,87$) que les journaux ($x = 2,86$), mais ils apprécient un peu moins les revues ($x = 2,64$) (**Graphique 4**). En effet, comme on peut le constater dans les pourcentages présentés dans le tableau ci-dessous, 34,4% déclarent lire *très souvent* et 28,2%, *souvent*, des livres; 59% lisent régulièrement les journaux; alors qu'il n'y a que 53,1% qui feuilletent des revues *très souvent* et *souvent*.

Tableau 2 Habitudes de lecture en général par catégories, selon certains indicateurs										
en%	trav/ét.	livres	journaux	revues	mots M	BD	boîtes	horaires	annuaire	menus
4. très souvent	48,4	34,4	35,9	28,6	26	10,8	25,3	17,7	32,5	46,9
3. souvent	30,9	28,2	23,1	24,5	20,3	10,3	21,1	15,5	32	27
2. parfois	17,6	27,2	31,8	29,2	26,6	37,3	27,8	38,1	28,9	19,4
1. jamais	3,2	10,3	9,2	17,7	27,1	41,6	25,8	28,7	6,7	6,6
	requis	de détente				non définie				

Ce qui les rend tout à fait comparables aux autres Canadiens¹⁰, non pour le temps qu'ils y consacrent mais pour la répartition de leurs préférences.

On lit moins les journaux en français

Mais on peut remarquer qu'il y a certaines différences entre lire *de façon générale* et lire *en français* surtout pour la lecture des journaux, où l'écart entre le fait de lire des journaux *généralement* et le fait de les lire *en français* est le plus élevé: 47,4% des répondants déclarent lire *très souvent* ou *souvent* des journaux *en français*, alors qu'ils le font, de façon *générale* à 59%. Par contre cela n'est pas vrai pour les livres et les mots mystères. C'est manifestement en français que l'on lit les livres. De même, bien qu'un peu moins de la moitié des répondants apprécient les mots mystères ou les mots cachés (26% *très souvent*; 20,3%, *souvent*), lorsqu'ils choisissent d'en faire, ils le font, semble-t-il, *en français*. Quant aux bandes dessinées, elles n'ont pas la faveur chez les analphabètes, 41,6% ayant répondu qu'ils n'en lisent *jamais*.

Et les autres activités de lecture?

En ce qui a trait aux lectures de type «instrumental», c'est-à-dire inscrites dans des activités dont la lecture n'est pas le but premier, quatre indicateurs ont été retenus pour l'échantillon global: lire des menus dans les restaurants (parce que beaucoup de personnes vont périodiquement au restaurant); consulter l'annuaire de téléphone (c'est une activité de type fonctionnel que les adultes sont susceptibles de faire souvent); vérifier les horaires de spectacles ou de cinéma (c'est un indicateur spécifiquement sélectionné pour joindre la population des jeunes, entre autres); lire les boîtes de céréales (parce que les enfants, particulièrement, sont susceptibles de s'adonner à cette activité en mangeant).

Les résultats en ce qui concerne les analphabètes en voie d'alphabétisation indiquent que les répondants lisent très régulièrement les menus de restaurants (46,9%, *très souvent*; 27%, *souvent*) et consultent fréquemment l'annuaire (64,5%, *très souvent* et *souvent*). En outre, il y a presque autant de personnes (25,3%) qui regardent les informations sur les boîtes, que de personnes qui ne le font jamais (25,8%), mais celles qui les lisent, le font autant en français qu'en anglais. La majorité des répondants, par ailleurs, consultent peu ou même pas du tout les horaires de spectacles ou de cinéma (66,8% ont répondu *parfois* ou *jamais*).

Lire quand on est analphabète *non* en voie d'alphabétisation

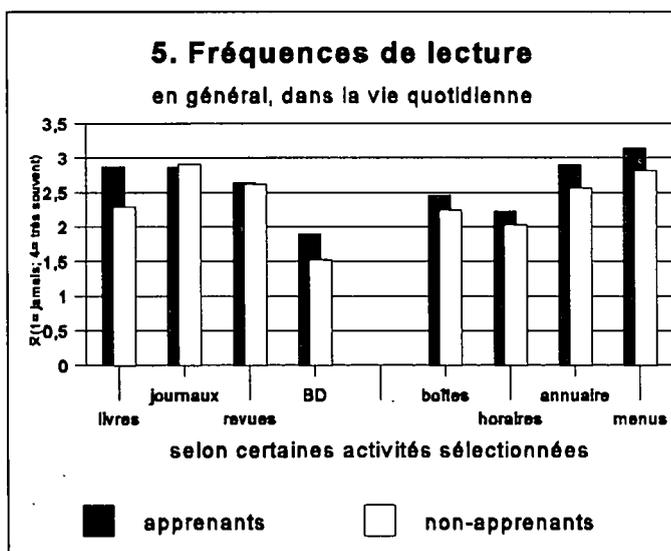
Lorsqu'on compare les habitudes de lecture des apprenants et apprenantes à celles des personnes ayant huit années de scolarité ou moins, qui ne sont pas en milieu d'apprentissage, on réalise à quel point le fait d'être inscrit dans un processus d'alphabétisation change le rapport à la lecture dans les activités quotidiennes. Un regard sur les moyennes des réponses des deux groupes, présentées dans le **Tableau 3**, ainsi que sur le **Graphique 5**, permet de réaliser que, dans la lecture *de détente*, les personnes en voie d'alphabétisation ont des scores supérieurs pour toutes les activités, sauf pour la fréquence de lecture des journaux, où les non-apprenants font légèrement meilleure figure:

Activité	x apprenants	x non-apprenants
livres	2,87	2,29
journaux	2,86	2,91
revues	2,64	2,62
bandes dessinées	1,90	1,52

Cette supériorité des non-apprenants pour la lecture des journaux s'explique facilement: il a déjà été démontré que les personnes qui sont intégrées au marché du travail lisent davantage les journaux que celles qui ne le sont pas, ou qui le sont moins régulièrement. On peut donc ici penser que les apprenants passent plus de temps à lire les livres qui leur sont suggérés, selon leur niveau, que les journaux.

Mais c'est dans la vie de tous les jours que se révèle le changement le plus marquant dans les habitudes de lecture des analphabètes en processus d'alphabétisation: leurs moyennes, pour toutes

les activités mentionnées, *boîtes, horaire, annuaire, menus*, sont toutes supérieures à celles des autres analphabètes.



Cela signifie qu'en plus de lire pour leur divertissement, les apprenants *intègrent* réellement la lecture dans leurs activités quotidiennes.

Ce résultat est sans contredit celui qui nous fait pénétrer le plus au cœur de l'expérience analphabète, au centre d'un vécu quotidien en transformation. Qu'à la difficulté de l'apprentissage soit associé le plaisir de la lecture, toute personne ayant un

niveau moyen de littératie en a fait l'expérience dans sa vie. Mais que tous les instants de la vie deviennent, là où il n'y avait souvent qu'un miroir aveugle, des situations ouvertes d'apprentissage, qu'une personne passe d'un monde muré à un environnement décodé, compréhensible, démystifié, voilà la vraie réussite d'un processus d'alphabétisation, voilà ce que les non-analphabètes ne peuvent ressentir, voilà, on le sait, la justification de l'existence des centres. Et que ce résultat soit confirmé par les données, il y a là de quoi réjouir les formatrices: voir se manifester les effets d'un travail pédagogique est toujours source de stimulation et d'encouragement. Il n'y a qu'à imaginer le résultat contraire pour s'en convaincre.

Écrire quand on est en voie d'alphabétisation

Pour mesurer le rapport des analphabètes de l'échantillon à l'écriture, on a repris les trois catégories utilisées dans l'analyse de la lecture: l'écriture *requisse* (dans le cadre des études ou du travail); l'écriture *de détente* et l'écriture *non définie*.

Aucun indicateur n'a été jugé nécessaire pour obtenir l'information en ce qui concerne la première catégorie. Deux indicateurs ont été retenus dans le cas de l'écriture *de détente*: rédiger des

lettres à des parents ou à des amis (pour toucher l'ensemble de l'échantillon, des enfants aux plus vieux) et expédier des cartes postales (qui est une pratique plus répandue que de rédiger un journal personnel). Deux indicateurs également mesurent l'écriture *non définie*, c'est-à-dire de type fonctionnel dans la vie de tous les jours: préparer des listes pour les commissions et écrire des messages aux personnes que l'on ne peut joindre. Ces activités, tout comme pour la lecture, ont été mesurées pour leur valeur *en général* et leur tendance *en français*.

On écrit moins qu'on ne lit

C'est, ici encore, dans le cadre de ce qui est requis que l'on trouve les fréquences les plus élevées par rapport à l'écriture: 75,7% des personnes déclarent écrire *très souvent*, ou *souvent*, c'est-à-dire à peine un peu moins que pour la lecture. Mais une fois ces premiers résultats présentés, on constate assez rapidement, à travers les résultats sur les autres activités, que l'écriture est nettement moins prisée que la lecture.

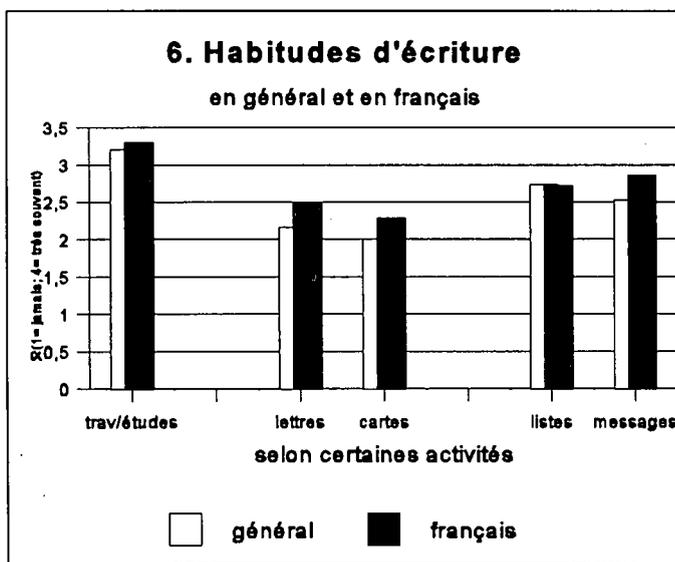
On écrit peu, en général, mais c'est en français

Peu de personnes apprécient rédiger des lettres, 39,2% le font *parfois*, 29,8% ne le font *jamais*) ou expédier des cartes postales (67,7%, *parfois* ou *jamais*), comme l'indique le **Tableau 4**. Il semble bien que l'écriture ne puisse être considérée comme une activité *de détente* par les apprenants. On sait que cela est dû, en partie, au fait que c'est une activité qui implique un niveau supérieur de difficulté; mais c'est surtout parce que, plus que la lecture, l'écriture confronte l'analphabète à sa gêne puisqu'elle implique un rapport à autrui. L'autre lira ce qui est écrit: on ne peut masquer l'incompétence en matière d'orthographe, de grammaire, de vocabulaire. Cette gêne, qui fait partie intégrante du vécu de l'analphabète, a été souligné à de multiples reprises dans bon nombre de travaux (Comeau, 1989; Gauthier-Frohlick, 1997).

en%	trav/ ét.	lettres	cartes	listes	messages
4. très souvent	51,3	15,7	12,1	36,0	24,6
3. souvent	24,4	14,7	12,1	21,7	24,6
2. parfois	18,7	39,8	31,3	22,8	30,4
1. jamais	5,7	29,8	36,4	19,6	20,4
	requis	de détente		non définie	

En ce sens, il serait intéressant, dans une recherche ultérieure, de vérifier si les analphabètes en voie d'alphabétisation tiennent un journal personnel, pour leur propre plaisir, à titre gratuit si l'on peut dire, c'est-à-dire non requis par un projet scolaire.

Cependant, les comportements des répondants face à l'écrit sont sensiblement différents lorsque cette écriture est de type fonctionnel ou «instrumental», c'est-à-dire lorsqu'ils doivent le faire pour une raison précise, ponctuelle, dans une activité dont le but premier n'est pas l'écriture. Ainsi 57,7% disent préparer des listes d'épicerie (*très souvent* et *souvent*) et près de 50% écrivent des messages à des personnes difficiles à joindre (*très souvent* et *souvent*), comme on le voit dans le **Tableau 4**.



Par ailleurs, le **Graphique 6** confirme le rapport des répondants à la langue française: on peut constater - plus encore ici que dans le cas de la lecture - que plus ils s'adonnent à l'activité plus la tendance veut que ce soit *en français* qu'elle soit exécutée; on fera cependant une exception pour la liste de commissions qui obtient, pour la rédaction de listes *en français*, une moyenne très légèrement inférieure (2,72), à la moyenne de la rédaction des listes *en général* (2,74).

Écrire quand on est analphabète non en voie d'alphabétisation

Tout comme pour la lecture, la comparaison entre les non-apprenants et les apprenants, en ce qui a trait à l'écriture, est à l'avantage de ces derniers. En effet, si peu écrivent-ils, les analphabètes de l'échantillon le font quand même davantage que les personnes non inscrites dans les centres d'alphabétisation.

Cela se confirme pour toutes les formes d'écrits - l'écriture *requis*e aux études ou au travail (mais cela se comprend puisque les apprenants vont au centre), l'écriture *de détente* ou l'écriture *non définie*, de type fonctionnel. Avec, cependant, une exception: la liste de commissions qui obtient sensiblement les mêmes moyennes: pour les apprenants 2,74 et, pour les non-apprenants, 2,73.

- **Une attitude d'ouverture**

On aime beaucoup lire mais peu offrir des livres

On a longtemps cru que plus les personnes sont scolarisées plus elles tendent à aimer les activités liées à l'alphabétisme. Les résultats de l'EFO, publiés dans le rapport *Souvent en français*, apportent de nombreuses nuances à cette conviction assez généralisée. Une des conclusions intéressantes du rapport consiste précisément à avoir souligné l'attitude d'ouverture des personnes en voie d'alphabétisation face aux activités liées à la lecture et à l'écriture.

Comment a-t-on mesuré l'attitude des personnes de l'échantillon? On leur a demandé d'indiquer, à partir d'une échelle à 4 niveaux - où **1 correspond à pas du tout, 2 à un peu, 3 à assez et 4 à beaucoup** - d'indiquer s'ils aiment: lire, écrire, aller à la bibliothèque, acheter des livres, offrir des livres en cadeau et recevoir des livres en cadeau.

Le **Tableau 5** montre que, chez les analphabètes en voie d'alphabétisation, la lecture est de loin l'activité la plus appréciée: 46,8% des personnes aiment *beaucoup* lire, et lorsqu'on y ajoute la valeur *assez*, c'est plus de 70% de l'échantillon qui prend plaisir à la lecture.

en%	J'aime...			J'aime... des livres		
	lire	écrire	biblio	acheter	offrir	recevoir
4. beaucoup	46,8	34,7	23	26,5	20,2	32,1
3. assez	24,2	31,1	18,8	21,7	16	16,3
2. un peu	23,7	26,8	37,2	30,7	30,3	30,5
1. pas du tout	5,3	7,4	20,9	21,2	33,5	21,1

Par contre, comme on l'a vu ci-dessus, l'écriture semble un peu moins prisée: 34,7% seulement aiment *beaucoup* écrire, quoiqu'ils forment plus de 65% si l'on y associe ceux qui déclarent que l'écriture leur plaît *assez*.

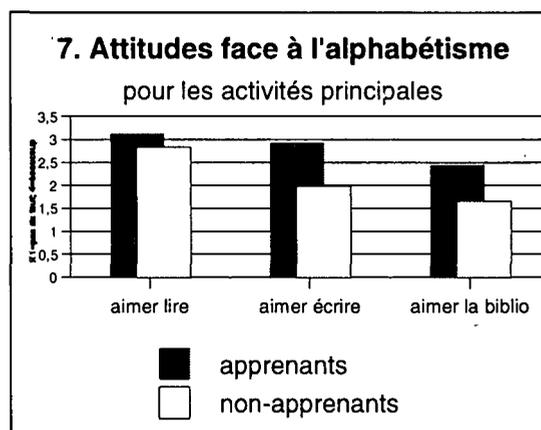
Pour les autres activités mentionnées, elles ne semblent faire partie de la vie que de la moitié des répondants: on préfère nettement recevoir des livres en cadeau qu'en acheter ou qu'aller à la bibliothèque. Mais ce que l'on aime le moins, c'est assurément offrir des livres en cadeau.

Une attitude favorable: apprendre à aimer lire

Cependant, encore là, on peut reconnaître l'effet bénéfique du milieu d'apprentissage. En effet, l'attitude des analphabètes en voie d'alphabétisation est à tous points de vue plus ouverte à l'égard des activités liées à l'alphabétisme que celle des répondants peu scolarisés de l'échantillon général.

Le **Tableau 6** et le **Graphique 7** présentent les moyennes obtenues par les deux groupes à partir des trois indicateurs principaux.

Attitude	x apprenants	x non-apprenants
aimer lire	3,13	2,83
aimer écrire	2,93	1,98
aimer la bibliothèque	2,44	1,66



Il n'est pas nécessaire de s'attarder longuement sur ces résultats pour comprendre à quel point l'alphabétisation des populations adultes est fondamentale, en Ontario français, et à quel point les ressources en alphabétisation sont essentielles au développement des personnes dans cette catégorie de la population, pour le bien-être général.

• Conclusion

On a pu constater, à la lecture des données présentées ici, que les analphabètes francophones en voie d'alphabétisation en Ontario ont une attitude très favorable non seulement face à l'alphabétisme en général, mais aussi face à l'usage du français dans leur vie quotidienne, tant dans leurs relations avec leurs proches que dans leur rapport à la littérature.

D'une part, en effet, bien que vivant dans un milieu minoritaire, leur langue de communication est habituellement le français et, quoique l'écoute des médias électroniques se fasse généralement en anglais, le temps que l'on y consacre n'excède pas celui où l'on est en contact avec la langue

maternelle. On a pu ainsi comprendre que leur analphabétisme ne s'accompagnait pas d'un rejet de leur langue maternelle, comme cela se produit souvent en milieu minoritaire.

En Ontario, il faut se souvenir que l'absence d'écoles francophones porte en elle son lourd poids de conséquences en ce qui a trait aux analphabètes les plus âgés. Quand aux autres: les manquements du système d'éducation ontarien et l'attrait du marché de la société de consommation ont régulièrement été soulevés pour expliquer le décrochage scolaire des plus jeunes.

À cela s'ajoute aussi le fait qu'en Ontario français plus particulièrement, il était encore possible, jusqu'à la fin des années 1970 de réussir sa vie en étant faiblement scolarisé. Les caractéristiques structurelles des secteurs d'emploi permettaient aux hommes, en effet, de se trouver du travail rémunérateur dans les secteurs des mines, des forêts et de la construction sans avoir de diplôme à leur actif. Quant aux femmes, la lenteur de la transformation de la répartition sexuelle des tâches au sein de la famille et la définition sexiste du travail ont fait en sorte que plusieurs d'entre elles n'ont pas été socialisées dans l'idée de l'importance de la scolarisation.

Par ailleurs, en ce qui a trait au rapport à la littératie, ce qui se dégage de plus remarquable dans les résultats obtenus est, sans nul doute, de voir à quel point le fait d'être en milieu d'apprentissage permet aux personnes qui y sont inscrites d'intégrer la lecture dans la vie de tous les jours. Ce fait seul permet de réaliser que les apprenants ont fait le saut hors du repli sur soi ou du sentiment d'exclusion, pour devenir des acteurs sociaux à part entière.

Notes

1. Denise Gauthier Frohlick, *Conscience de l'analphabète francophone: analyse qualitative*, thèse de M.A., sociologie, Université Laurentienne, 1997, non publiée, p. 27-28.
2. Simon Laflamme, «Le marché du travail dans l'esprit des adolescents», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 27, n° 2, mai 1990, p. 220-240.
3. Roger Bernard, *Vision d'avenir*, Fédération des jeunes canadiens-français, 1990.
4. Voir à ce sujet la critique de *Vision d'avenir*, Simon Laflamme, *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 12, 1990, p. 227-230.
5. Simon Laflamme et Donald Dennie, *L'ambition démesurée*, Collection universitaire, Institut franco-ontarien et Prise de Parole, 1990.
6. Denise Gauthier Frohlick, *Conscience de l'analphabète francophone: analyse qualitative*, thèse de M.A., sociologie, Université Laurentienne, 1997, non publiée, p. 28.
7. L'écart-type est ce qui mesure tout ce qui s'éloigne de la moyenne. En simplifiant, on peut dire que plus l'écart-type est grand, plus il y a d'individus dont les résultats diffèrent de la moyenne.
8. Les analyses de variance à un facteur auxquelles les données ont été soumises ont révélé des différences entre les quatre groupes d'âge identifiés.
9. Le *mode* est la valeur qui apparaît le plus souvent dans une distribution; ici, elle révèle ce qui est accompli par le plus de personnes.
10. Selon les résultats d'une enquête de Statistique Canada, en 1992, «le lecteur moyen de 25 ans et plus consacre chaque jour autant de temps aux journaux qu'aux livres, c'est-à-dire environ 38 minutes, pour un total de 76 minutes ou 90% du temps de lecture quotidien; en revanche, il ne consacre qu'environ 8 minutes aux magazines» (S. Crompton, «La lecture, activité de détente», 1997, p. 25).

Section 3

Les Franco-Ontariens et les autres Canadiens: à propos de littératie¹

Les recherches des dix dernières années en matière de littératie ont démontré, on le sait, que le taux d'analphabétisme est plus élevé en Ontario français qu'ailleurs au Canada et que les élèves franco-ontariens réussissent plutôt mal dans les tests scolaires internationaux. Nous venons de voir, de plus, dans la section précédente, que les analphabètes non en voie d'alphabétisation n'ont pas beaucoup d'intérêt pour les activités liées à l'alphabétisme, ce qui, à la fois, s'explique par leur faible niveau de littératie, et l'explique aussi, en retour.

La question à se poser, à la suite de ces informations est: qu'en est-il de *l'ensemble* de la population franco-ontarienne? Comment se classe-t-elle en regard de la littératie comme telle - c'est-à-dire par rapport à ses niveaux de compréhension et à ses capacités en lecture, en écriture et en calcul - face aux autres populations? Et face aux Canadiens, tant anglophones que francophones? Cette question est plus vaste qu'il n'y paraît parce que, au regard des résultats dont on dispose, on est en droit de se demander si nous faisons face à un problème uniquement franco-ontarien, ou si nous ne sommes pas, plutôt, confrontés à une faiblesse plus généralisée de l'ensemble des francophones au Canada. La population franco-ontarienne est-elle *réellement* plus faible que les autres groupes canadiens?

On pourrait formuler cette question de la manière suivante: y a-t-il une spécificité franco-ontarienne quant à la littératie? Les données de l'EIAA permettent de répondre, scientifiquement, à cette question, de deux manières:

- en comparant le classement - selon les niveaux - des Franco-Ontariens à celui des autres Canadiens dans les tests de l'Enquête internationale, pour voir s'ils sont effectivement toujours au bas de l'échelle;
- en comparant leurs habitudes de lecture et d'écriture - à partir des mêmes données - à celles des autres Canadiens, pour voir s'ils effectuent, de façon générale, moins d'activités liées à l'alphabétisme.

La présente section établit ces comparaisons. Elle souligne aussi les similitudes que l'on peut observer entre les résultats de l'EIAA et certaines conclusions de l'Enquête franco-ontarienne (EFO), notamment en ce qui a trait aux habitudes de lecture selon l'âge et le sexe de la population francophone de l'Ontario. Les données de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes (EIAA) et celles de l'Enquête franco-ontarienne (EFO) permettent un tel rapprochement puisque, jusqu'à un certain point, elles présentent des variables compatibles.

Synthèse des principaux résultats

• Comparaison des niveaux de littératie

- dans les évaluations de la littératie, les compétences des francophones du Canada apparaissent faibles lorsqu'on les compare à celles d'autres populations occidentales.
- au Canada, la littératie des francophones apparaît inférieure à celle des anglophones.
- la littératie des Franco-Ontariens est tout à fait comparable à celles des autres francophones du Canada, y compris à celle des Québécois, et il en va pareillement de leurs dispositions à effectuer des tâches liées à l'alphabétisme.

• Comparaison de la fréquence des activités d'alphabétisme dans la population canadienne

différences selon le sexe: les femmes en font plus dans l'ensemble

- les hommes lisent et utilisent plus les diagrammes et les schémas;
- les hommes et les femmes lisent également les journaux et les revues;
- les femmes effectuent toutes les autres activités plus souvent.

différences selon l'âge: les 36-45 ans en font plus dans l'ensemble

- c'est chez les personnes qui ont entre 26 et 55 ans qu'on tend le plus à lire et à écrire;
- le groupe des 16-25 ans est celui qui utilise le plus souvent des schémas et des diagrammes.

différences selon la région: les gens de l'Ouest en font plus dans l'ensemble

- c'est en Ontario qu'on lit les journaux le plus fréquemment;
- c'est dans l'Ouest et les Prairies qu'on lit des livres et que l'on écrit le plus souvent;
- c'est au Québec qu'on lit le moins de livres;
- c'est dans les provinces de l'Atlantique qu'on va le moins à la bibliothèque.

• Comparaison entre les Franco-Ontariens et l'ensemble des Canadiens

différences selon le sexe: les Franco-Ontariennes en font plus dans l'ensemble

les variations selon le sexe dans la population franco-ontarienne vont tout à fait dans le même sens que celles de l'ensemble de la population: si l'on excepte l'usage ou la lecture des diagrammes et des schémas, les femmes lisent, de façon générale, plus que les hommes.

différences selon l'âge: les 36-45 ans en font plus dans l'ensemble

il y a des différences de variations selon l'âge entre les Franco-Ontariens et la population canadienne. Mais lorsque l'écart est important entre les groupes qui font l'activité souvent et ceux qui la font peu, chez tous les Canadiens, il l'est également chez les Franco-Ontariens.

différences entre les francophones: les Franco-Ontariens en font plus

c'est en Ontario qu'on relève les meilleures fréquences pour les activités liées à l'alphabétisme et dans les provinces de l'Atlantique qu'on trouve les plus faibles.

• En bref

- les analyses effectuées à partir des données de l'EIAA ont confirmé les principaux résultats de l'EFO;
- il n'y a pas de spécificité franco-ontarienne en ce qui a trait à la littératie: les Franco-Ontariens ne constituent pas le groupe le plus faible au Canada.

- **Méthodologie de l'analyse**

Pour effectuer les comparaisons entre les différents groupes, il faut d'abord voir à sélectionner, dans la base des données de l'EIAA, les éléments nécessaires à l'analyse, c'est-à-dire qu'il faut:

- isoler les individus selon les caractéristiques que l'on veut retenir: ici, la langue et la région;
- identifier sur quelles variables on veut faire porter les analyses.

Sélection des individus: selon la langue et la région

Au point de départ, en ce qui concerne les francophones, on dispose de quatre façons de déterminer la langue du répondant, dans les données de l'EIAA: la langue de l'interview (questionnaire de fond), la langue des livrets de tâches, la langue parlée à la maison et la langue dans laquelle le répondant estime s'exprimer le plus facilement.

Nous avons choisi de présenter les résultats à partir de la *langue de l'interview*: ce choix a été fait parce qu'il a l'avantage de ne pas surestimer la population francophone, celle hors Québec, notamment, et parce qu'il assure que les personnes sont bien en mesure de comprendre le français. En outre, il permet de ne pas réduire indûment l'échantillon de francophones sur lequel faire porter les analyses, ce qui aurait été le cas si l'on s'en était tenu à la langue des livrets de tâches - dans le cas franco-ontarien, par exemple, l'échantillon serait passé de 643 personnes à 489.

Pour ce qui est de la région, elle fait déjà l'objet d'une sélection dans la codification même du questionnaire. Les données ont été réparties selon quatre grandes régions: Atlantique, Québec, Ontario et Prairies/Pacifique.

Avec ces deux caractéristiques, on a ainsi extrait de l'échantillon de l'EIAA un *sous-échantillon* constitué par les Franco-Ontariens seulement (n = 643): c'est ce *sous-échantillon* qui est utilisé, par la suite, dans les comparaisons et les analyses, à la fois avec l'échantillon global de l'EIAA, et avec celui de l'EFO. Pour éviter la confusion, on appellera, dans cette section, *sous-échantillon franco-ontarien*, les données sur les Franco-Ontariens provenant de l'EIAA, et *échantillon de l'EFO*, les données provenant de l'Enquête ontarienne.

Sélection des variables: selon trois types d'activités de lecture

L'EIAA offre bon nombre de variables à partir desquelles on peut mesurer des activités de lecture et d'écriture. Si on les avait toutes prises en considération, l'exposé aurait été long et tout probablement fastidieux. On a donc choisi de cibler certaines activités de lecture et quelques activités d'écriture, selon trois catégories identifiées dans le questionnaire de base comme: des activités *globales*, effectuées de manière générale, des activités *au travail* et des activités *dans le quotidien*.

Dans chaque catégorie, on a fait en sorte de retrouver des éléments de chaque série à mesurer - *textes suivis, textes schématiques, textes à contenu quantitatif* - jugés essentiels par les chercheurs de l'Enquête internationale:

- **les activités globales d'alphabétisme**

dans cette première série, les répondants parlent *d'activités perçues globalement mais en dehors de l'école ou du milieu de travail*. Comme la liste est très longue, nous avons retenu les activités suivantes: lecture de journaux, de revues, de livres; aller à la bibliothèque publique; rédiger une lettre ou n'importe quoi d'autre qui a plus d'une page de longueur.

- **les activités d'alphabétisme dans le cadre du travail**

cette deuxième série de variables porte sur des *activités liées à l'emploi principal*. Nous avons retenu: lire ou écrire des lettres, des notes de service, des rapports, des formules, des revues ou des périodiques; consulter des manuels ou des ouvrages de références, y compris des catalogues; établir ou lire des comptes, des factures, des tableurs, des tableaux budgétaires; interpréter des diagrammes ou des schémas.

- **les activités d'alphabétisme dans le cadre de la vie quotidienne**

finalement, la troisième série est composée des *activités se rapportant à la vie quotidienne* et elle reprend en grande partie les indices utilisés pour la série relative aux activités liées au travail. Nous avons repris les mêmes indicateurs: lettres, articles, revues, comptes, factures, etc.

À l'intérieur de chacune de ces séries, on a toujours sélectionné les mêmes variables pour faciliter la compréhension de l'exposé. Elles sont analysées en fonction du sexe, de l'âge et de la région². Mais comparer des groupes à partir de variables ne peut se faire sans l'utilisation de tests statistiques. Pour chaque résultat exposé, nous devons présenter le type de test effectué, le degré de liberté et l'indice de validité. Ces indications permettent aux spécialistes de mesurer la valeur des informations calculées à partir de la base de données. Pour éviter d'alourdir indûment le texte, ces informations sont présentées en renvoi à la fin de la section: elles peuvent ainsi facilement être évitées par les personnes qui ne tiennent pas spécialement aux statistiques.

Rappelons que les analyses développées dans cette section ont toutes été réalisées à partir des données *brutes* de l'échantillon *canadien* de l'EIAA. Ces données portent sur 5 660 individus de 16 ans et plus. C'est donc un échantillon un peu différent de celui qui a servi à faire les analyses dont les résultats sont présentés dans *Littérature, Économie et Société*³.

Peut-on comparer les données des enquêtes de l'EFO et de l'EIAA?

Puisque nous avons l'intention de comparer les résultats obtenus par les deux enquêtes, il convient de se poser la question de la compatibilité de leurs variables. Les activités définies par le questionnaire de l'EIAA ne sont pas tout à fait identiques à celles de l'EFO: tantôt, elles sont moins

précises - par exemple, elles amalgament les revues et les journaux dans leurs libellés -; tantôt, elles se rapportent à des tâches tout à fait ignorées par le questionnaire de l'EFO - par exemple, la lecture des schémas.

Cela s'explique par le fait que les objectifs des deux études ne sont pas les mêmes: comme on le sait, l'EFO n'avait pas pour fin de mesurer des niveaux de compétence en littératie et l'EIAA n'avait pas à tracer un profil des apprenants des centres d'alphabétisation, ou à investiguer les personnes dans le milieu scolaire, pour ne relever que ces particularités. Toute comparaison entre les résultats des deux enquêtes doit donc être nuancée à la lumière de ces différences. Néanmoins, malgré ces distinctions, les résultats des analyses peuvent être comparés, parce qu'on peut dire qu'il y a une certaine similitude dans *l'esprit* des variables mesurées lors des deux enquêtes: lire des journaux ou des livres restent des activités de lecture, même si la question visant à obtenir l'information sur ces activités est posée un peu différemment.

Présentation des résultats

- **Où se classent les Franco-Ontariens dans l'EIAA?**

Il s'avère intéressant, en commençant, de situer les performances des Franco-Ontariens par rapport aux résultats obtenus par divers groupes de Canadiens dans l'Enquête internationale sur la littératie. Cela permet d'avoir une vision globale de la situation.

Les francophones du Canada font tous mauvaise figure

Disons tout de suite que les francophones du Canada ne brillent pas par leurs performances en littératie lorsque leurs scores sont comparés à ceux des autres populations qui ont subi les tests de compétence de l'EIAA: Allemands, Américains, Hollandais, Polonais, Suisses, Suédois. Et cela se confirme pour tous les francophones canadiens: leur piètre prestation saute aux yeux. Ils se classent - du moins en ce qui a trait aux tests de l'Enquête de 1994 - parmi les populations qui affichent les plus faibles proportions d'individus à atteindre le niveau supérieur de compétence, aussi bien pour les *textes suivis*, les *textes schématiques* que les *textes quantitatifs*. Sur le plan international, donc, les francophones du Canada font mauvaise figure.

Au Canada, ce n'est guère mieux: l'ensemble des francophones se sont moins bien classés que leurs compatriotes anglophones dans les trois séries de tests. Les analyses faites sur la banque des données brutes confirment ces résultats: ils sont toujours moins nombreux, proportionnellement, à se trouver au niveau 4/5 et toujours plus nombreux aux niveaux 1 et 2.

Mais qu'en est-il des Franco-Ontariens? Où se situent-ils par rapport aux autres francophones? Par rapport aux Canadiens anglais en général? et aux Anglo-Ontariens? Les quelques données suivantes permettent de mettre en perspective la question de la compétence des Franco-Ontariens en littérature.

Face aux autres Canadiens-français: un peu meilleurs

Nous avons d'entrée de jeu, au début de ce rapport, présenté les valeurs comparatives entre les francophones de différentes provinces⁴ dans leur classement selon les niveaux, pour ce qui est de leurs scores dans l'EIAA: on y a vu qu'il y a proportionnellement plus de Franco-Ontariens que d'autres francophones, y compris les Québécois, qui se classent au niveau supérieur (4/5) pour les trois séries de tests de compétence. Notons cependant que si l'on subdivise les niveaux 4 et 5, les Franco-Ontariens se retrouvent plus nombreux, proportionnellement, au niveau 4 alors que les Québécois les surpassent au niveau 5. Bien que l'on puisse s'interroger sur la composition des échantillons de l'EIAA (surreprésentativité de l'échantillon ontarien - 34% - dans l'ensemble de l'échantillon canadien), il n'en demeure pas moins que, de quelque façon qu'on aborde les données telles que présentées, les Franco-Ontariens apparaissent, pour le moins, équivalents aux autres francophones dans l'ensemble canadien.

Face aux Canadiens-Anglais: très faibles

Par contre, en ce qui a trait à leur classement par rapport à *l'ensemble des Canadiens anglophones*, leur faiblesse apparaît nettement dès que l'on jette un regard sur le **Tableau 7**: on y retrouve le modèle de l'ensemble des francophones canadiens où leurs scores les présentent partout plus nombreux au niveau inférieur.

Tableau 7 Comparaison entre les Franco-Ontariens et les Canadiens-anglais Proportions pour les niveaux 1 et 4/5 aux tests de l'EIAA				
en %	Niveau 1		Niveau 4/5	
textes:	C-anglais	Franco-O	C-anglais	Franco-O
suivis	23,8	29,7	17,1	9,8
schématiques	26,1	31,9	19,2	14
à contenu quantitatif	24,4	27,7	15,4	13,2
n total	Canadiens anglais = 3752 Franco-Ontariens = 643			

Face aux Anglo-Ontariens: faibles

Par contre, une comparaison avec *l'ensemble des anglophones en Ontario* permet de relativiser un peu les choses. Bien que toujours plus faibles que les anglophones, on remarque cependant que les écarts entre les proportions des deux groupes au niveau 4/5 et au niveau 1 se sont amenuisés (**Tableau 8**). Et ces écarts tendent à diminuer lorsqu'on passe du domaine des *textes suivis*⁵ à celui des *textes schématiques*⁶, pour devenir quasiment inexistant dans le domaine des *textes à contenu quantitatif*⁷, et ce, à tel point, pour ce dernier résultat, que la différence entre les deux groupes n'est pas statistiquement significative.

Tableau 8 Comparaison entre les Franco-Ontariens et les Anglo-Ontariens Proportions pour les niveaux 1 et 4/5 aux tests de l'EIAA				
e n %	Niveau 1		Niveau 4/5	
textes:	Anglo-O	Franco-O	Anglo-O	Franco-O
suivis	25,4	29,7	15,8	9,8
schématiques	27	31,9	18,5	14
à contenu quantitatif	26,3	27,7	13,4	13,2
n total	Anglo-Ontariens = 1282 Franco-Ontariens = 643			

Ainsi, si l'on s'en remet aux données brutes de l'EIAA, les Franco-Ontariens n'apparaissent-ils pas plus mauvais en littératie que l'ensemble des francophones au Canada; à certains égards, ils sont mêmes plus performants qu'eux, mais moins cependant que tous les anglophones canadiens, y compris les Ontariens.

- **Les habitudes de lecture et d'écriture de la population canadienne**
Résultats des analyses

Dans les pages qui suivent, on présente les différences selon le sexe, l'âge et la région pour les habitudes de lecture et d'écriture des Canadiens, en fonction des activités sélectionnées dans les trois catégories identifiées plus haut (activités globales; activités dans le cadre du travail; activités dans la vie quotidienne).

Pour chaque catégorie, on présente aussi les différences et les similitudes avec les Franco-Ontariens.

- **Différences selon le sexe: les femmes en font plus**

Dans les résultats de l'Enquête franco-ontarienne, on avait pu observer une plus grande inclination des femmes à lire et à écrire. Les données canadiennes de l'EIAA tendent à corroborer les observations de l'EFO à ce sujet. Partout au pays, cette tendance des femmes à *en faire plus* que les hommes se confirme.

- **Pour les activités globales**

Pour ce qui est de la première série de variables - les activités perçues de façon globale en dehors de l'école ou du milieu du travail -, on constate que les Canadiens et les Canadiennes qui ont collaboré à l'EIAA lisent de façon comparable des journaux et des revues⁸. Mais les femmes vont plus souvent à la bibliothèque publique⁹, lisent plus souvent des livres¹⁰ et écrivent plus souvent «des lettres ou n'importe quoi d'autre qui a plus d'une page de longueur»¹¹.

Les Franco-Ontariens

Les analyses produites à partir du *sous-échantillon* des Franco-Ontariens révèlent des variations selon le sexe qui vont tout à fait dans le même sens: équivalence des Franco-Ontariens et des Franco-Ontariennes pour la lecture des journaux et des revues¹², avantage des femmes pour la fréquentation de la bibliothèque publique¹³, pour la lecture de livres¹⁴ et pour la rédaction de textes élaborés¹⁵.

- **Pour les activités reliées au travail**

En ce qui a trait à la deuxième série - les activités reliées au travail -, si l'on exclut l'usage de diagrammes ou de schémas, où les Canadiens affichent une fréquence supérieure¹⁶, les Canadiennes présentent une fréquence égale pour la lecture ou l'usage «des rapports, des articles, des revues ou des périodiques»¹⁷, «des manuels ou des ouvrages de référence, y compris des catalogues»¹⁸ et «des comptes, des factures, des tableurs ou des tableaux budgétaires»¹⁹. Et une fréquence supérieure dans la lecture ou l'usage «de lettres ou de notes de service»²⁰.

Les Franco-Ontariens

Si l'on porte son attention sur le *sous-échantillon* franco-ontarien, on observe des variations selon le sexe à peine différentes de celles de la population canadienne prise dans son ensemble. L'analyse permet toujours d'observer des activités féminines semblables à celles des hommes pour la lecture ou l'usage «des rapports, des articles, des revues ou des périodiques»²¹, «des manuels ou des ouvrages de référence...»²² et «des comptes, des factures...»²³; elle permet aussi de constater que ce sont les hommes qui utilisent le plus «les diagrammes ou les schémas»²⁴.

La variation selon le sexe diffère entre l'échantillon global de l'EIAA et le *sous-échantillon* dans le fait qu'on observe une équivalence des fréquences masculines et féminines chez les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes pour la lecture ou l'usage «des lettres ou des notes de service»²⁵ alors que, dans l'ensemble canadien, la fréquence des femmes est un peu plus élevée que celle des hommes; il en va pareillement pour la lecture ou l'usage «des directives, ou des instructions...»: les hommes et les femmes de l'Ontario français montrent ici des scores égaux²⁶ tandis que, si l'on prend tous les Canadiens, les résultats des femmes sont légèrement supérieurs.

Mais ces deux particularités ne méritent pas vraiment qu'on s'y attarde. D'abord, parce qu'on peut croire qu'elles sont attribuables aux caractéristiques des échantillons: l'ensemble canadien est beaucoup plus grand que le groupe franco-ontarien, ce qui accroît sa force *inférentielle*, et les différences de moyennes des rangs vont dans le même sens. Ensuite, parce que ces différences sont réelles mais faibles: même dans le cas de l'échantillon canadien, elles ne marquent pas une fréquence énormément supérieure des femmes.

• Pour les activités dans la vie quotidienne

Pour ce qui est des activités dites de la «vie quotidienne», on retrouve le modèle que découvre l'analyse dans le cadre de l'«emploi principal». Les hommes recourent plus aux diagrammes et aux schémas que les femmes, aussi bien chez tous les Canadiens²⁷ que chez les Franco-Ontariens²⁸. Les hommes et les femmes ne se distinguent pas dans l'utilisation des manuels ou des ouvrages de référence, ni chez tous les Canadiens²⁹, ni chez les Franco-Ontariens seulement³⁰. Pour les autres catégories d'activités, dans l'ensemble de tous les Canadiens, les femmes présentent des fréquences supérieures: pour les lettres³¹, pour les rapports, les articles et les revues³², pour les comptes et les factures³³, et pour les directives, les instructions et les recettes³⁴.

Les Franco-Ontariens

Dans l'ensemble franco-ontarien, les fréquences féminines sont également plus grandes que celles des hommes pour les lettres³⁵, pour les rapports, les articles et les revues³⁶, pour les directives, les instructions et les recettes³⁷. Toutefois, pour les comptes et les factures, le test statistique ne permet pas d'inférer à la population franco-ontarienne la plus grande fréquence des femmes sur les hommes: il faut dire que la différence des scores est faible et que l'échantillon est plus petit que celui qui représente tous les Canadiens. Sur la base de ces données, on ne peut donc pas affirmer que les femmes font plus de comptes ou de factures que les hommes en Ontario français.

Les conclusions sont faciles à tirer: si l'on excepte l'usage ou la lecture des diagrammes ou des schémas, les femmes lisent de façon générale plus que les hommes. Les données de l'EIAA corroborent ainsi les résultats de l'EFO. Par ailleurs, ces données montrent que, d'une façon générale, la population franco-ontarienne s'aligne sur le reste de la population canadienne.

On peut remarquer néanmoins une certaine contradiction entre les séries de données. En effet, à la question «À quelle fréquence est-ce que vous lisez des journaux ou des revues», l'analyse note une équivalence des activités masculines et féminines; cependant, à la question qui porte sur la lecture ou l'usage, dans *l'emploi principal* ou dans la *vie quotidienne* «des rapports, des articles, des revues, ou des périodiques», les fréquences masculines sont inférieures à celles des femmes. Cela ne tient qu'à la formulation des questions. Les hommes sont de grands consommateurs de journaux³⁸. Si l'on inclut cette activité dans un ensemble qui comprend les revues, et autres activités du même type, on accroît également la fréquence des activités masculines, ce qui est le cas pour la première question.

- **Différences selon l'âge: les Canadiens de 36 à 45 ans en font plus**

On peut maintenant s'interroger sur les différences selon les groupes d'âge.

L'EIAA divise les âges en six groupes: de 16 à 25 ans, de 26 à 35, de 36 à 45, de 46 à 55, de 56 à 65 et de 66 ans et plus. Ce sont ces groupes qui servent à distinguer les fréquences pour les diverses activités. Là où les données de l'EIAA permettent une comparaison avec celles de l'Enquête Franco-Ontarienne, on notera une forte ressemblance des résultats, mais il faut se souvenir que, dans l'EFO, tous les répondants ne sont pas des adultes et que, en outre, les individus se divisent en deux groupes, celui des personnes qui sont en milieu scolaire et celui des autres; on ne doit pas perdre de vue cette information dans l'interprétation des résultats.

Cela dit, quelle que soit la série de données examinée, on relève presque chaque fois des variations selon l'âge du répondant: les activités d'alphabétisme ne sont pas les mêmes selon que l'on est plus jeune ou plus vieux.

- **Pour les activités globales**

Si l'on prend les activités perçues de façon globale, à l'extérieur du milieu scolaire ou du cadre du travail, on voit, dans trois cas, une certaine tendance suivant laquelle la fréquence diminue avec l'âge pour la population canadienne prise dans son ensemble. Plus on est jeune, plus on tend à lire des livres³⁹, à se rendre à la bibliothèque publique⁴⁰ et à écrire des textes de plus d'une page⁴¹. Ce qui n'est pas très surprenant si l'on songe que les groupes sont constitués à partir d'une sélection des individus de 16 ans ou plus, et où, donc, une partie des jeunes sont aux études.

La différence entre les plus vieux et les plus jeunes, toutefois, n'est pas toujours du même ordre: elle est plus grande pour la fréquentation de la bibliothèque et pour la rédaction de textes que pour la lecture de livres.

Les Franco-Ontariens

Dans le *sous-échantillon* franco-ontarien, les variations sont sensiblement les mêmes, sauf pour la lecture des livres. Pour cette dernière activité, on ne note pas de différence significative⁴² entre les groupes d'âges, mais les moyennes des rangs laissent entrevoir que ce sont les plus jeunes qui lisent le plus et que les personnes qui ont entre 26 et 35 ans sont celles qui lisent le moins. Ces résultats sont comparables à ceux relevés dans l'EFO.

En ce qui a trait à la lecture des journaux et des revues, le modèle est presque inversé par rapport aux trois précédents: pour tous les Canadiens, comme pour les Franco-Ontariens, c'est chez les plus jeunes qu'on note les fréquences les plus faibles et chez les personnes de 56 à 65 ans, puis chez celles qui ont entre 46 et 55 ans, qu'on trouve les plus fortes⁴³. Ce modèle coïncide à nouveau avec les données de l'EFO.

• Activités reliées au travail

L'analyse des activités reliées à l'«emploi principal» fait voir que les personnes âgées de 36 à 45 ans sont celles qui lisent le plus et que les plus jeunes et les plus vieux sont ceux qui lisent le moins, ce qui va sans dire quand on songe à la division du travail selon l'âge au Canada.

• Activités dans la vie quotidienne

Dans le cadre de la «vie quotidienne», la distribution des résultats est fonction des activités analysées. Pour chacune d'elles, si l'on se penche sur tout l'échantillon canadien, on trouve des variations selon l'âge qu'on peut inférer à la population.

On peut remarquer que, d'une façon générale, c'est chez les personnes qui sont âgées de moins de 46 ans qu'on trouve les fréquences les plus élevées: ce sont ces personnes qui utilisent ou lisent le plus les lettres et les notes de service⁴⁴, les rapports et les revues⁴⁵, les manuels et les ouvrages de référence⁴⁶, les diagrammes et les schémas⁴⁷. Pour ces quatre activités, après 45 ans, on peut dire que plus on vieillit, moins il est probable qu'on s'y adonne.

Chez les individus qui ont moins de 46 ans, cependant, on n'observe pas de constante. En voici une lecture détaillée:

-dans le cas des lettres et des notes de service, les plus grands usagers sont les personnes qui ont entre 36 et 45 ans; les fréquences les plus faibles apparaissent chez les plus jeunes, ceux qui ont de 16 à 25 ans;

-dans le cas des rapports et des revues, et dans celui des manuels et des ouvrages de référence, ce sont les gens âgés entre 26 et 35 ans qui sont les plus petits usagers et ceux qui ont entre 36 et 45 ans qui, à nouveau, en sont les plus grands;

-dans le cas des diagrammes et des schémas, les plus jeunes présentent les fréquences les plus élevées et les personnes qui ont entre 26 et 35 ans, les plus faibles;

-les comptes ou les factures, quant à eux, retiennent surtout l'attention des personnes qui ont entre 26 et 35 ans, puis entre 36 et 45 ans; ils préoccupent moins les plus vieux (66 ans et plus) et les plus jeunes (16 à 25 ans);

-enfin, ce sont les plus jeunes qui s'occupent le moins des directives, des instructions ou des recettes⁴⁹; les personnes qui ont entre 26 et 35 ans s'en occupant le plus.

Il importe de souligner que l'écart entre les plus grands et les plus faibles utilisateurs n'est pas le même pour toutes les distributions. Il est beaucoup plus net dans le cas des comptes et des factures et dans celui des manuels et des ouvrages de référence que dans le cas des directives et des instructions ou dans celui des lettres et des notes de service; dans ces deux derniers cas, il est deux fois plus faible que dans les deux précédents: autrement dit, dans ces deux derniers cas, la différence selon l'âge est moins marquée que dans les deux autres.

Les Franco-Ontariens

Quand on pose son regard sur le *sous-échantillon* franco-ontarien, on observe, pour toutes ces activités, des distributions un peu plus aléatoires que celles qui caractérisent tout l'échantillon canadien. Mais cela est, par dessus tout, attribuable à la faiblesse des différences entre certains groupes d'âge. Cette proximité des âges fait en sorte qu'on ne peut, malgré cette différence, conclure à une réelle spécificité franco-ontarienne.

De façon spécifique, on peut dire que:

-pour la lecture ou l'usage de lettres et de notes de service⁵⁰, de rapports et de revues⁵¹, de manuels et d'ouvrages de référence⁵² ou de diagrammes ou de schémas⁵³, les plus vieux présentent toujours les plus faibles fréquences, mais le groupe des personnes qui ont entre 46 et 55 ans n'est plus systématiquement, comme dans le cas de l'échantillon global, un moins grand utilisateur que celui des gens qui sont âgés entre 36 et 45 ans; pour les trois premières activités, les individus qui ont de 36 à 45 ans montrent, ici aussi, les plus grandes fréquences;

-pour les diagrammes, ce sont encore les plus jeunes qui affichent les meilleurs scores et ils sont encore suivis par les gens de 36 à 45 ans;

-la distribution franco-ontarienne liée à la lecture des comptes et des factures⁵⁴ est presque identique à celle de toute la population canadienne, à cela près qu'il faut inverser l'ordre des premiers et des seconds (c'est-à-dire que ceux qui ont entre 36 et 45 ans précèdent, ici, ceux de 26 à 35 ans);

pour la lecture ou l'usage des directives ou des instructions⁵⁵, on voit à nouveau que les personnes âgées entre 26 et 45 ans (deux groupes d'âge) ont les meilleurs scores; mais là s'arrête la ressemblance avec l'échantillon de tous les Canadiens⁵⁶.

Le **Tableau 9** présente cette différence des répartitions entre la population générale et les Franco-Ontariens, selon le rang de chaque groupe d'âge des deux échantillons, par rapport à la fréquence de l'activité.

Les groupes qui effectuent l'activité plus souvent ont le rang 1, et ceux qui la font le moins souvent, le rang 6. Il est loisible de constater les similitudes de la population franco-ontarienne avec l'ensemble de la population canadienne.

En résumé, on peut dire que, d'une façon générale, lorsque l'écart est important entre les plus forts et les plus faibles chez tous les Canadiens, il l'est également chez les Franco-Ontariens; il n'y a pas sous cet angle de divergence réelle entre les deux groupes.

Tableau 9 Comparaison entre tous les Canadiens et les Franco-Ontariens pour les activités d'alphabétisme dans la vie quotidienne selon les groupes d'âge résultats présentés d'après le rang du groupe d'âge (1=le plus grand utilisateur; 6=le plus petit utilisateur)												
Groupes d'âges ->	16-25		26-35		36-45		46-55		56-65		66 et +	
Activités	Ca	F-O	Ca	F-O								
lettres et notes de service	3	4	2	3	1	1	4	2	5	5	6	6
rapports et revues	2	4	3	3	1	1	4	2	5	5	6	6
manuels et ouvrages de référence	2	2	3	4	1	1	4	3	5	5	6	6
diagrammes et schémas	1	1	3	4	2	2	4	3	5	5	6	6
comptes ou factures	5	5	1	2	2	1	3	3	4	4	6	6
directives, instructions ou recettes	6	5	1	2	2	1	5	4	3	3	4	6

Ajoutons finalement que là où les données de l'EIAA permettent une comparaison avec celles de l'EFO, on peut voir une forte ressemblance des résultats. On observe toujours, notamment, que les plus vieux sont les moins enclins à aller à la bibliothèque, à lire ou à écrire.

Mais les analyses effectuées à partir des données de l'EIAA ne permettent pas, toutefois, d'observer l'important phénomène de désenchantement qui a lieu à l'adolescence et dont il fut question dans *Souvent en français*, le rapport de l'EFO. Cela s'explique aisément cependant par la nature des données de l'EIAA. Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'Enquête internationale visait une population adulte où les personnes sont âgées de 16 ans ou plus et elle ne livrait que des catégories d'âge bien définies: les jeunes de 16 ans qui figurent dans l'échantillon sont les plus jeunes d'une catégorie d'âge où les plus vieux ont jusqu'à 25 ans. Il est ainsi impossible de réellement observer les adolescents en tant que groupe particulier.

- **Différences selon la région: les gens de l'Ouest en font plus**

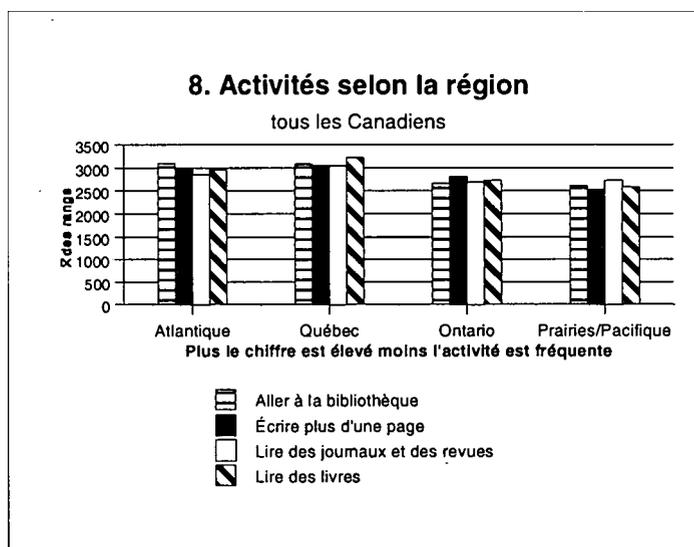
L'échantillon canadien de l'Enquête internationale comporte des individus qui se répartissent en quatre régions: l'Atlantique, le Québec, l'Ontario et les Prairies/Pacifique. Si l'on compare ces régions pour tous les individus, sans distinction de langue, on ne rencontre aucun obstacle méthodologique. Si, toutefois, la comparaison s'effectue pour les personnes qui ont répondu à l'entrevue en français, il est impossible de tenir compte des quatre régions puisque, à l'ouest de l'Ontario, quatre répondants seulement se sont exécutés, en français. Pour ces analyses, par conséquent, on a omis, comme nous l'avons déjà signalé, la région Prairies/Pacifique.

- **Pour les activités globales**

Population canadienne: le Québec et l'Atlantique en font moins

L'analyse révèle que, si l'on prend en considération tous les Canadiens, c'est dans l'Ouest et en Ontario qu'on s'adonne le plus fréquemment aux diverses activités qu'on associe à la *littérature*, alors que c'est au Québec qu'on s'y intéresse le moins.

Le **Graphique 8** fait voir ces différences. Mais attention: contrairement aux autres graphiques présentés jusqu'ici dans ce rapport, il faut - pour lire correctement les résultats - savoir que, à cause de la façon particulière dont les informations de l'EIAA ont été recueillies (1 = chaque jour; 5 = rarement): *plus le chiffre est élevé moins l'activité est fréquente*.



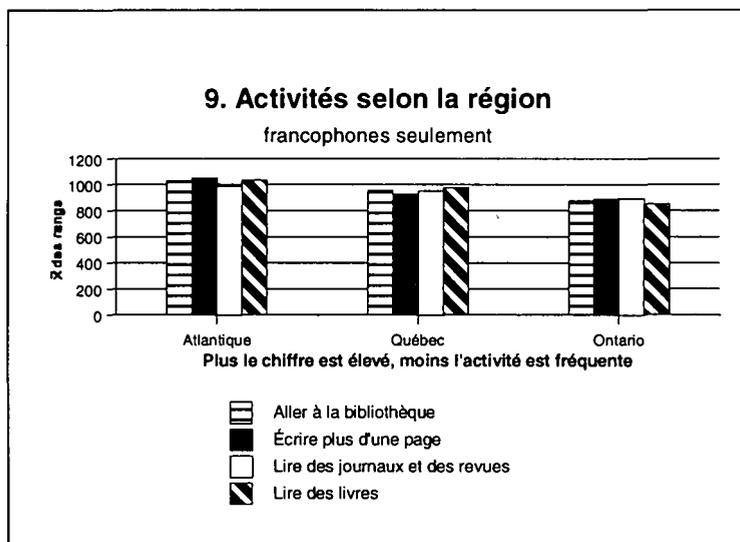
Ainsi, c'est en Ontario qu'on lit le plus les journaux mais c'est dans l'Ouest qu'on privilégie les livres et qu'on écrit le plus. Au Québec, on lit moins de livres que partout ailleurs, et dans la région atlantique, on va peu à la bibliothèque.

Les résultats sont tous *inférables*, qu'il s'agisse d'aller à la bibliothèque⁵⁷, d'écrire plus d'une page⁵⁸, de lire des journaux ou des revues⁵⁹ ou de lire des livres⁶⁰; c'est donc dire que les différences entre les régions sont significatives et que ces résultats peuvent être généralisés aux populations des régions indiquées.

Mais c'est dans la tendance à aller à la bibliothèque publique, puis dans l'inclination à lire des livres que les écarts sont les plus grands entre l'Est et l'Ouest.

Population francophone: les Franco-Ontariens en font plus

Quand l'analyse se rapporte plus spécifiquement aux francophones comme tels, les variations sont à peu près conformes: c'est en Ontario qu'on relève les meilleures fréquences et dans l'est du Canada qu'on trouve les plus faibles. Cependant, le Québec fait meilleure figure que l'Atlantique.



Ici encore les résultats peuvent être généralisés à la population pour les quatre activités: aller à la bibliothèque⁶¹, écrire des lettres de plus d'une page⁶², lire des journaux et des revues⁶³ et lire des livres⁶⁴.

L'écart entre les régions n'est pas toujours du même ordre: il est plus grand pour la tendance à aller à la bibliothèque publique ou pour lire des livres qu'il ne l'est pour le fait de lire des journaux, où il est de peu d'importance entre les trois régions.

- Pour les activités reliées au travail

L'examen des activités reliées à l'«emploi principal» n'enseigne rien d'autre que ce que révèle l'observation des activités prises globalement: l'Ouest et le Centre canadien témoignent d'une plus grande propension aux activités liées à la *littérature* que ne le fait l'Est; c'est là une constante, aussi bien pour l'échantillon de tous les Canadiens que pour celui des francophones seulement.

- **Pour les activités dans la vie quotidienne**

Quand on étudie les activités de la «vie quotidienne», on retrouve la même règle - des fréquences plus faibles dans l'Atlantique et au Québec qu'en Ontario - mais on remarque que les différences selon les régions sont plus nettes qu'elles ne le sont dans le cas des activités reliées à l'«emploi principal».

Les Franco-Ontariens

Ainsi, il n'y a pas de spécificité franco-ontarienne: ce qui vaut pour tous les Ontariens, dans les comparaisons interrégionales, vaut aussi pour les francophones. Pas, non plus, comme on l'avait déjà souligné, d'infériorité franco-ontarienne par rapport aux autres francophones du Canada.

- **Conclusion**

Bien que les données de l'EIAA ne soient pas identiques à celles de l'EFO, elles permettent néanmoins de consolider les résultats de cette dernière, en montrant que l'influence des variables comme le sexe et l'âge, en matière de littératie, s'étend bien au delà de l'Ontario français et que, par conséquent, on a affaire à des facteurs de distinctions globaux.

Avec ces données, on est en mesure d'avancer que l'hypothèse d'une spécificité franco-ontarienne qui voudrait voir les Franco-Ontariens comme le groupe le plus faible en littératie au Canada ne mérite pas d'être entretenue. Les Franco-Ontariens, bien qu'ils ne se présentent pas comme très performants - ils sont nettement inférieurs aux anglophones, comme on l'a vu - réussissent néanmoins aussi bien, sinon mieux, à certains égards, que les autres francophones du Canada. Mais, bien sûr, l'objectif d'une population, de surcroît minoritaire, ne peut être de se faire valoir comme meilleure chez les moins bons. Et puisque c'est en Ontario qu'ils vivent, c'est aux Anglo-Ontariens qu'ils sont confrontés journallement dans leur recherche d'emploi, dans leurs performances d'emploi, ainsi que dans toutes les autres activités impliquant une recherche de la compétence.

Le problème de la faiblesse des Franco-Ontariens en littératie existe réellement, mais il faut voir à ne pas le confondre avec l'idée d'une moins grande disposition des Franco-Ontariens à lire et à écrire: il y a de réelles habitudes de lecture dans la population franco-ontarienne.

Le problème, en fait, en est un d'importance, mais il dépasse la seule population franco-ontarienne: c'est celui de tout le Canada français.

Notes

1. Nous tenons à remercier Pierre Bouchard pour son travail d'assistant dans cette section.
2. Notons que les variables de cette enquête sont de niveau ordinal, ce qui oblige à effectuer des analyses non paramétriques.
3. Il est à noter que la partie des données canadiennes de l'EIAA publiées dans le rapport *Littérature, Économie et Société* ne portent que sur 4 500 Canadiens.
4. Les francophones des Prairies ont été exclus de l'analyse à cause de leur trop petit nombre (n=4).
5. $\chi^2=14,37$; D=3; $p<0,01$
6. $\chi^2=8,89$; D=3; $p<0,05$
7. $\chi^2=0,54$; D=3; $p=0,91$
8. Il est demandé au répondant: «À quelle fréquence est-ce que vous lisez des journaux ou des revues?». Les réponses possibles sont les suivantes: 1=chaque jour, 2=chaque semaine, 3=chaque mois, 4=plusieurs fois par année, 5=jamais. Plus, donc, le score est **faible** plus l'activité est **fréquente**. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2818,16 et, chez les hommes, de 2768,83. $U=3763634,0$; $z=-1,28$; $p=0,20$.
9. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2671,73 et, chez les hommes, de 3026,40. $U=3411628,5$; $z=-9,16$; $p<0,001$.
10. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2500,74 et, chez les hommes, de 3250,74. $U=2861508,0$; $z=-17,60$; $p<0,001$.
11. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2497,59 et, chez les hommes, de 3250,72. $U=2852807,5$; $z=-17,98$; $p<0,001$.
12. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 525,05 et, chez les hommes, de 492,45. $U=119559,0$; $z=-2,01$; $p=0,04$.
13. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 487,48 et, chez les hommes, de 568,57. $U=112301,5$; $z=-4,88$; $p<0,001$.
14. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 461,76 et, chez les hommes, de 603,28. $U=96891,5$; $z=-7,72$; $p<0,001$.
15. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 471,74 et, chez les hommes, de 489,81. $U=102872,5$; $z=-6,65$; $p<0,001$.
16. Il est demandé au répondant: «À quelle fréquence est-ce que vous lisez/lisiez ou utilisez/utilisiez de l'information de chacune des catégories suivantes?». Les réponses possibles sont les suivantes: 1=chaque jour, 2=quelques fois par semaine, 3=une fois par semaine, 4=moins d'une fois par semaine, 5=rarement/jamais. Plus, donc, le score est **faible**, plus l'activité est **fréquente**. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les

femmes, de 1872,89 et, chez les hommes, de 1484,83. $U=1085842,5$; $z=-13,01$; $p<0,001$.

17. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 1679,61 et, chez les hommes, de 1686,46. $U=1409490,0$; $z=-0,21$; $p=0,83$.
18. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 1697,71 et, chez les hommes, de 1668,99. $U=1391919,5$; $z=-0,89$; $p=0,37$.
19. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 1712,27 et, chez les hommes, de 1654,11. $U=1367142,0$; $z=-1,85$; $p=0,06$.
20. Pour tout l'échantillon canadien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 1640,04 et, chez les hommes, de 1727,90; $U=1342152,5$; $z=-2,79$; $p<0,01$.
21. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 330,94 et, chez les hommes, de 331,06. $U=54539,5$; $z=-0,01$; $p=0,99$.
22. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 323,06 et, chez les hommes, de 339,46. $U=51853,0$; $z=-1,14$; $p=0,25$.
23. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 330,39 et, chez les hommes, de 330,62. $U=54352,5$; $z=-0,02$; $p=0,99$.
24. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 363,91 et, chez les hommes, de 294,79. $U=42997,5$; $z=-5,02$; $p<0,001$.
25. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 329,22 et, chez les hommes, de 332,89. $U=53954,0$; $z=-0,27$; $p=0,78$.
26. Pour l'ensemble franco-ontarien, la moyenne des rangs est, chez les femmes, de 328,37 et, chez les hommes, de 333,80. $U=53662,5$; $z=-0,40$; $p=0,69$.
27. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 3025,50 et, chez les hommes, de 2518,15. $U=3162586,0$; $z=-15,42$; $p<0,001$.
28. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 557,62 et, chez les hommes, de 466,80. $U=108398,5$; $z=-6,59$; $p<0,001$.
29. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2793,60 et, chez les hommes, de 2843,63. $U=3809152,0$; $z=-1,18$; $p=0,24$.
30. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 512,19 et, chez les hommes, de 527,08. $U=127275,5$; $z=-0,81$; $p=0,42$.
31. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2707,54 et, chez les hommes, de 2964,49. $U=3530922,5$; $z=-6,05$; $p<0,001$.
32. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2745,45 et, chez les hommes, de 2906,70. $U=3655489,5$; $z=-3,77$; $p<0,001$.

33. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2745,77 et, chez les hommes, de 2899,30. $U=3657915,0$; $z=-3,60$; $p<0,001$.
34. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 2369,06 et, chez les hommes, de 3409,71. $U=2443415,5$; $z=-24,30$; $p<0,001$.
35. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 495,89 et, chez les hommes, de 553,66. $U=117545,0$; $z=-3,16$; $p<0,01$.
36. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 498,81 et, chez les hommes, de 549,72. $U=119289,0$; $z=-2,87$; $p<0,01$.
37. La moyenne des rangs est, chez les femmes, de 446,71 et, chez les hommes, de 616,69. $U=88336,0$; $z=-9,23$; $p<0,001$.
38. Susan Crompton, «La lecture, activité de détente», 1997, p. 22-26.
39. Kruskal-Wallis: $\chi^2=151,48$; $D=5$; $p<0,001$.
40. Kruskal-Wallis: $\chi^2=308,32$; $D=5$; $p<0,001$.
41. Kruskal-Wallis: $\chi^2=251,41$; $D=5$; $p<0,001$.
42. Kruskal-Wallis: $\chi^2=6,48$; $D=5$; $p=0,26$.
43. Kruskal-Wallis pour toute la population canadienne: $\chi^2=100>34$; $D=5$; $p<0,001$. Kruskal-Wallis pour la population franco-ontarienne: $\chi^2=26,54$; $D=5$; $p<0,001$.
44. Kruskal-Wallis: $\chi^2=88,96$; $D=5$; $p<0,001$.
45. Kruskal-Wallis: $\chi^2=132,90$; $D=5$; $p<0,001$.
46. Kruskal-Wallis: $\chi^2=321,74$; $D=5$; $p<0,001$.
47. Kruskal-Wallis: $\chi^2=203,01$; $D=5$; $p<0,001$.
48. Kruskal-Wallis: $\chi^2=484,40$; $D=5$; $p<0,001$.
49. Kruskal-Wallis: $\chi^2=60,57$; $D=5$; $p<0,001$.
50. Kruskal-Wallis: $\chi^2=41,28$; $D=5$; $p<0,001$.
51. Kruskal-Wallis: $\chi^2=43,08$; $D=5$; $p<0,001$.
52. Kruskal-Wallis: $\chi^2=48,06$; $D=5$; $p<0,001$.
53. Kruskal-Wallis: $\chi^2=29,42$; $D=5$; $p<0,001$.
54. Kruskal-Wallis: $\chi^2=65,22$; $D=5$; $p<0,001$.

55. Kruskal-Wallis: $\chi^2=12,75$; D=5; $p<0,05$.
56. Il faut souligner que les différences sont très faibles entre certains groupes d'âges et qu'on peut, par conséquent, songer à des différences aléatoires entre des groupes d'âge particuliers (le χ^2 de l'analyse de variance non paramétrique pour l'ensemble est à la limite de *l'inféribilité*).
57. Kruskal-Wallis: $\chi^2=134,71$; D=3; $p<0,001$.
58. Kruskal-Wallis: $\chi^2=85,37$; D=3; $p<0,001$.
59. Kruskal-Wallis: $\chi^2=37,39$; D=3; $p<0,001$.
60. Kruskal-Wallis: $\chi^2=96,88$; D=3; $p<0,001$.
61. Kruskal-Wallis: $\chi^2=33,25$; D=2; $p<0,001$.
62. Kruskal-Wallis: $\chi^2=29,26$; D=2; $p<0,001$.
63. Kruskal-Wallis: $\chi^2=10,60$; D=2; $p<0,01$.
64. Kruskal-Wallis: $\chi^2=36,97$; D=2; $p<0,001$.

Section 4

Contexte linguistique, médias et habitudes de lecture: une comparaison¹

La section précédente a fait voir que les Franco-Ontariens se sont montrés, en matière de littératie, généralement équivalents - et parfois même supérieurs - aux autres francophones du Canada lors des tests de l'Enquête internationale de 1994.

Malgré ces résultats, qui nous amènent à considérer sous un nouveau jour la relation des Franco-Ontariens à l'alphabétisme, il n'en reste pas moins que le taux d'analphabétisme en Ontario français est encore très élevé - selon certaines études, il se serait même accru depuis 1990 - et que les francophones y vivent à risque, comme le démontre le rapport mitigé qu'ils ont à la langue française dans l'utilisation des médias.

Cependant, dans les diverses analyses présentées dans les sections précédentes, la population franco-ontarienne a toujours été observée dans son ensemble; aussi il n'a pas été possible d'identifier, lors de ces analyses, quelles sont, pour les habitudes de lecture et l'exposition aux médias - notamment à ceux de langue française -, les variations qui existent entre les Franco-Ontariens eux-mêmes, selon certaines variables (par exemple, la région, l'occupation, l'éducation).

La question est d'autant plus importante que l'hypothèse explicative habituellement avancée, pour rendre compte de la faiblesse en littératie dont on a taxé les Franco-Ontariens jusqu'à présent, invoque le contexte linguistique minoritaire et son incidence sur les disparités régionales. Cette hypothèse, à deux volets, affirme en effet:

- qu'on ne peut développer d'habitudes à l'égard d'activités d'alphabétisme en langue française dans un environnement - ou une région - où les médias francophones n'existent pas, ou sont peu développés;
- que ces habitudes sont fonction de la concentration de francophones dans une région, puisque la disponibilité des médias de langue française, en milieu minoritaire, est liée au nombre d'individus qui les utilisent.

Il nous est apparu essentiel de voir si cette double explication est encore celle qui rend le mieux compte de ce qui se vit en Ontario. On peut formuler la question de la manière suivante: dans quelle mesure les habitudes des Franco-Ontariens sont-elles avant tout fonction de la disponibilité des médias en français et de la concentration de population francophone?

Répondre à une telle question suppose que l'on compare:

- les habitudes de lecture et d'écriture des Franco-Ontariens et celles de francophones *ne vivant pas* dans un contexte minoritaire (où donc, la question de la disponibilité des médias en langue française et celle de la concentration de francophones ne se posent pas);
- les habitudes de lecture et d'écriture et l'exposition aux médias en langue française de Franco-Ontariens provenant de régions et d'environnements différents.

Nous avons procédé à ces deux comparaisons. La première fait l'objet de la présente section. Elle compare, à partir de la banque de données de l'EFO, trois sous groupes de répondants provenant des régions d'Ottawa, de Toronto et de Montréal. La seconde sera présentée dans la section 5, à la suite de celle-ci.

Un échantillon de Québécois: pourquoi?

Pour savoir s'il existe des variations importantes dans les habitudes de lecture et d'écriture et dans le rapport aux médias, lorsque les contextes linguistiques sont différents, nous devons, pour fins de comparaison, constituer un *échantillon-contrôle* composé de francophones *ne vivant pas en milieu minoritaire* à l'échelle d'une province. Or les seuls francophones au Canada répondant à ce critère sont les Québécois. Aussi, lors de la sélection des individus de l'échantillon global de l'EFO, on a volontairement voulu y intégrer une composante québécoise, qui devait servir comme échantillon comparatif. Cet échantillon a été formé suivant la même technique et répond aux mêmes paramètres que l'échantillon de Franco-Ontariens. Donc, des élèves des niveaux de première secondaire (7^e année) et de quatrième secondaire (10^e année) d'une école de la région de Montréal, de même qu'une certaine proportion de leurs parents et de leurs grands-parents ont participé à l'enquête.

Cette composante québécoise de l'échantillon n'a servi que dans quelques analyses sommaires de *Souvent en français*; elle n'a pas été utilisée, bien entendu, dans l'étude comparée des régions de l'Ontario.

Trois villes: pourquoi?

Les centres urbains ont été retenus pour vérifier la partie de l'hypothèse qui veut que le rapport aux médias de langue française soit fonction de la concentration de francophones dans un environnement.

Il s'agissait de trouver trois environnements urbains dans lesquels la concentration de francophones diffère. À Montréal, on est dans un milieu francophone majoritaire; Ottawa est un milieu bilingue où les francophones sont en grand nombre et où donc le français a théoriquement droit de cité; à Toronto, par contre, la langue française est nettement minoritaire.

Synthèse des principaux résultats

- **Comparaison du rapport à la lecture**

selon la ville: on lit plus à Toronto et moins à Montréal

il existe des variations entre les trois villes: c'est à Montréal que les personnes estiment, dans l'ensemble, lire le moins souvent ($x = 2,57$); c'est à Toronto que la moyenne est la plus élevée (3,10); à Ottawa, on trouve une valeur intermédiaire ($x = 2,85$).

selon le statut (dans l'analyse): les adultes lisent plus

il existe certaines variations selon le statut du répondant bien que moins nettes: chez les élèves de 7^e, la moyenne est de 2,73, elle descend à 2,68 chez ceux de 10^e, puis remonte à 2,88 chez les parents et les grands-parents, toutes villes confondues.

selon les deux variables combinées: pas de modèle

l'analyse de l'interaction de la ville et du statut montre qu'il n'y a pas de modèle qui se dégage et que, dans chaque ville, il y a un rapport particulier à la lecture selon l'âge.

- **Comparaison du rapport à la lecture en français**

contexte linguistique majoritaire: c'est à Montréal qu'on lit le plus en français

contexte linguistique minoritaire: plus à Toronto qu'à Ottawa

malgré le fait que les Franco-Ontariens sont en plus grand nombre à Ottawa et qu'ils y vivent dans un environnement donnant plus accès à des médias imprimés en français, on lit cependant plus en français à Toronto qu'à Ottawa. Ce résultat porte à requestionner l'explication démographique.

- **Comparaison du rapport aux médias électroniques en général et en français**

télévision: pas de variations selon la ville mais une variation en fonction de l'âge: ce sont les enfants qui regardent le plus la télévision;

télévision en français: on regarde plus la télévision *en français* à Montréal que dans les deux autres villes; mais aussi plus à Toronto qu'à Ottawa;

radio: ce sont les adultes qui l'écoutent le plus;

radio en français: les adultes écoutent plus la radio *en français* que les jeunes; et à Montréal on l'écoute plus qu'à Ottawa. C'est à Toronto qu'on l'écoute le moins *en français*.

musique: pas de différences selon la ville. Mais les plus jeunes en écoutent deux fois plus que les adultes.

musique en français: on écoute plus la musique *en français* à Montréal, mais là comme ailleurs les adolescents font preuve d'une grande attirance vers l'anglais.

Il faut souligner que l'on observe, à Montréal comme dans les deux autres villes, une certaine résistance des adolescents au français, résistance qui se manifeste dans leur utilisation globale des médias.

- **En bref**

Le rapport à lecture en milieu linguistique minoritaire ne peut plus être expliqué uniquement à partir de la concentration de francophones dans un environnement. Pour rendre compte de la complexité du phénomène, il faut désormais faire intervenir d'autres variables, notamment le rapport aux médias autres qu'imprimés et le niveau d'éducation.

- **Méthodologie de l'analyse**

Composition du sous-échantillon

Pour constituer ce sous-échantillon, nous avons retenu les données de toutes les personnes dans l'enquête qui habitent les trois centres urbains mentionnés. On obtient une distribution de 405 individus, répartis comme l'indique le **Tableau 10**.

	élèves de 7 ^e	élèves de 10 ^e	parents et grands-parents	total
Montréal	25	36	90	151
Ottawa	28	41	104	173
Toronto	10	21	50	81
total	63	98	244	405

Pour les fins de l'analyse, ces personnes sont divisées selon trois *statuts* différents: les élèves de 7^e, les élèves de 10^e et les adultes, c'est-à-dire parents et grands-parents regroupés.

Deux indicateurs

Pour pouvoir faire les analyses statistiques nécessaires, on avait besoin de construire deux indicateurs² qui regrouperaient, l'un, les principales activités de lecture *en général* (journaux, revues, livres, bandes dessinées) et, l'autre, les mêmes activités, mais *en français*. Ainsi, chaque fois, dans cette section, que l'on indiquera les *habitudes de lecture en général*, pour le calcul des moyennes dans les graphiques, on référera à cet indicateur. De même pour les *habitudes de lecture en français*.

Ces indicateurs - dont la valeur se situe nécessairement entre un et quatre³ - sont, dans la deuxième partie de cette section, mis en relation avec l'utilisation des médias électroniques (selon la langue et le temps).

Présentation des résultats

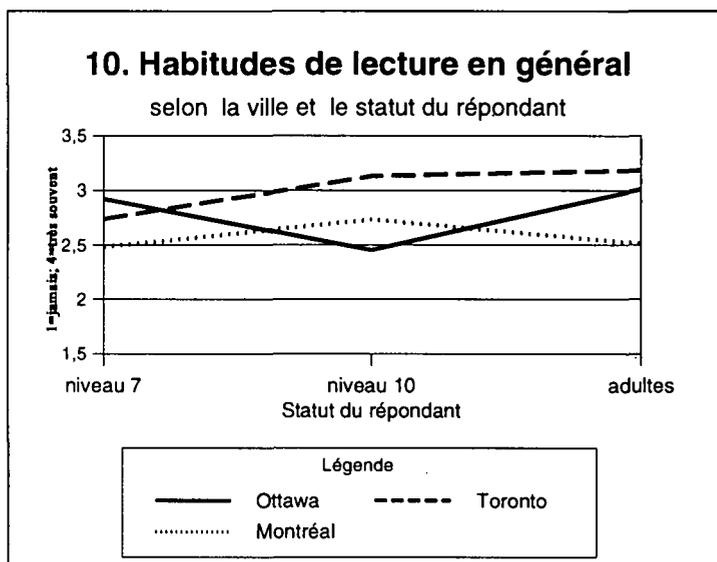
- **Habitudes de lecture**

Lecture *en général*: plus à Toronto, moins à Montréal

L'analyse⁴ révèle que les deux variables ont trois *effets* sur la lecture *en général*. Les résultats indiquent que:

- il existe des variations entre les trois villes; les moyennes de lecture sont différentes - ce qu'on appellera un *effet d'environnement* : c'est à Montréal que les personnes estiment, dans l'ensemble, lire le moins souvent ($x=2,57$); c'est à Toronto que la moyenne est la plus élevée (3,10); à Ottawa, on trouve une valeur intermédiaire ($x=2,85$).
- il existe des variations entre les moyennes obtenues pour les élèves de 7^e, ceux de 10^e, et les adultes - ce qu'on appellera un *effet de statut*⁶: la variation selon le statut du répondant est moins nette que celle observée pour la ville: chez les élèves de 7^e, la moyenne est de 2,73, elle descend quelque peu à 2,68 chez ceux de 10^e, puis remonte à 2,88 chez les parents et les grands-parents.
- lorsqu'on combine les deux variables, la façon dont ces variations interagissent, dans chacune des villes, en relation au statut des personnes, est différente - il s'agit, en langage statistique, de ce qu'on appelle un *effet d'interaction*⁷. C'est ce qu'illustre le **Graphique 10**.

Chaque lieu, comme on le voit, a son originalité, lorsqu'on prend en considération, en même temps, la ville et le statut du répondant. Les élèves de 7^e année lisent moins à Montréal qu'ailleurs. Comme ceux de Toronto, en 10^e ils lisent plus qu'ils ne le font en 7^e, mais leur moyenne reste en dessous



de celle des Torontois. À Ottawa, les élèves de 10^e année lisent moins que ceux de 7^e et moins que ceux qui sont à leur niveau à Montréal et à Toronto.

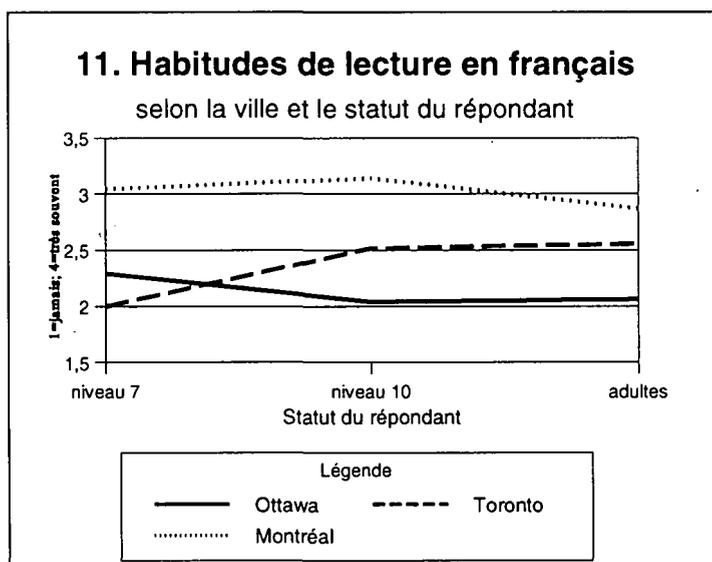
À Toronto, on note peu de différence entre le rapport à la lecture des adultes et celui des élèves de 10^e. Même modèle pour Montréal mais avec un peu plus d'écart. À Ottawa, les adultes affichent une moyenne plus élevée que celle des élèves de 10^e, et c'est là qu'on voit les variations les plus spectaculaires.

Et, si l'on s'attarde aux moyennes de lecture pour les adultes seulement, c'est à Montréal (x=2,51) que les adultes estiment lire le moins fréquemment, comparativement à ce que déclarent ceux d'Ottawa (x =3,01) et de Toronto (x =3,18).

Lecture en français: plus à Montréal, moins à Ottawa

Pour la lecture *en français*, on découvre un effet d'environnement très marqué⁸, ce qui n'est pas surprenant, mais aucun effet de statut⁹ ni d'interaction¹⁰ (**Graphique 11**). À Montréal, les moyennes de l'autoestimation de la lecture *en français* sont plus élevées qu'ailleurs, qu'il s'agisse des jeunes de 7^e, de ceux de 10^e ou des adultes. La différence entre la lecture *en général* et la lecture *en français* est partout significative mais le rapport est inversé à Montréal.

Rappelons ici, pour comprendre le sens des résultats, que le rapport entre la lecture *en général* et la lecture *en français* se construit en dynamique, dans les milieux minoritaires. On a déjà exposé, dans *Souvent en français*, que la tendance, chez les francophones en Ontario, est que plus une personne tend à lire de façon *générale* plus elle tend à lire aussi *en français*; cela signifie que les deux moyennes augmentent *en même temps*, cela ne signifie pas nécessairement que cette personne lira plus en français que de façon générale.

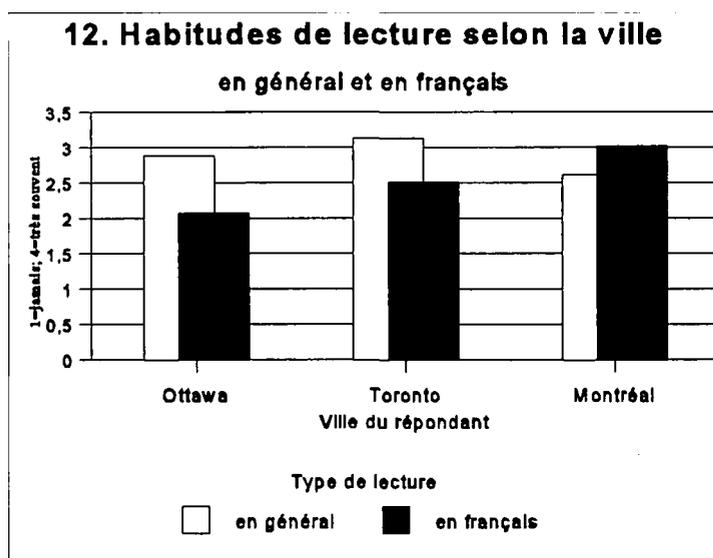


Mais cette dynamique est propre au lecteur du milieu minoritaire. Dans un milieu majoritaire, elle n'existe pas comme telle, pour l'ensemble de la population, puisque la lecture de l'autre langue n'est ni aussi habituelle, ni aussi nécessaire.

C'est ce qu'il faut voir à l'examen des données: on ne lit pas plus *en français*, à Montréal, qu'on lit *en général*: on lit *généralement en français* à Montréal quand on lit. Il faut inverser le sens des résultats obtenus: on lit donc peu en anglais. Ce qui n'est pas, comme on le sait, le cas pour les répondants de Toronto et d'Ottawa.

À Ottawa, on estime, pour l'ensemble des individus", lire *en général* à une moyenne de 2,88 mais, *en français*, à une moyenne de 2,07. À Toronto, bien que les scores soient supérieurs, le rapport entre les deux types d'activités¹² est comparable à celui qu'on observe à Ottawa: des moyennes de 3,13 *en général* et de 2,51 *en français*. À Montréal, la moyenne pour la lecture *en général* est de 2,61 et celle de la lecture *en français* de 3,02; ainsi, même si le Montréalais tend à lire un peu moins que les répondants des deux autres centres urbains, quand il le fait, c'est en français¹³. C'est ce qui est illustré sur le **Graphique 11**. L'effet de l'environnement se manifeste donc de deux façons: la ville détermine la propension à lire *en général* aussi bien que la tendance à le faire *en français*.

En résumé, on peut dire que, dans le grand centre urbain où la majorité est francophone, les personnes liront plus habituellement *en français* que dans celui où l'anglais domine.



Mais, ceci posé, on ne peut pas, par ailleurs, dire que la probabilité de lire *en français* dépend simplement de la proportion de francophones dans la communauté urbaine puisque, dans ce cas, le francophone qui habite Ottawa devrait lire plus *en français* que ne le fait celui de Toronto; et ce n'est pas ce que permettent d'observer les données. La concentration de francophones n'est donc pas la seule variable déterminante de la lecture en français, dans un contexte linguistique minoritaire.

Il importe cependant de souligner que ces analyses valent pour les grands centres urbains. De petites villes en région, même si le français y est nettement dominant, ne présenteraient pas des résultats tout à fait semblables: à Hearst, par exemple, à l'analyse, on ne détecte pas de différence significative entre les deux types d'activités (pour la lecture *en général*, la moyenne est de 2,75 et, pour la lecture *en français*, elle est de 2,80)¹⁴. On note tout de même que la lecture *en français* y est plus fréquente qu'à Ottawa.

Dans les sociétés contemporaines, le statut d'une langue pour une communauté globale dépend beaucoup plus de la place que la langue occupe dans un grand centre urbain que de sa position dans une petite, ville excentrée, même pour cette petite agglomération.

Ce qu'il est important de comprendre, ici, c'est que si l'on n'a pas le même rapport à la lecture *en français* dans les trois centres, cela ne tient pas tant à la concentration de personnes qui parlent cette langue dans l'environnement, qu'aux caractéristiques des lecteurs eux-mêmes dans cet environnement. Or, c'est le milieu qui produit, *globalement*, ces caractéristiques. C'est donc dire que cela ne tient pas aux simples relations entre un individu particulier et son milieu linguistique, mais au rapport que l'ensemble des individus parlant cette langue ont à ce milieu.

Donnons un exemple: dans la société masse-médiatisée, il ne suffit pas que le parent soit instruit pour que son enfant lise. Mais plus une région produira d'individus qui lisent, d'individus donc, dont les caractéristiques sont celles de personnes *instruites*, plus il sera probable que l'enfant s'adonne à la lecture. C'est une dynamique: l'ensemble des individus, globalement, produit un milieu qui, en retour, produit des individus s'alignant sur le milieu. Les indices de scolarité sont plus élevés à Toronto qu'à Ottawa et Montréal. C'est là une indication du type de milieu à l'intérieur duquel évoluent les répondants¹⁵. Alors, même dans une agglomération où il y a moins de francophones, s'ils sont instruits, le rapport à la lecture en français augmentera.

- **Rapport à la télévision**

Les manifestations du rapport à la télévision ne sont pas identiques à celles de la relation à la lecture.

Télévision *en général*: partout les enfants la regardent plus

On ne trouve pas d'effet significatif de l'environnement pour ce qui est du temps qui est consacré à regarder la télévision¹⁶: dans les trois centres urbains, les populations regardent à peu près également la télévision. On remarque cependant une variation en fonction du statut du répondant¹⁷: les enfants de 7^e année (x =15,86 heures par semaine) sont plus longtemps devant le petit écran que ceux de 10^e (x=10,84 heures par semaine) et que les adultes pris dans leur ensemble (x =10,63 heures par semaine), c'est-à-dire parents et grands-parents confondus, ce qui explique en partie ces résultats; en effet, si l'on avait isolé les personnes ayant le statut de grands-parents, les résultats auraient pu être différents, car on sait que les personnes âgées tendent maintenant à regarder davantage la télévision.

Télévision *en français*: plus à Montréal, moins à Ottawa

Si l'on examine maintenant la tendance à regarder la télévision *en français*, on trouve une

variation selon l'environnement¹⁸ et selon le statut¹⁹ mais sans interaction des variables²⁰. Pour le vérifier, on compare les positions des répondants sur une échelle à quatre niveaux (dont les extrémités sont 1 = *jamais en français* et 4 = *toujours en français*); donc, plus la moyenne est élevée, plus le groupe tend à regarder la télévision *en français*.

À Ottawa, la moyenne est de 2,13; à Toronto, elle est de 2,21; à Montréal, elle est de 3,37. Comme on peut le remarquer à nouveau, si l'on tend davantage à s'adonner à une activité *en français* à Montréal que dans les deux autres villes, ce n'est pourtant pas là où l'anglais est le plus dominant (à Toronto) qu'on s'expose le moins au français.

Les jeunes de 7^e (x =2,50) et les adultes (x =2,77) sont ceux qui, dans l'ensemble, penchent le plus pour le français; les adolescents de 10^e (x =2,29) témoignent d'une certaine résistance à l'égard du français, phénomène qu'on a maintes fois observé en Ontario français.

Or, on trouve le même phénomène à Montréal, quoique les scores pour le français soient, pour chacun des statuts, supérieurs à ceux des deux villes de l'Ontario. En effet, même dans la région de la métropole québécoise, on entrevoit²¹ que les jeunes, autour de la quinzaine, ont moins d'inclination pour le français que les autres: leur moyenne est de 3,09 alors que les enfants de 7^e année présentent une moyenne de 3,39 et que les adultes affichent un score de 3,48.

- **Rapport à la radio**

Les comportements à l'égard de la radio s'apparentent sur plusieurs points à ceux qui sont relatifs à la télévision.

Radio en général: les adultes l'écoutent plus

En ce qui a trait au temps d'écoute, on ne découvre pas de variation significative selon la ville²²: les moyennes en heures/semaine sont de 8,81, 8,37 et 9,57 respectivement pour Ottawa, Toronto et Montréal. La non-inféribilité des différences est attribuable à la faiblesse des écarts entre les moyennes et surtout à l'importance des variations individuelles.

Les moyennes ne sont toutefois pas les mêmes pour chacun des statuts²³: elles sont de 8,34 heures/semaine pour les jeunes de 7^e, de 5,29 pour ceux de 10^e et de 10,68 pour les adultes, tous âges confondus. Encore ici, les différences individuelles sont importantes, plus même que pour la télévision, ce qui montre bien que le rapport à la radio est moins bien défini que la relation à la télévision.

La force de ces particularités rend l'interaction de la ville et du statut non significative²⁴ malgré certaines différences assez importantes.

Radio *en français*: plus à Montréal, beaucoup moins à Toronto et chez les adultes

En ce qui concerne la propension à écouter la radio *en français*, l'environnement, ici encore, s'avère d'une nette influence²⁵: à Montréal la moyenne s'élève à 3,35 sur l'échelle de Likert; à Ottawa, elle est à 2,11 et, à Toronto, elle s'abaisse à 1,85.

Ici se confirme l'hypothèse selon laquelle plus serait importante la proportion de francophones dans une région, plus serait grande l'inclination à s'adonner à des activités *en français*. La proximité du Québec pourrait avoir une incidence sur le comportement des auditeurs d'Ottawa, probablement parce qu'ils ont accès à plus de stations en français. Mais il convient d'être prudent: s'il est vrai qu'à Toronto, on écoute *moins* la radio en français qu'à Ottawa, il faut se rappeler qu'on y regarde *plus* la télévision française. Il y a là un rapport particulier de chaque environnement à chaque média. On ne peut donc pas dire que la concentration de francophones détermine automatiquement le rapport aux activités en français. Il y a, on le voit, des subtilités dont il faut désormais tenir compte.

Le statut du répondant fait aussi varier les moyennes²⁶: dans l'ensemble, les adultes ($x = 2,80$) préfèrent le français, se différenciant ainsi des élèves de 7^e ($x = 2,13$) et des jeunes de 10^e ($x = 2,06$).

- Rapport à la musique enregistrée

Les résultats pour l'écoute de la musique enregistrée s'apparentent quelque peu à ceux qui valent pour la télévision et la radio, mais ils sont moins nets.

Musique *en général*: les jeunes surtout

On ne note pas d'influence de la ville²⁷: les moyennes en temps d'écoute par semaine, pour Ottawa, Toronto et Montréal, sont dans le même ordre de 5,33, 7,29 et 5,25; il importe une nouvelle fois de souligner l'importance des différences entre les individus à l'intérieur même de chacune de ces moyennes, ce sont elles qui, principalement, rendent non inférable la distance entre les groupes; on ne peut nier, cependant, qu'Ottawa et Montréal présentent des moyennes équivalentes. Les plus jeunes écoutent davantage de musique que les plus vieux: en 7^e et en 10^e, les moyennes sont de 8,02 et de 7,55; chez les adultes, la moyenne diminue à 4,33 heures/semaine.

Musique *en français*: surtout à Montréal, mais...

La musique *en français* a la préférence dans un environnement à dominance française²⁸ mais la moyenne de Montréal est ici beaucoup moins élevée qu'elle ne l'était dans les autres cas d'exposition aux médias électroniques: elle ne se situe plus qu'à 2,46 sur l'échelle; les moyennes d'Ottawa et de Toronto, elles, sont de 1,57 et de 1,72. On notera encore une fois l'inclination plus grande vers le français à Toronto qu'à Ottawa.

variation selon l'environnement¹⁸ et selon le statut¹⁹ mais sans interaction des variables²⁰. Pour le vérifier, on compare les positions des répondants sur une échelle à quatre niveaux (dont les extrémités sont 1 = *jamais en français* et 4 = *toujours en français*); donc, plus la moyenne est élevée, plus le groupe tend à regarder la télévision *en français*.

À Ottawa, la moyenne est de 2,13; à Toronto, elle est de 2,21; à Montréal, elle est de 3,37. Comme on peut le remarquer à nouveau, si l'on tend davantage à s'adonner à une activité *en français* à Montréal que dans les deux autres villes, ce n'est pourtant pas là où l'anglais est le plus dominant (à Toronto) qu'on s'expose le moins au français.

Les jeunes de 7^e (x =2,50) et les adultes (x =2,77) sont ceux qui, dans l'ensemble, penchent le plus pour le français; les adolescents de 10^e (x =2,29) témoignent d'une certaine résistance à l'égard du français, phénomène qu'on a maintes fois observé en Ontario français.

Or, on trouve le même phénomène à Montréal, quoique les scores pour le français soient, pour chacun des statuts, supérieurs à ceux des deux villes de l'Ontario. En effet, même dans la région de la métropole québécoise, on entrevoit²¹ que les jeunes, autour de la quinzaine, ont moins d'inclination pour le français que les autres: leur moyenne est de 3,09 alors que les enfants de 7^e année présentent une moyenne de 3,39 et que les adultes affichent un score de 3,48.

- **Rapport à la radio**

Les comportements à l'égard de la radio s'apparentent sur plusieurs points à ceux qui sont relatifs à la télévision.

Radio en général: les adultes l'écoutent plus

En ce qui a trait au temps d'écoute, on ne découvre pas de variation significative selon la ville²²: les moyennes en heures/semaine sont de 8,81, 8,37 et 9,57 respectivement pour Ottawa, Toronto et Montréal. La non-inféribilité des différences est attribuable à la faiblesse des écarts entre les moyennes et surtout à l'importance des variations individuelles.

Les moyennes ne sont toutefois pas les mêmes pour chacun des statuts²³: elles sont de 8,34 heures/semaine pour les jeunes de 7^e, de 5,29 pour ceux de 10^e et de 10,68 pour les adultes, tous âges confondus. Encore ici, les différences individuelles sont importantes, plus même que pour la télévision, ce qui montre bien que le rapport à la radio est moins bien défini que la relation à la télévision.

La force de ces particularités rend l'interaction de la ville et du statut non significative²⁴ malgré certaines différences assez importantes.

un des éléments structurants des sociétés; et que, deuxièmement, si la situation démographique des francophones hors Québec explique en partie leur détournement du français, notamment en ce qui a trait à l'écoute des médias électroniques, elle n'arrive pas à expliquer tous les phénomènes que l'on peut y observer. Il faut donc élargir notre façon de les aborder, de les expliquer, si l'on veut être en mesure de faire face à leur nouvelle complexité.

Notes

1. Ce texte a paru, dans un aménagement différent, dans la revue *Francophonies d'Amérique*, n° 8, mars 1998.
2. Les deux indicateurs - *en général* et *en français* - sont constitués par les scores moyens des séries des cinq activités de lecture retenues.
3. Rappelons l'échelle. Pour la lecture *en général*: 1 jamais, 2 parfois, 3 souvent, 4 très souvent. Pour la lecture *en français*: 1 jamais en français; 2 parfois en français; 3 souvent en français; 4 très souvent en français.
4. On a procédé à une analyse de variance à deux facteurs pour examiner s'il y avait une différence selon la ville de résidence et selon le statut du répondant et, ce, pour les deux séries d'activités de lecture.
5. $F_{(3;322)} = 19,44$; $p < 0,001$.
6. $F_{(2;322)} = 3,43$; $p < 0,05$.
7. $F_{(4;322)} = 7,22$; $p < 0,001$.
8. $F_{(2;282)} = 41,61$; $p < 0,001$.
9. $F_{(2;282)} = 0,37$; $p = 0,69$.
10. $F_{(4;282)} = 2,12$; $p = 0,08$.
11. $t = 12,29$; $D = 15$; $p < 0,001$.
12. $t = 6,87$; $D = 57$; $p < 0,001$.
13. $t = -6,40$; $D = 85$; $p < 0,001$.
14. $t = -0,63$; $D = 52$; $p = 0,53$.
15. Dans notre échantillon, on note que la moyenne des rangs pour la scolarité est plus élevée à Toronto (153,86) qu'à Ottawa (123,59) et qu'à Montréal (66,84); et les différences sont significatives. Corrigé pour les résultats égaux, le test Kruskal-Wallis donne $\chi^2 = 69,57$; $p < 0,001$.
16. $F_{(2;397)} = 0,61$; $p = 0,55$.
17. $F_{(2;397)} = 6,62$; $p < 0,01$.
18. $F_{(2;383)} = 106,87$; $p < 0,001$.
19. $F_{(2;383)} = 12,32$; $p < 0,01$.
20. $F_{(4;383)} = 0,73$; $p = 0,57$.
21. Bien que les différences ne soient pas significatives dans une analyse de variance à un seul facteur:
 $F_{(2;144)} = 2,91$; $p = 0,06$.

22. $F_{(2:394)} = 0,22$; $p=0,80$.

23. $F_{(2:394)} = 5,50$; $p<0,01$.

24. $F_{(4:394)} = 2,08$; $p=0,08$.

25. $F_{(2:388)} = 99,91$; $p<0,001$.

26. $F_{(2:388)} = 28,96$; $p<0,001$.

27. $F_{(2:389)} = 1,44$; $p=0,24$.

28. $F_{(2:372)} = 19,58$; $p<0,001$.

29. $F_{(4:372)} = 0,77$; $p=0,55$.

30. $F_{(2:140)} = 18,13$; $p<0,001$.

Section 5

La lecture et le rapport aux médias électroniques chez les Franco-Ontariens¹

La section précédente a montré que l'on ne pouvait plus expliquer le rapport à l'alphabétisme, chez les francophones, au Canada, uniquement à partir du contexte linguistique et démographique, bien que ces deux éléments restent des facteurs à retenir. La présente section entend poursuivre et approfondir l'analyse de la relation entre les habitudes de lecture des Franco-Ontariens et leurs diverses utilisations des médias, particulièrement des médias électroniques.

On a vu, dans les sections précédentes, que les Franco-Ontariens avaient de réelles habitudes d'alphabétisme, même si elles ne sont pas suffisantes, et qu'en fréquences, elles ne surpassent pas celles des anglophones. On a aussi vu que, tant les analphabètes en voie d'alphabétisation que les francophones d'Ottawa et de Toronto ayant participé à l'enquête s'exposent plus aux médias électroniques en anglais qu'en français. Cette dernière analyse a d'ailleurs permis d'entrevoir qu'il ne semble pas y avoir de liens, ni automatiques, ni mutuellement exclusifs, entre le fait de s'exposer aux médias électroniques et de lire, ou même d'écouter les médias dans une langue et de lire dans une autre.

Cela méritait plus ample réflexion.

- D'une part, il nous est apparu important de vérifier si, à cause des caractéristiques spécifiques des sociétés masse-médiatisées, plus on investit de temps dans l'écoute de médias électroniques, moins on consacre de temps à la lecture.
- Ensuite, étant donné le contexte minoritaire dans lequel vivent les Franco-Ontariens, il était nécessaire de connaître comment se produit cette interrelation des médias entre eux en Ontario français et quel impact cela peut avoir sur les faits de lecture. Ainsi, pouvait-on se demander, est-ce que plus cette écoute se fait en anglais, moins on lit en français?
- Finalement, suite aux résultats présentés dans la section précédente, il fallait établir avec plus de précision quelles sont les variables qui interviennent le plus, ou le plus souvent, dans le rapport aux habitudes de lecture chez les Franco-Ontariens.

C'est à cet ensemble de préoccupations que veut répondre la présente section. Comme celles qui l'ont précédée, elle comporte de nombreuses analyses statistiques - dont les valeurs ont été renvoyées à la fin du chapitre pour alléger le texte - et plusieurs graphiques permettant de visualiser les résultats les plus importants.

Synthèse des principaux résultats

•Le rapport entre lecture et médias dans l'ensemble

- la relation aux médias électroniques, tend, dans l'ensemble, à avoir lieu en anglais;
- l'exposition aux médias électroniques n'influence que dans une très faible mesure la lecture: ainsi on ne peut pas dire que plus on regarde la télévision, moins on lit;
- il n'y a pas de rapport de mutuelle exclusivité des médias entre eux en ce qui a trait à leur consommation: on peut apprécier plusieurs médias à la fois.

•Les variations en fonction de l'âge et de la région

- l'âge détermine peu l'exposition à l'imprimé et les habitudes de lecture en général;
- les plus vieux écoutent davantage la radio et la télévision et le font plus en français;
- ce sont les adolescents qui écoutent le plus de musique enregistrée;
- c'est dans le Sud-Ouest qu'on lit le moins, *en général* comme *en français*;
- les plus vieux et les plus jeunes affectionnent plus les jeux électroniques;
- les adolescents s'intéressent moins que les autres à l'informatique.

•Les variations en fonction de l'éducation

- plus on est instruit, plus on lit;
- les moins instruits et les plus instruits sont les moins attirés par la musique enregistrée;
- plus on est instruit, moins on tend à regarder la télévision;
- plus on est instruit, plus on utilise l'ordinateur pour autre chose que jouer.

•Les variations en fonction de l'occupation

- plus le niveau de l'occupation est élevé, plus on lit, moins on tend à écouter la radio et la télévision et plus on travaille avec l'ordinateur;
- il n'y a pas de différence selon l'occupation pour l'écoute de la musique enregistrée, ni pour le jeu avec l'ordinateur.

•Le rapport au français

- plus on est instruit, plus le niveau de la profession est élevé et plus le français, globalement, gagne en importance, autant dans les habitudes de lecture que dans l'exposition aux médias électroniques;
- on écoute plus la radio en français dans le Nord-Est;
- les plus instruits et les moins instruits écoutent plus la radio en français que les autres groupes;
- les adolescents sont toujours ceux qui apprécient le moins le français.

•En bref

- c'est moins la disponibilité des médias selon les régions qui explique l'exposition à chacun d'eux que les caractéristiques socio-culturelles de leurs destinataires;
- c'est beaucoup plus l'incapacité du *milieu* à instruire qui est cause de l'analphabétisme que la télévision comme telle.

- **Méthodologie de l'analyse**

Composition de l'échantillon

L'échantillon obtenu lors de l'Enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture comprenait, rappelons-le, 2 917 individus, identifiés selon leur statut dans l'enquête: élèves ou étudiants, parents, grands-parents, apprenants. Cependant, une proportion de 0,07% d'individus ont fourni des questionnaires selon un autre statut que ceux énumérés; de plus, comme on le sait, un nombre de 151 Québécois ont aussi répondu au questionnaire. Ces deux groupes de personnes ont été retirés de l'échantillon aux fins de la présente étude: ce qui donne un total de 2 677 répondants à partir desquels ont été menées les analyses présentées dans cette section.

Les données recueillies auprès de cet échantillon ont été soumises à plusieurs analyses statistiques combinant différentes variables, notamment la région, l'âge, le sexe, le niveau d'éducation, l'occupation et le temps durant lequel on s'expose aux médias.

Quatre groupes pour analyser l'effet de l'âge

Pour analyser les données selon l'âge, on a constitué quatre groupes. Le premier est composé des enfants qui ont 13 ans ou moins; le second comprend les adolescents qui ont entre 14 et 18 ans; le troisième est formé des personnes qui ont entre 19 et 44; et le dernier groupe rassemble les plus vieux, les personnes qui ont 45 ans ou plus.

Des raisons méthodologiques et théoriques ont motivé cette classification; il fallait, en effet: obtenir un nombre suffisant d'individus pour toutes les catégories analysées, permettre la comparaison entre élèves de l'élémentaire et du secondaire ainsi qu'avec les adultes et, finalement, distinguer entre les personnes qui n'ont pu profiter d'écoles secondaires publiques en français et les autres.

Trois catégories pour analyser l'effet des professions

Pour étudier l'effet des occupations, on a classifié chacune d'elles selon l'Index du gouvernement canadien de 1981², puis on les a regroupées en trois catégories: cols bleus, cols blancs inférieurs et cols blancs supérieurs³.

Deux indicateurs pour analyser le rapport entre lecture et usage de médias

Les deux indicateurs déjà mentionnés dans la section précédente sont de nouveau utilisés ici. Rappelons qu'ils regroupent les principales activités de lecture *en général* et *en français* (journaux, revues, livres, bandes dessinées). Ces indicateurs (valeur entre 1 et 4) sont ici mis en relation avec l'étude de l'utilisation des médias électroniques en fonction de la langue d'écoute et du temps investi.

Présentation des résultats

Pour obtenir des réponses à toutes les questions que l'on se pose en ce qui a trait au rapport entre les médias et les habitudes de lecture, il faut, pour chaque média, faire intervenir plusieurs variables. On analysera donc successivement:

- dans la première partie: les **médias électroniques dans l'ensemble**, en fonction de leur écoute en français; les variations du temps d'écoute selon l'âge; et la question du rapport entre cette écoute et la fréquence de la lecture.
- dans la deuxième partie: le rapport à **l'imprimé** en fonction de l'âge et de la région; puis en fonction de l'éducation et de la région, pour les personnes qui sont aux études et celles qui ne le sont pas; puis de l'occupation et de la région. Et pour chacune des habitudes, nous présentons les valeurs relatives à la lecture *en général* et *en français*.
- dans la troisième partie: chacun des **médias électroniques pris individuellement** (c'est-à-dire la radio, la musique enregistrée, la télévision, l'ordinateur) selon les mêmes variables: l'âge, la région, l'occupation et l'éducation pour les personnes inscrites dans le milieu scolaire et pour celles qui n'y sont plus.
- la dernière partie, finalement, propose une discussion et une interprétation des résultats.

- **Les médias électroniques: une vision d'ensemble**

La moyenne obtenue pour l'écoute de la télévision est de 13,73 heures/semaine (avec un écart type de 11,71). Pour ce qui est de la radio, la moyenne est de 7,85 (avec un écart type de 11,56). Dans le cas de la musique enregistrée, on trouve une moyenne d'heures d'écoute par semaine de 6,04 (et un écart type de 8,94).

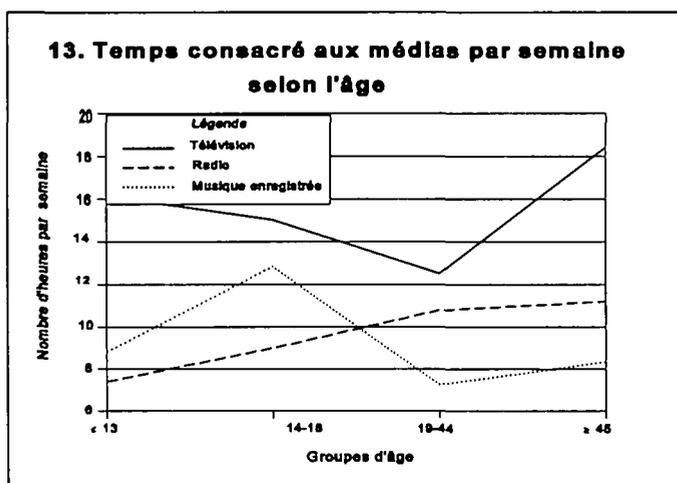
Ces distributions sont fortement attribuables au fait qu'on compte une surreprésentation de gens qui sont aux études, à cause de la nature de l'enquête (qui veut comparer, entre autres, des personnes qui sont aux études et des personnes qui ne le sont pas). Dans le cas de la télévision, par exemple, le temps est sous-estimé. Signalons aussi que les moyennes pour l'usage de l'ordinateur à des fins de travail ou de jeu sont beaucoup plus faibles que celles qui sont enregistrées pour l'écoute de la radio ou de la télévision, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre.

Écoute des médias: en anglais, mais...

Comme pour les résultats que l'on a vu précédemment dans le cas des analphabètes et des résidents des deux villes ontariennes, la relation aux médias tend, dans l'ensemble, à avoir lieu en anglais. Cependant, il n'est pas à négliger que seulement 22,8% des personnes interrogées n'écoutent *jamais* la télévision en français, et que 33,4% d'entre elles écoutent la télévision soit *souvent en français*, soit *toujours en français*. Les remarques qu'il est possible de faire en ce qui a trait à l'écoute de la radio ou de la musique enregistrée en français sont du même ordre (**Tableau 11**).

en %	télévision	radio	musique
4. toujours en français	13	17,4	9,4
3. souvent en français	20,4	14,9	18,8
2. parfois en français	43,7	27,9	38,2
1. jamais en français	22,8	39,7	33,6
total n =	2677	2631	2613
moyenne	2,24	2,1	2,04
écart type	0,95	1,11	0,95

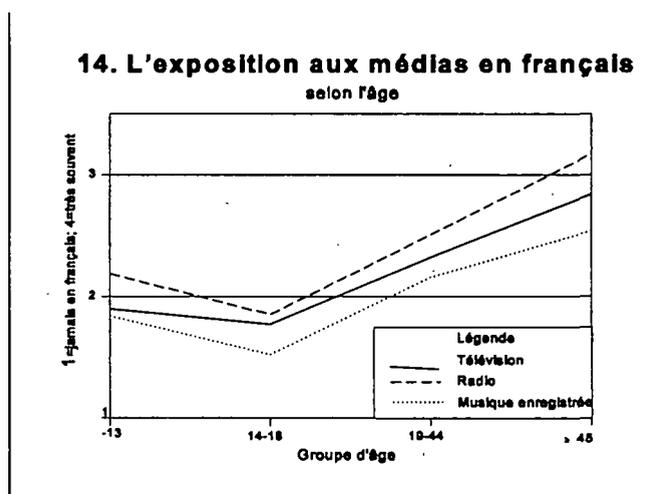
Donc: une tendance vers l'anglais mais, en contrepartie, une inclination vers le français dans des proportions évidentes.



L'écoute selon l'âge

On peut évidemment se demander si l'âge n'affecte pas ces distributions. La réponse est affirmative, mais doit être nuancée. D'abord, il y a une grande variance dans le temps d'exposition à chacun des médias, selon l'âge, comme on peut le voir sur le **Graphique 13**.

Ensuite, pour ce qui est de la langue, les plus vieux tendent davantage à regarder la télévision *en français*⁴: du groupe des plus jeunes à celui des plus vieux, les moyennes passent de 1,90 à 2,84. Mais il faut, une fois de plus, noter le phénomène récurrent où les adolescents montrent une plus grande résistance à la culture d'origine française ($x = 1,77$), comme cela est illustré par le **Graphique 14**. Pour ce qui est de la radio et de la musique enregistrée, les données vont dans le même sens⁵.



Plus on écoute les médias, moins on lit? Pas vraiment

À voir tout ce temps passé à écouter les divers médias électroniques, on ne peut pas *ne pas* se poser la question à savoir si cette exposition influence, à la baisse, la lecture. Autrement dit, est-ce que plus on écoute les médias, moins on lit, dans une société masse-médiatisée? À cela, l'analyse poussée des données répond un *oui très timide*:

Pour en vérifier l'hypothèse, on a effectué une analyse (de régression multiple) qui confronte les fréquences de lecture estimées par les participants (à partir des deux indicateurs créés) aux variables constituées par les *temps d'exposition aux médias*⁶. Puis on a procédé à des corrélations simples.

Les résultats, comme l'indique le **Tableau 12**, confirment que, en effet, on peut trouver une influence de la consommation de médias électroniques sur la fréquence des lectures. Cependant, cette influence est *minime*, pour chacune des variables indépendantes, comme le démontre la faiblesse des corrélations⁷.

Prenons par exemple la télévision puisque c'est le média le plus sujet à critique au regard de la lecture. On peut dire que plus on regarde la télévision, moins on lit, mais on n'a alors affaire qu'à une variance expliquée de $r^2 = 0,008$, qui, bien qu'inférable, est presque nulle. Si l'on ne prend que la

population étudiante, la corrélation entre la lecture et le fait de regarder la télévision baisse à -0,03 et elle n'est plus significative⁸; si l'on ne la calcule que pour les parents et les grands-parents, à l'exclusion des personnes qui sont inscrites dans les centres d'alphabétisation, la corrélation monte à -0,13⁹; et si l'on ne retient que les apprenants qui sont inscrits dans les centres, on obtient $r = -0,16$. En bref, ces résultats nous disent que l'exposition aux médias n'influence que dans une très faible mesure la lecture.

Tableau 12 Corrélations entre l'activité de lecture en général et le rapport aux médias électroniques					
lecture	temps de jeux électroniques	temps de musique enregistrée	temps d'ordinateur autre que jeux	temps de radio	temps de télévision
	$r = 0,01$ $p = 0,70$	$r = 0,06$ $p < 0,01$	$r = 0,21$ $p < 0,001$	$r = 0,003$ $p < 0,89$	$r = 0,09$ $p < 0,001$

On peut aussi s'interroger à savoir si moins on est instruit, plus la corrélation entre la lecture et l'exposition à la télévision serait négativement forte; mais cette seconde hypothèse s'élimine rapidement quand on découvre une corrélation de 0,01, absolument non inférable¹⁰, pour les parents et les grands-parents qui n'ont pas atteint le niveau du cours secondaire.

Pas de relation inversement proportionnelle entre lecture et télévision

S'il est vrai, comme on le verra un peu plus loin, que, chez les non-étudiants, plus on est instruit, moins on tend à regarder la télévision; s'il est vrai également, comme on le verra aussi, que, plus on est instruit, plus on tend à lire; on ne peut pas en conclure automatiquement et universellement que plus on lit, moins on regarde la télévision.

En fait, la relation inversement proportionnelle atteint son point culminant chez les analphabètes, mais il ne s'agit, même là, que d'un faible rapport ($r = -0,16$); partout ailleurs, elle est encore plus faible. C'est donc dire que le rapport entre la lecture et la télévision procède d'une logique particulière.

Cela laisse entendre, selon nous, qu'il y a *un fait de lecture* probablement lié à la société de communication de masse et que le rapport entre la lecture et les médias électroniques ne peut être conçu de façon directe. On peut penser qu'il s'agit beaucoup plus d'un phénomène complexe lié à la société dans son ensemble qu'à la consommation spécifique des médias, ou du rapport qu'un individu particulier développe, par exemple, entre la lecture et l'usage des autres médias.

Télévision contre radio?

Reste une dernière question: peut-on dire que les médias électroniques s'excluent les uns les autres dans la consommation qui en est faite par les personnes? Peut-on affirmer, par exemple, que plus une personne regarde la télévision, moins elle écoutera la radio? Si ce rapport s'est révélé presque nul avec la lecture, subsiste-t-il, néanmoins, pour l'interrelation que les médias électroniques entretiennent entre eux? Dit autrement: le rapport aux médias procède-t-il d'une mutuelle exclusivité?

<i>temps de...</i>	radio	ordinateur autre que jeux	musique enregistrée	jeux électroniques
télévision	$r = 0,11$ $p < 0,001$	$r = 0,003$ $p = 0,08$	$r = 0,17$ $p < 0,001$	$r = 0,22$ $p < 0,001$
radio		$r = 0,09$ $p < 0,001$	$r = 0,17$ $p < 0,001$	$r = 0,005$ $p = 0,82$
ordinateur autre que jeux			$r = 0,05$ $p < 0,001$	$r = 0,10$ $p < 0,001$
musique enregistrée				$r = 0,26$ $p < 0,001$

Il faut tendre à répondre *non* à cette dernière question parce que les faibles corrélations dévoilent plutôt qu'ils sont assez indépendants les uns par rapport aux autres. On parlera, donc, de relatives autonomies des usages des divers médias, comme on le voit dans le **Tableau 13**.

Cependant, il faut apporter cette nuance: les corrélations significatives, quoique très faibles, sont toutes *positives* et témoignent donc d'un lien directement proportionnel, quoique ténu (par exemple, on pourrait dire que plus on écoute la radio, plus on écoute aussi la musique enregistrée, mais dans une très faible mesure). Cela indique simplement, en fait, que cette autonomie de chacun des médias n'est pas absolue.

- **L'imprimé: le rapport à la lecture**

Pour mesurer le rapport à l'imprimé, on utilisera, dans les analyses, la combinaison des activités de lecture, en général et en français, qui a été faite lors de la création des deux indicateurs.

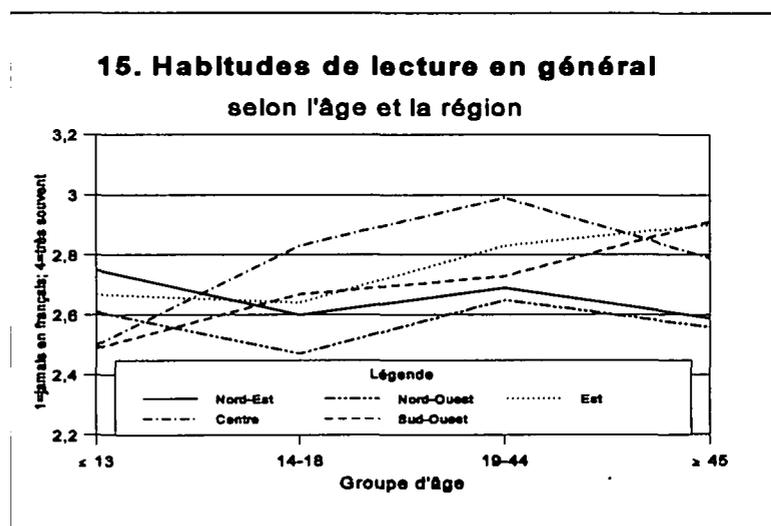
La lecture en général: l'âge et la région ont peu d'influence

Si l'on commence par évaluer l'effet de l'âge, on observe que les habitudes de lecture *en général* sont à peu près semblables pour tous les groupes d'âge". Mais lorsqu'on y intègre l'influence de la région, l'analyse de variance signale un effet d'interaction, quoique faible, entre l'âge et la région¹². On constate que l'interaction s'effectue surtout entre l'enfance et l'adolescence.

Sauf pour la région du Centre, on peut facilement observer que les attitudes correspondent à celles que l'on a découvertes pour toute la population.

Si l'on ne prend en considération que les âges, les moyennes sont semblables pour le groupe des moins de 13 ans et pour celui des 14-18 ans; elles augmentent ensuite légèrement chez les 19-44 ans, pour redescendre quelque peu chez les 45 ans et plus.

L'effet principal de l'âge est faible¹³. L'effet de la région est plus fort¹⁴.



Cependant, on n'a pas affaire à des variations notables: la différence entre les régions ne dépasse à peu près jamais 0,5.

Lecture en français: les plus jeunes en font plus, les gens du Nord-Ouest en font moins

Le rapport âge-région est beaucoup plus net quand on l'observe comme déterminant des habitudes de lecture *en français*. En effet, les données montrent que les adolescents tendent, comme on pouvait le prévoir, plus que tous les autres groupes d'âge, à s'éloigner de la culture française¹⁵. C'est chez eux qu'on observe les moyennes les plus faibles. Par contre, les plus jeunes font presque toutes leurs lectures *en français*; les adolescents en font même moins qu'eux. Avec l'âge adulte, les personnes reprennent un peu plus le goût à la lecture *en français*.

Mais le phénomène n'est pas partout le même.

Le Nord-Ouest se distingue tout particulièrement. Partout, sauf là, on constate une redécouverte du français entre le groupe des adolescents et celui des 19-44. Ces résultats indiquent que, après le secondaire, les gens du Nord-Ouest lisent encore moins *en français* qu'auparavant, alors que partout ailleurs les fréquences de lecture *en français* augmentent.

Ce qui est encore remarquable, pour la région du Nord-Ouest, c'est la nette différence entre les adultes plus jeunes et leurs aînés. Cette région où les gens de 19 à 44 ans lisent le moins *en français* est aussi celle où les plus vieux se classent parmi les groupes qui le font le plus. L'analyse de variance dégage un effet d'interaction¹⁶ nettement lié à la région, dont on pourrait dire que les caractéristiques du Nord-Ouest sont les principales responsables.

Les autres régions s'alignent sans écart réel sur la tendance de toute la population pour ce qui est des habitudes de lecture *en français*¹¹. Dans l'ensemble, si l'on débute avec les enfants, il y a une diminution de la lecture *en français* chez les adolescents, une augmentation chez les gens de 19 à 44 ans, puis une nouvelle diminution chez les plus vieux¹⁸ (sauf, on le verra, chez les gens les moins scolarisés).

On lit moins en milieu scolaire dans le Sud-Ouest et le Nord-Ouest

Dans la population étudiante, l'effet de l'éducation se fait quelque peu sentir pour ce qui est de la lecture *en général*. On ne relève pas d'effet principal de la région, bien que la valeur soit limitée¹⁹, mais on remarque des différences significatives, quoique faibles, entre les niveaux d'éducation²⁰, comme on pouvait facilement s'y attendre. Les élèves de deuxième année sont ceux qui lisent le moins ($x = 2,59$), sur l'échelle où un est le *minimum* et quatre, le *maximum*) et les universitaires, ceux qui lisent le plus ($x = 2,88$).

On note un faible effet d'interaction entre le niveau d'éducation et la région²¹ qui renvoie, d'abord, à une légère diminution des habitudes de lecture dans le Nord-Ouest et dans le Sud-Ouest, ensuite, au fait qu'on ne trouve pas de francophones de niveau postsecondaire dans ces deux régions.

Ça se confirme: les adolescents n'apprécient pas le français

L'attitude à l'égard de la lecture *en français* met en lumière le détournement, chez les adolescents francophones, de la culture d'origine²². En deuxième année, la moyenne est de 2,71; elle descend ensuite jusqu'à 2,04, en dixième année, puis elle monte à 2,61 chez les universitaires. On note, ici encore, un effet d'interaction entre l'éducation et la région²³, effet qui rappelle les particularités mentionnées plus haut du Nord-Ouest et du Sud-Ouest pour la lecture *en général*.

Il n'y a pas de secret: plus on est instruit, plus on lit

Chez les gens qui ne sont plus aux études, l'éducation détermine encore, mais cette fois très nettement, les comportements à l'égard de la lecture²⁴: les personnes qui ne comptent que quelques années du cours primaire ont une moyenne nettement inférieure (2,16) à celle des personnes qui ont fait des études universitaires (3,19). Les moyennes des régions ne sont pas égales²⁵ mais les variations sont infimes (de $x = 2,60$ dans le Nord-Ouest à $x = 2,89$ dans le Centre). On ne trouve pas ici d'effet d'interaction entre l'éducation et la région²⁶.

Lire en français hors milieu scolaire: beaucoup de variations

L'éducation, chez les personnes qui ne sont plus aux études, montre que ce sont celles qui n'ont fait que quelques années du cours secondaire qui lisent le moins *en français* ($x = 1,96$). Les francophones qui ont fait des études universitaires sont ceux qui lisent le plus dans leur langue ($x = 2,59$). Les individus qui, ou bien n'ont fait que quelques années du cours élémentaire ($x = 2,08$), ou bien ont terminé leur cours primaire uniquement ($x = 2,30$) - qui comptent le plus souvent, comme il a déjà été signalé, dans le groupe des personnes les plus âgées - lisent même davantage *en français* que ceux qui ont fait des études collégiales ($x = 1,99$).

Ainsi, s'il est vrai de dire que plus on est instruit, plus on tend à lire *en français*, les données font voir qu'il faut sans doute faire une exception, actuellement, pour les personnes qui ont fait leurs études dans les collèges communautaires en Ontario. Et la situation apparaît partout la même, car on ne détecte pas d'interaction entre l'instruction et la région²⁷.

Plus on a une occupation élevée, plus on lit

L'occupation est aussi un facteur très important de détermination²⁸ de la lecture: des cols bleus aux cols blancs inférieurs, aux cols blancs supérieurs, les moyennes sont respectivement, sur l'échelle, de 1,93, 2,08 et 2,46. Ce n'est pas surprenant puisqu'à plus d'un égard, il y a compatibilité entre le niveau d'éducation et le travail que l'on fait. Cette influence de l'occupation est aussi partout la même puisque, là encore, on ne relève pas d'effet d'interaction²⁹.

Le comportement à l'égard de la lecture *en français* subit aussi des variations selon l'occupation³⁰: les cols bleus lisent moins *en français* ($x = 1,93$) que les cols blancs inférieurs ($x = 2,08$), lesquels lisent moins *en français* que les cols blancs supérieurs ($x = 2,46$). Ces résultats sont dans la lignée de la thèse selon laquelle plus on lit d'une façon générale, plus on lit aussi *en français*. Le phénomène est le même dans toutes les régions³¹.

- **Les médias électroniques: analyse détaillée**

Beaucoup de variation entre les médias et entre les régions

En ce qui a trait aux médias électroniques, il importe aussi d'établir des comparaisons entre les régions. Cela est d'autant plus important que les cinq régions de l'Ontario en sont à des niveaux de développement économique variés et présentent des structures d'occupation distinctes.

Pour ce qui est du temps d'exposition, on observe, en effet, des variations selon les régions; on peut constater:

- à nouveau: une très grande différence selon les médias en eux-mêmes;

- une moyenne d'exposition beaucoup plus élevée dans le cas de la télévision que dans celui des autres médias;
- une différence dans le rapport aux médias selon les régions, sauf pour les jeux électroniques, comme l'indique le **Tableau 14**;
- encore ici, une certaine indépendance des médias;
- et, dans l'ensemble, un usage généralisé de tous les médias.

Tableau 14 Temps hebdomadaire d'exposition aux médias électroniques selon la région					
	télévision	radio	musique enregistrée	jeux électroniques	ordinateur autre que jeux
Nord-Est	$\bar{x} = 14,00$ $s = 11,62$	$\bar{x} = 7,55$ $s = 11,56$	$\bar{x} = 5,83$ $s = 8,51$	$\bar{x} = 1,79$ $s = 4,95$	$\bar{x} = 5,26$ $s = 9,67$
Nord-Ouest	$\bar{x} = 16,30$ $s = 13,47$	$\bar{x} = 5,93$ $s = 9,92$	$\bar{x} = 5,70$ $s = 8,09$	$\bar{x} = 2,51$ $s = 6,11$	$\bar{x} = 2,57$ $s = 4,90$
Est	$\bar{x} = 12,65$ $s = 11,23$	$\bar{x} = 8,13$ $s = 11,49$	$\bar{x} = 5,77$ $s = 7,93$	$\bar{x} = 1,99$ $s = 6,12$	$\bar{x} = 5,72$ $s = 9,50$
Centre	$\bar{x} = 11,90$ $s = 10,03$	$\bar{x} = 7,95$ $s = 11,02$	$\bar{x} = 6,55$ $s = 9,90$	$\bar{x} = 1,26$ $s = 3,05$	$\bar{x} = 5,62$ $s = 9,77$
Sud-Ouest	$\bar{x} = 14,77$ $s = 12,40$	$\bar{x} = 10,23$ $s = 13,26$	$\bar{x} = 7,88$ $s = 12,50$	$\bar{x} = 2,17$ $s = 5,89$	$\bar{x} = 3,90$ $s = 7,29$
Analyse de variance	$F_{(4,2719)} = 7,22$ $p < 0,001$	$F_{(4,2699)} = 5,07$ $p < 0,001$	$F_{(4,2677)} = 3,47$ $p < 0,01$	$F_{(4,2654)} = 2,47$ $p = 0,09$	$F_{(4,2665)} = 7,65$ $p < 0,001$

Ces constats établis, on peut se demander si, étant donné leur inégalité, on trouvera entre les régions des différences attribuables, par exemple, soit au niveau d'éducation, soit au niveau occupationnel; on peut aussi se demander si les variations selon l'âge seront partout identiques.

La nature de l'échantillon dont on dispose permet en effet de découvrir si les jeunes qui sont aux études agissent partout de la même manière, et ce, quelle que soit la région, ou de vérifier si les personnes qui ont terminé leurs études ont des comportements semblables, là aussi, indépendamment des régions.

On peut faire ces analyses pour chacun des médias.

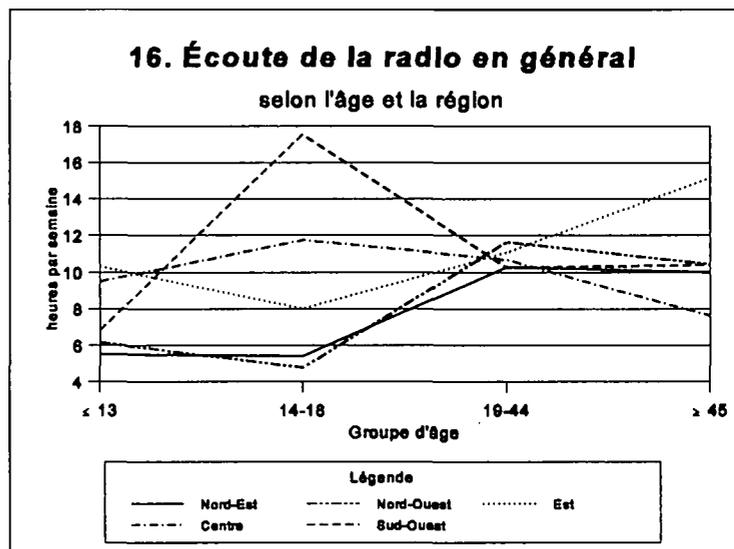
- **La radio**

Plus on vieillit, plus on écoute la radio

Les résultats, ainsi qu'on le voit dans le **Graphique 16**, indiquent que plus on vieillit, plus on tend à écouter la radio³².

Mais l'inclination pour la radio française, elle, suit le modèle de la lecture *en français*.

Les différences selon les régions sont étonnantes. Pour ce qui est de l'écoute *en général*, on observe que le Nord-Est et le Nord-Ouest ont des trajectoires comparables: dans l'ensemble, on écoute moins la radio là qu'ailleurs.



La radio en général: les jeunes du Sud-Ouest l'écoutent plus

Pour les jeunes de 14 à 18 ans du Sud-Ouest, on remarque une écoute de la radio qui se distingue nettement de celle des autres régions. La moyenne, dans cette région est de 17,57 heures/semaine alors que, pour le Nord-Est et pour le Nord-Ouest, les moyennes sont de 5,43 et 4,78 respectivement.

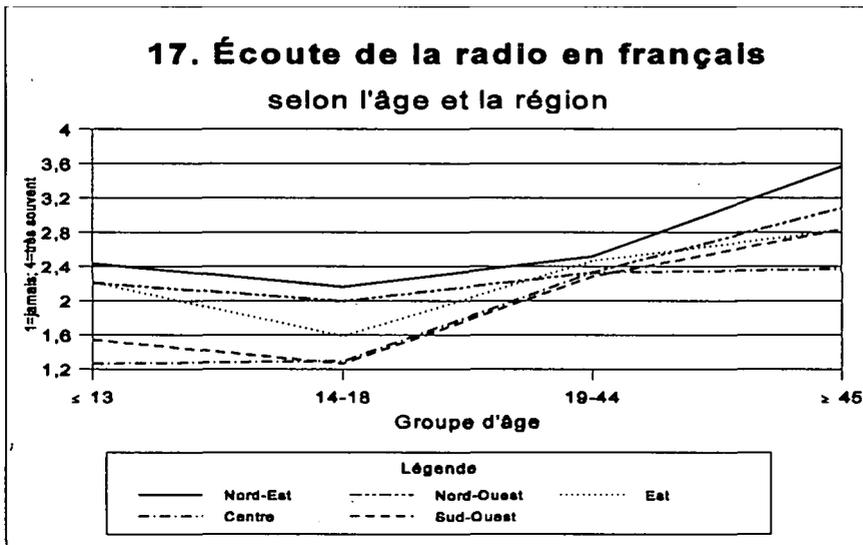
Il apparaît que l'écoute de la radio, *en général*, chez les personnes qui ont entre 19 et 44 ans, est à peu près la même pour toutes les régions alors que, pour les autres groupes d'âge, la moyenne d'heures d'écoute varie considérablement.

Bien que les deux variables ont une influence sur les moyennes, l'âge³³ constitue un facteur de discrimination plus important que la région³⁴; on retient aussi un effet d'interaction³⁵ attribuable en grande partie à l'originalité du Sud-Ouest.

La radio en français: plus dans le Nord-Est

On constate que les adolescents, de la même manière qu'ils se détournent de la lecture en français, s'éloignent de la radio française. Dès que cette période est terminée, on assiste à un redéploiement vers la langue d'origine³⁶.

Ensuite, l'écoute de la radiofrançaise selon les groupes d'âge³⁷ est sensiblement la même dans toutes les régions³⁸: elle suit le tracé du comportement à l'égard de la langue: plus forte chez les plus jeunes et chez les plus vieux que chez les adolescents.



On note toutefois que le groupe des moins de 13 ans et celui des 14-18 ans du Centre et du Sud-Ouest s'exposent peu à la radio française. On note également que c'est dans le Nord-Est qu'on écoute le plus la radio française, et ce, pour tous les groupes d'âge³⁹.

Plus on a une occupation élevée moins on écoute la radio en général

Chez les personnes qui ne sont pas en milieu scolaire, l'occupation agit sur les habitudes d'exposition à la radio, de façon générale, et en français. Pour ce qui est du temps qu'on y consacre, c'est-à-dire en général, la moyenne chez les cols blancs supérieurs ($\bar{x} = 7,97$ h/s) est moins élevée que celle qu'on trouve chez les cols bleus ($\bar{x} = 11,43$ h/s) ou chez les cols blancs inférieurs ($\bar{x} = 11,96$ h/s) ; mais on ne détecte pas d'effet d'interaction entre l'occupation et la région⁴¹.

L'écoute en français varie selon l'occupation⁴² sans toutefois qu'on repère d'effet d'interaction avec la région⁴³. Les différences ne sont pas importantes. Sur l'échelle de Likert, les moyennes sont de 2,58, 2,17 et 2,49 respectivement, pour les cols bleus, les cols blancs inférieurs et les cols blancs supérieurs.

Dans le milieu scolaire, c'est en 10^e année qu'on écoute le moins la radio française

Le niveau d'éducation représente aussi un facteur de détermination d'écoute en général et en français. Si l'on prend la population en milieu scolaire, on observe que les élèves de deuxième et de quatrième années écoutent de deux à trois fois moins la radio que les autres; à partir de la septième année, les moyennes ne jouent qu'entre 6,24 et 7,84⁴⁴, sans varier dans un sens précis. Un effet d'interaction avec la région est à peine perceptible⁴⁵.

L'inclination pour le français subit l'influence du niveau d'éducation⁴⁶: mis à part le creux que connaît la francité au milieu du secondaire, on peut dire que plus on est instruit, plus on apprécie la radio française. En dixième année, la moyenne est de 1,47; chez les universitaires, elle est à 2,21. Il faut aussi signaler un effet d'interaction avec la région⁴⁷ qui s'explique par quelques faibles croisements de moyennes qui n'ont pas de sens particulier.

Hors milieu scolaire, les plus instruits et les moins instruits apprécient la radio française

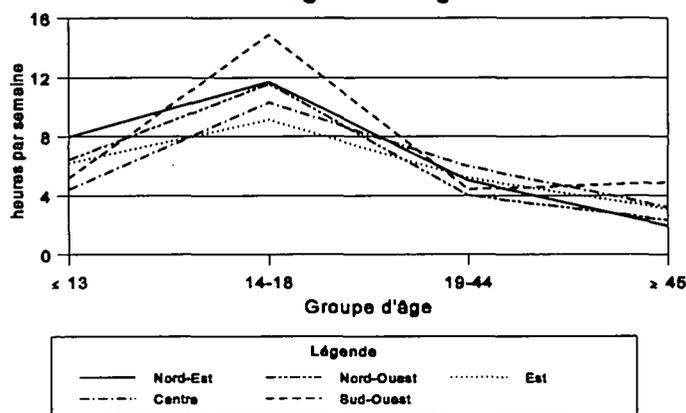
Si l'on prend la population qui n'est plus en milieu scolaire, on remarque des différences de moyennes d'écoute de la radio *en général*: ces moyennes s'élèvent de 7,59, chez les personnes qui n'ont pas terminé leurs études élémentaires, à 12,24, chez celles qui détiennent un diplôme d'études secondaires, puis elles redescendent à 10,82, chez celles qui ont fait des études collégiales, et à 7,35, chez celles qui ont fait des études universitaires.

On remarque ici certains chevauchements avec les résultats obtenus quand on mesure l'influence de l'occupation. Chez les personnes qui ont terminé leurs études, ce sont à la fois les plus instruits et les moins instruits qui affectionnent le plus *le français* à la radio: si l'on n'a pas étudié au delà du cours élémentaire, la moyenne est de 2,81; elle est au plus bas, à 2,14, chez les diplômés du secondaire et chez les gens qui ont fait des études collégiales; elle monte chez les universitaires à 2,60.

- **La musique enregistrée**

On l'écoute plus de 14 à 18 ans, dans toutes les régions

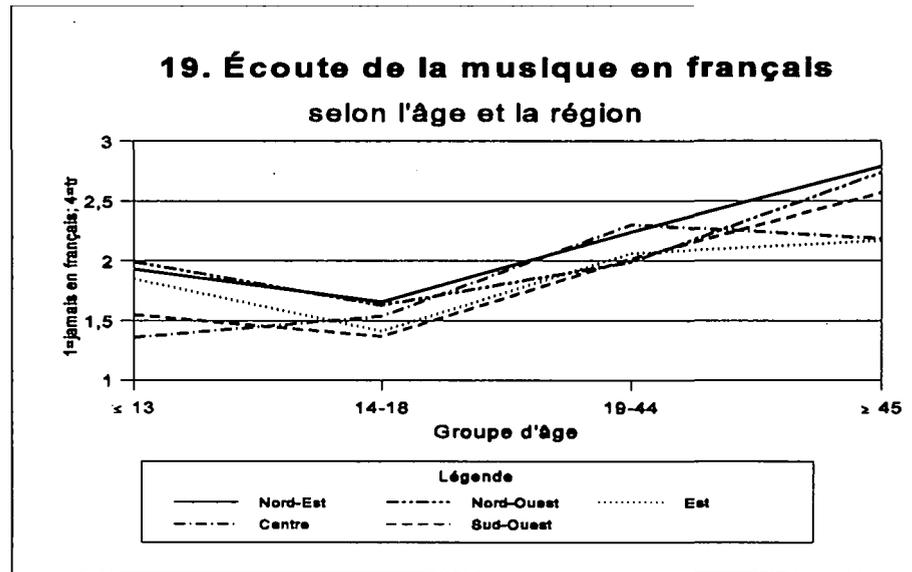
18. Écoute de la musique en général selon l'âge et la région



Les jeunes de 14 à 18 ans écoutent nettement plus de musique enregistrée que les autres⁴⁸. Entre les régions, on ne note pas de différence significative⁴⁹ sinon par effet d'interaction⁵⁰ où se révèlent des désaccords mineurs.

La langue dans laquelle on écoute cette musique enregistrée varie énormément d'un groupe d'âge à l'autre⁵¹ et beaucoup moins entre les régions⁵². Les plus vieux affectionnent davantage la musique française et c'est dans le Nord-Est qu'on la préfère.

Les plus vieux de l'Est écoutent moins de musique française que ceux qui sont âgés de 19 à 44 ans, alors que c'est le contraire partout; c'est à cela qu'il faut principalement attribuer un effet d'interaction⁵³. On observe encore le fléchissement de la francité chez les adolescents.



Les cols blancs supérieurs écoutent plus la musique en français

L'occupation ne fait pas varier le temps qu'on accorde à la musique enregistrée⁵⁴ et il n'y a pas d'effet d'interaction avec la région⁵⁵. Elle affecte la probabilité qu'une personne écoute cette musique *en français*⁶: chez les cols blancs inférieurs, on montre moins d'inclination ($\bar{x}=2,09$) que chez les cols bleus ($\bar{x}=2,27$) ou chez les cols blancs supérieurs ($\bar{x}=2,38$)

Les jeunes élèves et les universitaires aussi

Le niveau d'éducation, cependant, constitue un facteur de discrimination des résultats. Chez les gens qui sont en milieu scolaire, les plus jeunes élèves et les étudiants du postsecondaire écoutent moins de musique que les jeunes de dixième année, qui sont ceux qui en écoutent le plus. Pour l'écoute française, la moyenne est relativement plus élevée chez les élèves de deuxième année (2,20) et chez les universitaires (2,31) que chez les autres. Le refus de la musique francophone est au plus fort en dixième année (1,45)⁵⁷. Les moyennes des niveaux d'éducation selon les régions ne sont pas toujours en parallèle mais l'interaction est faible⁵⁸.

Les diplômés des collèges sont ceux qui s'y exposent le moins

Chez les individus qui ne sont plus en milieu scolaire, l'influence de l'éducation⁵⁹ agit encore de telle manière que les moins instruits et les plus instruits jugent d'un meilleur œil le *français*: les moyennes sont de 2,67 et de 2,66 respectivement, pour les personnes qui n'ont pas terminé leurs études primaires et pour celles qui les ont terminées; la moyenne est de 2,47 pour les universitaires; chez les personnes qui ont fait des études au niveau collégial et chez celles qui sont diplômées du secondaire, les moyennes s'affaissent à 1,99 et à 2,07 sur l'échelle de Likert. L'analyse, cependant, ne signale pas d'effet d'interaction⁶⁰ avec la région.

- **La télévision**

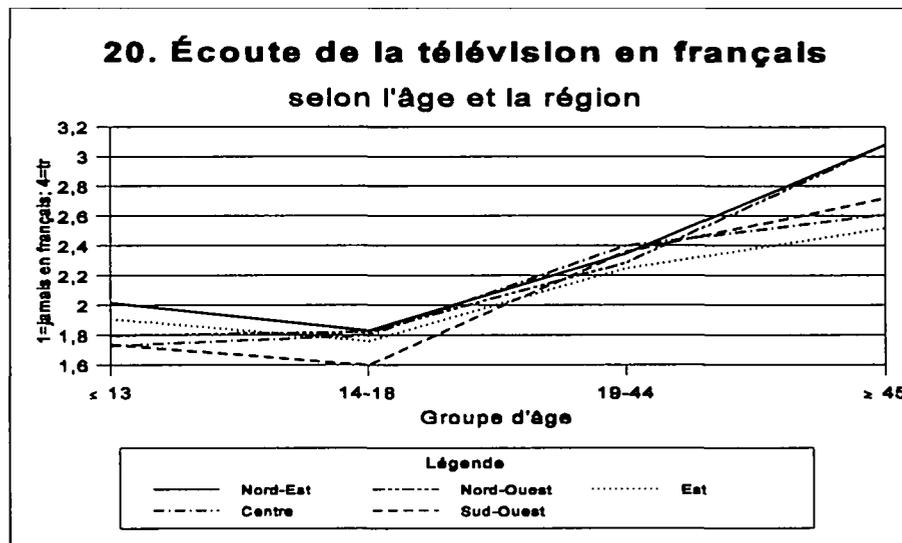
En Ontario français, on regarde la télévision de 12 à 16 heures par semaine

Le temps qu'on consacre à écouter la télévision *en général* n'est pas le même pour tous les groupes d'âge⁶¹ et il varie d'une région à l'autre⁶², mais on ne trouve pas d'effet d'interaction. // *est cependant partout relativement élevé*. Ce sont les personnes qui ont entre 19 et 44 ans qui la regardent le moins ($\bar{x} = 11,46$ h/s); et ce sont les plus vieux qui la regardent le plus ($\bar{x} = 16,83$ h/s)

Les gens du Nord-Ouest ($\bar{x} = 16,30$ h/s) sont ceux qui la préfèrent; viennent ensuite les gens du Sud-Ouest ($\bar{x} = 14,77$ h/s). Finalement, c'est dans le Centre ($\bar{x} = 11,89$ h/s) et dans l'Est ($\bar{x} = 12,65$ h/s) que la télévision est la moins prisee.

Les plus de 45 ans regardent plus la télévision en français

Le comportement à l'égard de la télévision *française* est fortement déterminé par l'âge⁶³. En comparaison des médias précédents, il est beaucoup moins affecté par la région⁶⁴. Les plus vieux sont plus enclins à regarder la télévision francophone que les plus jeunes, et les adolescents se détournent toujours du français.



On observe un faible effet d'interaction⁶⁵ qui s'explique surtout par le fait que les plus vieux du Nord-Est et du Nord-Ouest montrent une plus grande différence par rapport au groupe des 19-44 ans que les plus vieux des autres régions, en comparaison au même groupe.

Plus on a une occupation élevée, moins regarde la télévision

Le temps, *en général*, qu'on accorde au petit écran dépend de la profession qu'on exerce⁶⁶: les cols blancs inférieurs ($\bar{x} = 13,19$) aiment davantage la télévision que les cols blancs supérieurs ($\bar{x} = 10,69$), mais moins que les cols bleus ($\bar{x} = 15,60$). Le rapport région-occupation est constant⁶⁷.

Les cols bleus regardent plus la télévision en français

La langue des messages télévisuels est, elle aussi, influencée par l'occupation⁶⁸: les cols bleus ($\bar{x}=2,67$) s'exposent davantage *au français* que les cols blancs inférieurs ($\bar{x}=2,31$) qui, eux, le font moins que les cols blancs supérieurs ($\bar{x}=2,46$). Il n'y a pas d'interaction avec la région⁶⁹.

Dans le milieu scolaire, les élèves de l'élémentaire regardent plus la télévision

Dans la population étudiante, le niveau d'éducation affecte le temps d'exposition à la télévision⁷⁰ *en général*: ce temps augmente de la deuxième année à la septième année, de 10,24 heures/semaine à 19,76 heures, où il atteint un sommet; et il redescend ensuite pour atteindre une moyenne de 8,96 chez les universitaires. Les distributions combinées du niveau d'éducation et de la région s'entrecroisent⁷¹ mais sans faire état de déviation notable.

Les personnes qui sont aux études ne s'exposent pas à la télévision *française* indépendamment du niveau qu'elles ont atteint⁷²: les universitaires ($\bar{x}=2,33$) le font plus que tous les autres - bien qu'ils soient suivis de près des collégiens ($\bar{x}=2,15$); les élèves de dixième ($\bar{x}=1,72$) le font moins que tout le monde.

Hors milieu scolaire, plus on est instruit, moins on apprécie la télévision

En dehors du milieu scolaire, le niveau d'éducation détermine aussi la tendance à regarder la télévision⁷³ *en général*; le rapport est net: plus on est instruit, moins on apprécie la télévision. Les personnes qui n'ont pas terminé leur cours élémentaire s'adonnent en moyenne 20,69 heures/semaine à la télévision; celles qui ont fait des études universitaires ne consacrent au petit écran que 9,64 heures/semaine en moyenne. On ne relève pas d'effet d'interaction avec la région⁷⁴.

L'appréciation du *français* subit, là encore, l'influence du niveau d'éducation, même hors du système d'éducation⁷⁵: selon le mode aperçu plus haut, les plus instruits ($\bar{x}=2,56$) et les moins instruits, autant les gens qui n'ont pas terminé leurs études primaires ($\bar{x}=3,16$) que ceux qui n'ont terminé que leurs études primaires ($\bar{x}=3,35$), sont ceux qui se tournent le plus volontiers vers la télévision française. Et il n'y a pas d'interaction avec la région.

- **Les jeux électroniques**

Les plus jeunes et les plus vieux jouent davantage

Dans le cas des jeux électroniques, l'analyse de variance signale un effet d'âge⁷⁶ mais ne relève aucun effet de région⁷⁷ ni d'interaction⁷⁸. Ce sont les plus jeunes et les plus vieux qui préfèrent ce genre d'activité. On ne note pas de variation selon l'occupation⁷⁹.

Chez les étudiants, le niveau d'éducation intervient comme facteur de détermination⁸⁰: l'éducation semble, en effet, dissuader de s'adonner à cette activité; les jeunes de quatrième année estiment jouer en moyenne 5,45 heures par semaine alors que les universitaires disent ne le faire que 0,55 heures par semaine.

Chez les non-étudiants, les différences de moyenne en fonction du niveau d'éducation sont à peine visibles⁸¹: ce sont les personnes qui n'ont pas poursuivi d'études au delà du secondaire qui les apprécient le plus ($\bar{x}=1,38$ h/s); pour les autres niveaux, les moyennes se situent entre 0,66 heures par semaine (chez les gens qui n'ont pas terminé leur cours élémentaire) et 0,39 heures par semaine (chez les personnes qui ont fait des études collégiales). Il ne se dégage pas d'effet d'interaction.

- **L'ordinateur pour autre chose que jouer**

Les groupes de 19 à 44 ans l'utilisent plus

L'analyse de variance indique un effet d'âge⁸², un effet de région⁸³ mais ne signale pas d'effet d'interaction⁸⁴. Ce sont les adolescents qui consacrent le moins de temps à l'ordinateur. Les plus jeunes l'utilisent un peu plus souvent qu'eux mais beaucoup moins que les gens de 19 à 44 ans. Les comportements sont les mêmes dans toutes les régions pour les trois groupes d'âge; ils varient d'une région à l'autre chez les plus vieux, mais pas suffisamment pour révéler un effet d'interaction significatif. Dans l'Est et dans le Centre, c'est-à-dire dans les régions les plus urbanisées, les moyennes sont plus élevées qu'ailleurs.

Plus l'occupation et l'éducation sont élevées, plus on l'utilise

Le temps dont on fait usage d'un ordinateur pour autre chose que jouer est influencé, il va sans dire, par l'occupation⁸⁵: alors que les cols blancs supérieurs sont en moyenne 9,75 heures/semaine devant l'ordinateur, les cols bleus ne le sont que 2,02 heures/semaine. Le phénomène ne se dément pas d'une région à l'autre⁸⁶.

Le niveau d'éducation joue aussi⁸⁷, que cela soit en milieu scolaire ou non. Plus le niveau est élevé, plus l'étudiant recourt à l'informatique. On trouve en effet des moyennes qui vont de 1,86 heures/semaine, chez les élèves de deuxième année, à 10,60 heures chez les universitaires. Chez ces derniers, la moyenne est presque deux fois plus élevée que chez les collégiens (5,52 h/s).

On observe un phénomène semblable hors du milieu d'éducation: plus on est instruit, plus on utilise l'informatique⁸⁸. Mais les différences, bien qu'elles ne montrent pas de contradiction quand à leur direction, ne sont pas toujours de même grandeur: entre les personnes qui n'ont pas terminé leurs études secondaires ($\bar{x}=1,40$ h/s) et celles qui ont obtenu leur diplôme ($\bar{x}=8,18$ h/s), la différence est marquante. Si l'on compare cette moyenne à celles des individus qui ont fait des études collégiales (8,78) ou qui ont fait des études universitaires (9,74), les écarts sont nettement moins spectaculaires.

Interprétation des résultats

L'analyse approfondie des données d'enquête révèle quatre grands constats en ce qui a trait au rapport des francophones aux médias en milieu minoritaire et à entre ceux-ci.

Caractéristiques des destinataires et différences de rapport aux médias

En premier lieu, l'analyse rend évident le fait que les caractéristiques diverses des destinataires de messages influencent de façon très différente leur rapport aux divers médias.

On le voit bien avec l'âge. Pour l'imprimé, on ne trouve à peu près pas d'effet d'âge; pour la radio, on note que plus on vieillit, plus on tend à l'écouter; pour la musique enregistrée, on constate une nette préférence chez les adolescents; pour la télévision, on observe une plus grande prédilection chez les aînés; pour les jeux électroniques, on remarque un plus grand intérêt chez les plus jeunes et chez les plus vieux; pour les autres usages de l'informatique, on décèle une pratique moins coutumière chez les adolescents.

On le voit aussi avec l'éducation. Plus on est instruit, plus on lit. En milieu scolaire, les jeunes élèves écoutent beaucoup moins la radio que les autres; hors du milieu scolaire, les gens qui ont atteint le niveau secondaire mais qui n'ont pas fait d'études postsecondaires semblent être les plus grands auditeurs radiophoniques; à l'intérieur ou à l'extérieur du milieu scolaire, les moins instruits et les plus instruits sentent le moins d'appel pour la musique enregistrée.

Chez les personnes qui sont dans le système d'éducation, c'est en septième année qu'on regarde le plus la télévision; mais, au delà de ce seuil, plus on est instruit, moins on y consacre de temps, et ce, pareillement pour les personnes en dehors du système d'éducation.

Dans la population étudiante, plus on est instruit, moins on joue avec l'ordinateur, alors qu'ailleurs, dans le reste de la population, il y a très peu de variation quant à cette pratique; par contre, durant ou après son éducation, plus on est instruit, plus on fait usage de l'ordinateur à des fins non ludiques.

On le voit enfin pour l'occupation. Plus le niveau de cette occupation est élevé, plus on lit, moins on tend à écouter la radio ou la télévision et plus on travaille avec l'ordinateur. Cependant, il n'y a de différence selon la profession ni pour l'écoute de la musique enregistrée, ni pour le jeu avec l'ordinateur.

La mise en relation de ces différentes variables a démontré qu'il y a un rapport particulier aux médias selon certaines caractéristiques des destinataires.

Choix de la langue dans l'exposition aux médias chez les francophones minoritaires

En deuxième lieu, l'analyse confirme des conclusions antérieures quant au choix de la langue dans laquelle s'établit le rapport aux médias en milieu minoritaire. Et on observe, une fois de plus, ce phénomène récurrent: les adolescents sont les plus attirés par les messages anglais.

Globalement parlant, plus on est instruit, plus le niveau de la profession qu'on exerce est élevé, moins l'anglais se fait envahissant. Ainsi, en milieu minoritaire, l'assimilation aux diffusions des messages du dominant résulte moins de l'exposition en soi à ses messages, que de l'incapacité à traverser un seuil en deçà duquel le monde n'apparaît que comme négation du soi, et au delà duquel le monde peut apparaître dans sa diversité: une diversité qui impose en même temps la reconnaissance de l'autre et de soi.

Si, souvent, chez les moins instruits, on trouve une non-négation de soi qui s'exprime dans un rapport aux messages en français, c'est que le message dominant ne s'est pas révélé comme possibilité de la négation de soi. Il semble qu'il faille passer par l'instruction pour, dans un premier temps, devenir totalement vulnérable à l'aliénation du message anglais et pour, par la suite, dans un deuxième temps, à des niveaux supérieurs d'instruction, la dépasser dans l'affirmation de soi comme francophone.

Variations selon les régions et types de destinataires

En troisième lieu, l'analyse a démontré qu'au delà de l'inégalité d'accès de certaines régions à certains médias, c'est aussi en termes d'intérêt d'une population à s'exposer à divers types de messages qu'il faut comprendre l'effet différencié des médias; ce qui a aussi pour corollaire une certaine autonomie relative des médias les uns par rapport aux autres.

Il est vrai que le problème de la disponibilité des messages n'est pas le même ni pour tous les médias - la radio et la télévision sont plus accessibles, les journaux en français le sont moins - ni, comme on le sait en Ontario, pour toutes les régions. Pourtant, malgré cela, les régions ne présentent pas de réelles différences pour ce qui est de la lecture: on peut donc affirmer que le fait de lire ou même de lire en français n'a pas pour corollaire la simple disponibilité des messages, si l'on considère que le marché des publications est plus vaste dans des régions comme celles du Centre ou de l'Est qu'ailleurs, ou encore, si l'on se rappelle qu'il y a davantage d'imprimés en français dans l'Est que dans le Nord-Ouest, le Nord-Est ou le Sud-Ouest par exemple. Les gens qui répondent au profil du lecteur se trouvent donc du matériel à lire, et cela, même dans la langue minoritaire.

De même, il y a plus de stations de radio dans le Centre et dans le Sud-Ouest de l'Ontario que partout ailleurs; on ne constate pas pourtant une plus grande inclination là qu'ailleurs. Il en va pareillement pour les messages télévisuels.

Certes, le message doit être disponible pour qu'il soit appréhendé, mais il est des messages, ou des médias, qui n'interpellent pas et il faut se demander pourquoi. Si l'on écoute davantage la télévision dans le Nord-Ouest qu'ailleurs, ce n'est pas parce qu'il y a là davantage de messages télévisuels.

Ainsi, les effets des médias ne sont pas uniformes. Ils dépendent fortement des caractéristiques des destinataires des messages, non pas tant de l'aptitude des régions à fournir les messages, que des qualités dont une région dote ses destinataires de messages. Si donc on observe des variations selon les régions, c'est principalement à cause des types de personnes qui se développent en chacune d'elles à travers le système d'éducation et la structure occupationnelle notamment. C'est en grande partie pour cette raison que le rapport à chacun des médias conserve une relative autonomie.

La consommation de télévision un indice surfait?

Finalement, on ne peut affirmer qu'il y ait une forme de mutuelle exclusivité de certains médias, et notamment que plus on regarde la télévision, moins on sera enclin à la lecture. Le rapport à la télévision a souvent été, ces dernières années, institué comme indice universel d'une incapacité à s'exposer à d'autres types de médias, notamment à l'imprimé. Si, à la suite de bien d'autres recherches, nous avons pu, dans un premier temps, croire qu'il y avait effectivement un rapport indirectement proportionnel entre le temps consacré à la lecture et celui pris par la télévision (voir *Souvent en français*), une analyse approfondie soulève beaucoup d'interrogations à cet égard. Les résultats de la présente analyse démontrent, en effet, que ce rapport direct entre consommation de télévision et problème de littératie a peut-être été trop hâtivement établi, qu'il est peut-être un peu trop simpliste: la situation relève en fait d'un phénomène beaucoup plus complexe.

L'analphabétisme, dans cet esprit, est moins la conséquence du fait qu'on s'expose à des médias autres que les imprimés, comme la télévision, que la résultante de l'inaptitude du milieu à instruire. Il faut, pour que l'analphabétisme soit devenu un vrai problème social, c'est-à-dire prenne les proportions qu'on lui connaît dans la société nord-américaine - notamment dans la population francophone du Canada - qu'il soit possible de communiquer socialement en dehors de l'écrit ou en dehors d'un écrit qui suppose des compétences le moins élevées.

Il est possible que, sur le plan sociétal, c'est-à-dire par delà les rapports liés à l'activité individuelle, un média comme la télévision ait rendu possible une telle communication. Cela ne veut pas dire qu'avant la télévision tout le monde savait lire et écrire convenablement. Cela signifie qu'à cette époque, dans une société moderne, il était plus difficile de faire circuler de l'information, et du savoir, sur un plan sociétal sans l'écrit que cela ne l'est dans une société postmoderne. Mais cette influence du message télévisuel se manifeste effectivement au niveau sociétal; elle n'apparaît pas automatiquement dans le rapport des individus aux messages. C'est pourquoi le temps d'exposition aux médias n'est pas mutuellement exclusif. On ne pourra plus dire longtemps que plus on regarde la télévision, moins on lit. Il faudra reconnaître la complexité du phénomène en disant, par exemple que: plus on est instruit, moins on regarde la télévision et plus on lit.

C'est sur un plan sociétal que se réalise l'alphabétisation dans une société de communication de masse; ce n'est pas dans le rapport particulier d'un individu à la télévision ou à tout autre média.

- **Conclusion**

Dans les sociétés de communication de masse, le rapport général aux médias, quels qu'ils soient, s'établit moins en fonction de la disponibilité du canal ou du message que des caractéristiques sociales des destinataires ou plutôt de la manière dont une société produit ses destinataires en tant que collectifs.

Cela signifie qu'il ne suffit pas à un média qu'il soit facilement accessible pour que s'établisse avec lui un rapport ou qu'il soit difficile d'accès pour qu'on ne s'y expose pas. Cela signifie également que les messages envahissants, comme ceux provenant d'un groupe majoritaire, n'ont pas forcément pour effet d'aliéner le destinataire minoritaire.

Cela signifie encore que ce rapport consiste moins en une relation étroite entre un individu et un média particulier qu'en une relation globale entre un être social et l'ensemble des médias dont dispose une société de différentes façons, médias à travers lesquels évolue cet être. C'est ce qui confère aux médias, sur le plan social, une relative autonomie dans l'usage qu'on peut en faire.

Notes

1. Une autre version de cette section, au contenu abrégé, paraît dans la revue *Communication*. Nous tenons à remercier Pierre Bouchard et Nicole Mailloux pour leur collaboration.
2. Statistique Canada, *Classification type des professions*, 1981.
3. On avait, auparavant, procédé à des analyses dans lesquelles les occupations étaient traitées comme cardinales, cotées selon l'échelle de Blishen (Bernard R. Blishen, William K. Carroll et Catherine Moore, «The 1981 Socioeconomic Index for Occupations in Canada», 1987) : mais une telle échelle, trop étendue, ne parvenait pas à établir de distinctions significatives.
4. $F_{(3;2673)} = 166,56$; $p < 0,001$.
5. Pour la radio, l'analyse de variance est significative; pour la musique enregistrée, elle l'est également.
6. On a effectué une analyse de régression multiple à tâtonnement *stepwise* pour obtenir une vue d'ensemble de la situation. L'analyse a retenu trois variables qui sont, par ordre d'importance: le temps d'utilisation de l'ordinateur pour autre chose que des jeux, le temps de télévision, le temps à écouter de la musique enregistrée. Elle a rejeté le temps réservé aux jeux électroniques et le temps de radio. L'ensemble des variables retenues n'explique toutefois que 0,05 de la variance (Et l'équation de régression donne un $F=40,69$ et un $p < 0,001$).
7. Doit-on rappeler que la corrélation est l'analyse statistique qui permet de mesurer le niveau de relation entre deux éléments? Si la valeur de la corrélation est *faible*, cela ne veut pas dire qu'il faut nécessairement éliminer la statistique. Cela peut, justement, servir à montrer que les deux éléments sont très peu associés et donc fournir une information qui peut être extrêmement importante.
8. $p=0,24$.
9. Et $p < 0,001$.
10. $p=0,91$.
11. L'analyse de variance présente pour les habitudes de lecture, *en général*, un F faible et un niveau de signification à la limite: $F_{(3;2435)} = 2,87$; $p < 0,05$.
12. $F_{(12;2300)} = 2,94$; $p < 0,001$.
13. $F_{(3;2300)} = 3,37$; $p < 0,05$.
14. $F_{(4;2300)} = 6,32$; $p < 0,001$.
15. $F_{(3;2120)} = 19,93$; $p < 0,001$.
16. $F_{(12;2002)} = 3,33$; $p < 0,001$.
17. $F_{(4;2002)} = 11,96$; $p < 0,001$.

18. $F_{(3;2002)} = 27,98$; $p < 0,001$.
19. $F_{(4;1286)} = 2,20$; $p = 0,07$.
20. $F_{(6;1286)} = 7,29$; $p < 0,001$.
- 21- $F_{(18;1286)} = 2,99$; $p < 0,001$.
22. $F_{(6;1114)} = 19,84$; $p < 0,001$.
23. $F_{(18;1114)} = 4,80$; $p < 0,001$.
24. $F_{(5;803)} = 43,77$; $p < 0,001$.
25. $F_{(4;803)} = 7,01$; $p < 0,001$.
26. $F_{(20;803)} = 1,23$; $p = 0,219$.
27. $F_{(20;697)} = 0,93$; $p = 0,55$.
28. $F_{(2;693)} = 65,30$; $p < 0,001$.
29. $F_{(8;693)} = 1,25$; $p = 0,27$.
30. $F_{(2;596)} = 32,69$; $p < 0,001$.
31. L'effet d'interaction est nul: $F_{(8;596)} = 0,63$; $p = 0,75$.
32. Les moyennes vont de 7,40 heures par semaine chez les jeunes de 13 ans ou moins à 11,16 chez les personnes de 45 ans ou plus ($F_{(3;2913)} = 6,58$; $p < 0,001$).
33. $F_{(3;2743)} = 6,32$; $p < 0,001$.
34. $F_{(4;2743)} = 3,93$; $p < 0,01$.
35. $F_{(12;2743)} = 3,03$; $p < 0,001$.
36. $F_{(3;2913)} = 68,41$; $p < 0,001$.
37. Effet principal de l'âge: $F_{(3;2743)} = 73,42$; $p < 0,001$.
38. Effet principal de la région: $F_{(4;2743)} = 16,36$; $p < 0,001$.
39. Effet d'interaction âge-région: $F_{(12;2743)} = 2,31$; $p < 0,01$.
40. $F_{(2;854)} = 8,16$; $p < 0,001$.
41. $F_{(8;854)} = 1,50$; $p = 0,15$.
42. $F_{(2;822)} = 10,801$; $p < 0,01$.

43. $F_{(8:822)}=0,844$; $p=0,56$.
44. $F_{(6:1386)}=11,16$; $p<0,001$.
45. $F_{(18:1386)}=2,92$; $p<0,001$.
46. $F_{(6:1361)}=16,56$; $p<0,001$.
47. $F_{(18:1361)}=5,40$; $p<0,001$.
48. $F_{(3:2662)}=96,38$; $p<0,001$.
49. $F_{(2:2,662)}=1,49$; $p=0,20$.
50. $F_{(12:2662)}=3,17$; $p<0,001$.
- 51- $F_{(3:2593)}=130,13$; $p<0,001$.
52. $F_{(4:2593)}=12,65$; $p<0,001$.
53. $F_{(12:2593)}=4,04$; $p<0,001$.
54. $F_{(2:838)}=0,55$; $p=0,58$.
55. $F_{(8:838)}=1,56$; $p=0,13$.
56. $F_{(2:801)}=7,78$; $p<0,001$.
57. $F_{(6:1378)}=35,11$; $p<0,001$.
58. $F_{(18:1376)}=2,77$; $p<0,001$.
59. $F_{(5:982)}=13,84$; $p<0,001$.
60. $F_{(20:982)}=0,912$; $p=0,57$.
61. $F_{(3:2704)}=29,27$; $p<0,001$.
62. $F_{(4:2704)}=7,66$; $p<0,001$.
63. $F_{(3:2657)}=169,51$; $p<0,001$.
64. $F_{(4:2657)}=7,03$; $p<0,001$.
65. $F_{(12:2657)}=2,94$; $p<0,001$.
66. $F_{(2:856)}=17,40$; $p<0,001$.
67. $F_{(8:856)}=0,40$; $p=0,92$.

68. $F_{(2;832)}=8,03$; $p<0,001$.
69. $F_{(8;832)}=0,65$; $p=0,74$.
70. $F_{(6;1400)}=25,87$; $p<0,001$.
71. $F_{(18;1400)}=3,90$; $p<0,001$.
72. $F_{(6;1390)}=12,02$; $p<0,001$.
73. $F_{(5;1057)}=21,01$; $p<0,001$.
74. $F_{(20;1057)}=0,94$; $p=0,54$.
75. $F_{(5;1030)}=23,21$; $p<0,001$.
76. $F_{(3;2743)}=8,42$; $p<0,001$.
77. $F_{(4;2743)}=1,56$; $p=0,18$.
78. $F_{(12;2743)}=1,25$; $p=0,24$.
79. $F_{(2;834)}=1,27$; $p=0,28$.
80. $F_{(6;1348)}=15,16$; $p<0,001$.
81. $F_{(5;1024)}=2,37$; $p<0,05$.
82. $F_{(3;2743)}=15,76$; $p<0,001$.
83. $F_{(4;2743)} = 7,29$; $p<0,001$.
84. $F_{(12;2743)}=1,65$; $p=0,07$.
85. $F_{(2;840)} = 40,06$; $p<0,001$.
86. $F_{(8;840)}=1,64$; $p=0,11$.
87. $F_{(6;1390)}=45,57$; $p<0,001$.
88. $F_{(5;1030)} = 30,65$; $p<0,001$

Conclusion générale

Les multiples analyses qui ont été présentées dans ce rapport invitent à une réflexion poussée sur les relations qui existent entre la lecture, les médias, l'alphabétisme et les divers facteurs qui interviennent dans ces relations. La théorie des communications, comme nous l'avons souvent mentionné dans les pages précédentes, oblige à voir que le sort de toute culture, dans la postmodernité, est lié au rôle des moyens de communication de masse. C'est vrai aussi bien d'une culture puissante, riche de nombreux messages de masse, que d'une culture chétive, incapable de produire pour elle-même et pour le monde des messages diffusés par les masse-médias. La culture puissante est nécessairement transformée par l'histoire de ses propres masse-médias mais elle dispose des instruments nécessaires à sa reproduction. La culture chétive, elle, subit violemment les messages des autres cultures. Dans la postmodernité, par ailleurs, la part linguistique de la culture est d'une énorme importance; elle est un des atouts qui permettent d'accéder à d'autres producteurs de messages et de communiquer sa propre réalité à d'autres destinataires que soi-même. Et c'est ainsi que se consolident et se déploient les cultures contemporaines.

Condition minoritaire et médias: le rapport aux messages en français

La culture franco-ontarienne n'est pas en elle-même puissante, mais elle est loin d'être chétive. D'abord, les Franco-Ontariens disposent pour eux-mêmes de maints imprimés par où ils font exister leur culture. Ensuite, ils disposent de messages radiophoniques et télévisuels. Et puis ils ont leur musique enregistrée. Plus encore, dans la mesure où les Franco-Ontariens communiquent dans une langue qui est comprise par d'autres groupes et qui leur permet de comprendre les messages de ces autres groupes, il leur est encore plus facile de se développer comme culture postmoderne, car ils disposent potentiellement de tous les messages masse-médiatiques qui sont produits dans leur langue, ce par quoi ils peuvent renforcer la part linguistique de leur propre culture.

Or, dans la concurrence des messages masse-médiatisés, le français fait partie des langues puissantes. Le problème, c'est que la diffusion de ces messages procède de la logique de la concurrence par plusieurs aspects et que, dans ce marché compétitif, l'anglais s'avère l'intervenant le plus important. Dans une situation où le français est la langue minoritaire et, l'anglais, la langue majoritaire, les messages anglophones bénéficient d'un avantage supplémentaire qui rend plus difficile encore la circulation des autres messages, ce qui fragilise la culture minoritaire. C'est le cas franco-ontarien. Cette logique, toutefois, n'est pas absolue; et nos analyses le démontrent à l'évidence. Bien que le statut de la langue anglaise soit élevé, bien que les messages anglophones circulent avec la plus grande aisance, les messages francophones trouvent néanmoins, comme on l'a vu, des destinataires; tout ne répond donc pas qu'à la logique de la concurrence. Car on trouve, pour le rapport à la langue des médias, la même logique que pour le rapport aux médias en eux-mêmes.

En effet, si les médias sont globalement incontournables, leur relation aux populations n'est pas indistincte. Les âges, les niveaux d'éducation, les occupations sont tous des facteurs qui déterminent l'exposition aux médias, des facteurs de la relation entre un média spécifique et ses destinataires.

Il en va de même pour la langue d'exposition. Certes, il est plus probable de s'exposer au message anglophone là où il circule plus facilement, mais il ne lui suffit pas de circuler facilement pour emporter tout destinataire. Tout francophone de l'Ontario a facilement accès aux messages anglophones et ces messages circulent plus couramment que les messages francophones, mais tout francophone ne s'expose pas pareillement aux messages anglophones. C'est ce qu'ont démontré certaines des analyses présentées ici: l'exposition aux messages masse-médiatisés n'est pas simplement affaire de probabilité; elle n'est pas que réaction passive; elle est aussi activité; et cette activité dépend, en bonne part, des caractéristiques socioculturelles des destinataires.

Aussi, à la logique de la concurrence, compte tenu du statut du français dans la concurrence des messages masse-médiatisés, il faut ajouter celle des attentes des destinataires; et, en Ontario français, d'une façon générale, un destinataire un tant soit peu instruit s'expose au français, même s'il s'expose aussi à l'anglais. Dans la concurrence des messages, le diffuseur le plus fort n'aliène pas nécessairement tout destinataire.

Ce phénomène par où le francophone appelle des messages dans sa langue - nonobstant sa capacité de comprendre les messages dans l'autre langue - ne s'explique pas par simple relation aux aspirations des individus. On a bel et bien affaire à une réalité sociale. Il ne suffirait pas à toute personne d'être instruite pour solliciter des messages dans sa propre culture sur le marché postmoderne de la culture. Ces messages ne peuvent être disponibles que s'ils sont *diffusables*, c'est-à-dire que s'ils disposent d'un destinataire de masse à l'intérieur duquel ils peuvent être échangés. Il faut donc, en Ontario français, qu'il y ait un ensemble de destinataires Franco-Ontariens. Il faut aussi que les caractéristiques du message soient *valorisables*, ce qui est difficile, internationalement, pour les messages des cultures les moins fortes. Il faut encore que l'ensemble de destinataires possède socialement les qualités qui font solliciter les messages francophones. Car le français, en Ontario, même parmi les francophones, n'est valorisé que moyennant une instruction d'un certain niveau, faute de quoi il est lieu de dénigrement naïf, comme on le voit chez les adolescents.

Le rapport à la télévision

Cette étude a permis de tirer des conclusions sur le rapport qu'entretient une population minoritaire à ses médias; elle a aussi permis de faire certaines observations sur les rapports des médias entre eux dans un cadre démolinguistique donné. Elle a permis de constater une surprenante autonomie des médias les uns par rapport aux autres. Même s'il est des cas où les individus regardent tellement la télévision qu'ils ne lisent pas, on ne peut, au niveau de la société franco-ontarienne, voir là un phénomène généralisé.

Les rapports des destinataires aux médias répondent à des logiques complexes, liées à l'intrication de leurs caractéristiques sociales particulières. De sorte qu'on peut regarder beaucoup la télévision et beaucoup lire, même si les gens instruits tendent moins à regarder la télévision et plus à lire; de sorte aussi qu'on peut beaucoup écouter de la musique et beaucoup lire.

La littératie en Ontario français

L'analphabétisme franco-ontarien est un problème grave. Mais il s'agit tout autant d'un problème canadien-français qui - il importe de le souligner - est loin d'exclure le Québec. Cela ne l'excuse en rien, mais cela le relativise, surtout quand on constate que, non seulement les Franco-Ontariens n'ont pas des scores de compétence inférieurs à ceux des autres Canadiens français, mais que, en plus, ils témoignent souvent d'une plus grande inclination à lire et à écrire qu'eux. On trouvera bien évidemment des causes historiques au phénomène de l'analphabétisme franco-ontarien. Comment pourrait-il en être autrement! On y trouvera aussi des explications sociologiques à l'échelle du Canada, voire de la postmodernité. Mais ces explications ne sauraient en aucun cas empêcher que soit porté un regard critique de la société franco-ontarienne sur elle-même et sur son système d'éducation. Certes, les Canadiens français, partout, ont produit leurs analphabètes en trop grand nombre et produisent encore des élèves qui ne peuvent rivaliser avec ceux qui sont produits ailleurs dans le monde.

Mais l'Ontario français ne s'est pas donné les moyens de contourner cette terrible tendance. C'est devant cette situation que la société franco-ontarienne se trouve maintenant. Et la solution pour y échapper ne peut lui venir, à prime abord, que d'elle-même: il lui faut travailler activement à son élaboration.

S'il doit y avoir collaboration entre les différentes populations qui sont touchées par le phénomène d'analphabétisme, elle sera d'autant plus efficace pour l'Ontario français qu'elle donnera lieu à un aménagement dans le cadre d'un projet *réellement* franco-ontarien. La solution, pour les Franco-Ontariens, ne consiste pas à être moins mauvais que les autres, mais bien plutôt à être les meilleurs possible: il s'agit donc de trouver des moyens originaux, si rigoureux soient-ils, qui permettront d'atteindre un tel objectif, compte tenu de l'histoire et de l'environnement sociolinguistique particuliers de l'Ontario français. Ce n'est pas parce que les Franco-Ontariens ne sont pas les seuls à être faibles qu'ils ne peuvent pas eux-mêmes veiller, compte tenu de leur position sociologique particulière dans cet ensemble francophone, à faire en sorte que leurs diplômés de demain soient parmi les meilleurs du monde.

Implications du rapport

Bien qu'il ne nous appartienne pas d'établir des recommandations directement aux niveaux décisionnels impliqués dans la résolution du problème de l'analphabétisme en Ontario français, les résultats des analyses présentées ici comportent certaines implications que l'on peut difficilement contourner. Certaines de ces implications sont précises: elles concernent, notamment, les centres d'alphabétisation; d'autres sont plus globales: elles renvoient à des idéaux de société. Nous en présentons le cadre général afin que les personnes ou les organismes puissent les formaliser en recommandations et les acheminer aux instances concernées. Elles se greffent autour de quatre idées:

- mieux cibler la population analphabète et valoriser les compétences acquises;
- valoriser la rigueur dans l'éducation et l'instruction en français;
- transformer l'image sociohistorique des Franco-Ontariens;
- transformer les habitudes d'exposition aux médias: faire de l'alternance linguistique un modèle d'«action positive».

• En ce qui concerne les centres d'alphabétisation

Mieux définir la population-cible

Lorsqu'on analyse l'ensemble de la population analphabète de l'Ontario français, on se rend compte que l'on fait face à trois sous-populations différentes qui répondent à des besoins différents:

- les plus vieux dont l'alphabétisation favoriserait l'autonomie et faciliterait l'existence;
- les personnes qui sont en âge de travailler et dont l'alphabétisation favoriserait soit une embauche qui mettrait fin au chômage, soit une promotion grâce à laquelle serait fait un meilleur usage des aptitudes;
- les plus jeunes dont l'alphabétisation devrait pallier les lacunes d'un système d'éducation.

Dans les deux premières populations, on compte plusieurs personnes qui ont dû se retirer trop tôt du système d'éducation, soit parce qu'elles y ont été forcées par les contraintes de la vie, soit parce qu'elles ont été interpellées par un travail qui ne demandait que peu de qualifications ou encore parce qu'elles n'ont pu s'instruire dans leur langue.

Dans le second, encore, mais surtout dans le troisième groupe, on trouve des personnes qui sont allées à l'école sans apprendre et d'autres qui se sont retirées de l'école désenchantées par leur société ou par leur instruction, c'est-à-dire qui s'inscrivent dans l'important mouvement de décrochage scolaire que connaît la société canadienne.

Bien entendu, l'objectif des centres d'alphabétisation ne peut être de se substituer à l'école; il doit être de corriger les injustices d'une société qui font que toutes les personnes n'ont pas acquis les compétences nécessaires à assurer leur autonomie et leur développement. Par conséquent, il importe que les centres d'alphabétisation disposent de toutes les ressources nécessaires pour repérer les personnes analphabètes, les encourager à s'inscrire dans les centres et leur fournir avec efficacité la formation à laquelle elles ont droit.

Dans le cas des plus vieux, la tâche des centres d'alphabétisation doit être de dispenser un enseignement qui fera en sorte que l'apprenant acquière un niveau de littératie qui lui permettra de connaître une certaine autonomie dans un environnement d'informations. Dans le cas des personnes qui sont en âge de travailler, la tâche des centres d'alphabétisation doit être de dispenser un enseignement qui fera en sorte que l'apprenant acquière un niveau de littératie qui, ou bien lui permettra de mieux disposer des informations qui circulent dans son milieu de travail, ou bien lui permettra de se réinsérer dans le système d'éducation pour y suivre une formation particulière. Dans le cas des plus jeunes, la tâche des centres d'alphabétisation est de dispenser un enseignement qui fera en sorte que l'apprenant puisse réintégrer le système d'éducation. Ces tâches semblent d'autant plus réalisables que les données montrent bien que les centres d'alphabétisation favorisent chez les apprenants une ouverture au monde de l'écrit.

Aussi, il est important que des ressources (en argent, en personnel et en matériel) soient orientées en fonction des besoins particuliers de chaque public cible. Nous pensons que le Centre FORA pourrait faire des demandes spécifiques en ce sens tant au ministère de l'Éducation et de la Formation, aux services sociaux, qu'à l'Office des affaires francophones.

Nous savons tous que la question du financement est une des pierres d'achoppement des Centres Alpha, en Ontario français, que les centres ne disposent pas de suffisamment de personnel, ni de matériel pédagogique pour adulte (ordinateurs à jour, logiciels en français) adapté à la réalité francophone. Mais en ciblant plus précisément et stratégiquement les besoins, on peut penser que les ministères concernés auraient une écoute plus attentive.

Faire reconnaître la spécificité de l'analphabétisme francophone

Quand on la compare aux autres populations canadiennes françaises, la population franco-ontarienne ne manifeste ni une compétence inférieure en ce qui a trait à la littératie, ni une moins grande inclination à la lecture. Comme toutes les populations francophones, par contre, elle s'avère, sur ces deux plans, moins favorisée que la population canadienne anglaise; en outre, comme elles encore, sur le plan international, elle présente de faibles résultats. Les Franco-Ontariens doivent en arriver à surmonter les obstacles qui sont liés à toute l'histoire du peuple français, tant au Canada que dans leur province propre.

Une des façons de le faire pourrait être de transformer le conditionnement historique à cet égard en lançant une grande campagne médiatique de sensibilisation au français et à l'alphabétisme, pour les francophones. Cette campagne construirait son contenu autour de trois idées principales:

- la reconnaissance de l'impact de l'histoire, tout en insistant sur le fait que ce n'est pas parce que, historiquement, les francophones ont été moins instruits qu'ils doivent le rester (exemple: «on est français, on peut le faire»);
- la valorisation du français comme moyen de réussite dans la vie (exemple: «c'est en français que ça se passe»);
- l'importance de la littératie dans le monde actuel (exemple: «mes compétences, je les utilise»; ou «être intelligent, c'est se décider à apprendre»).

Une telle campagne de sensibilisation devrait être le fruit de la collaboration des organismes gouvernementaux et devrait être diffusée à la télévision, à la radio, sous forme de «feuille volante» distribuée dans tous les foyers présumés francophones, etc. De plus - et même si l'on ne touche pas par cette voie tous les francophones de l'Ontario - on pourrait encore une fois demander l'assistance des écoles françaises, élémentaires et secondaires, pour joindre les parents, grands-parents, amis de la famille, etc. On a en effet vu que les parents actuels (entre 30 et 45 ans) s'expriment souvent en anglais entre eux. Une telle campagne devrait aussi procéder en plusieurs étapes, c'est-à-dire ne pas être l'affaire d'une seule fois, mais être reprise périodiquement (tous les six mois pendant trois ans, par exemple) puisque l'influence des messages va de pair avec la fréquence de leur diffusion.

De cette manière on arriverait non seulement à attirer l'attention sur l'importance de s'alphabétiser mais on recruterait probablement des analphabètes qui ne se déclarent pas comme tels.

Insister sur la régionalisation

Bien que la logique économique veuille que l'on centralise les forces et les ressources dans un territoire donné pour éviter le coût des structures multiples, il semble évident que, tout au moins en ce qui concerne les francophones, les réalités ne sont pas les mêmes d'un bout à l'autre de la province. Il faut tenir à la régionalisation, tant pour la formation des intervenants que pour l'attribution des enveloppes budgétaires. Il faut donc faire valoir auprès des organismes concernés les différences régionales: la question des plus grandes distances et du plus grand isolement des personnes analphabètes dans le Nord-Ouest et le Nord-Est; la question du plus grand impact des médias en anglais, dans le Centre et le Sud-Ouest. Encourager les activités d'alphabétisation de base ne peut se faire sans soutien financier de la part du gouvernement de l'Ontario.

- **En ce qui concerne le système d'éducation**

Une valorisation de la rigueur

La solution à l'analphabétisme et à la faible littératie, en Ontario français, n'appartient pas qu'au système d'éducation, mais elle passe nécessairement par lui; c'est-à-dire qu'elle passe par un système d'éducation qui, tout en cherchant à instruire le plus grand nombre, ne sacrifie jamais à la formation des élèves. Il faut en effet cesser de confondre éducation accessible et manque de rigueur ou vision de l'excellence. La rigueur dans la formation et l'apprentissage des élèves doit devenir un des maîtres mots de l'avenir. On l'a vu, les Anglo-Ontariens font partie des groupes les plus performants au Canada. Les Franco-Ontariens doivent rivaliser quotidiennement avec eux. Pourtant les Franco-Ontariens ont l'atout de leur francité. Il faut que l'alternance linguistique ne constitue plus un élément d'appauvrissement des compétences en littératie et en langue française mais devienne vraiment la manifestation d'un bilinguisme additif.

Aussi, la solution à l'amélioration de l'alphabétisme en Ontario français passe également par la conscientisation de la population. Autrement dit, toute politique qui veillerait à amender le système d'éducation devrait aussi intervenir au niveau de la population générale.

La société franco-ontarienne appartient maintenant à une société postmoderne et elle est dotée d'un système d'éducation théoriquement adapté; il lui faut tout mettre en œuvre pour que les jeunes qu'elle instruit aujourd'hui comptent, demain, parmi les personnes les plus compétentes de la planète. C'est à l'école que revient la tâche d'élever les Franco-Ontariens au niveau des populations les mieux instruites et c'est à la collectivité franco-ontarienne que revient la mission de veiller à ce que l'école s'acquitte de ses devoirs.

L'assimilation: cibler les jeunes du secondaire

La sous instruction est l'un des plus graves problèmes de la collectivité franco-ontarienne, car elle favorise l'assimilation. Bien que, comme on l'a vu, on ne peut pas faire équivaloir le niveau des compétences des individus à leur niveau de scolarité, l'abandon scolaire, par contre, mène directement à l'analphabétisme. La collectivité franco-ontarienne doit tout mettre en œuvre pour inciter les jeunes à s'instruire, en les informant sur la réalité du monde du travail contemporain et sur les caractéristiques de la société à l'intérieur de laquelle ils vivent. Il en va de son devenir autant que de celui de ses membres.

Et comme c'est chez les adolescents que se manifeste la plus grande inclination vers l'anglais, et puisque ce sont principalement les jeunes garçons au milieu du cours secondaire qui tendent à se désintéresser de l'enseignement aussi bien que du français, c'est vers eux que doivent être axées les énergies qui contribueront à les informer sur la réalité du monde contemporain et sur l'importance de l'éducation. Car on sait que, avec l'instruction, la personne est mieux à même de travailler et le Franco-Ontarien plus en mesure de saisir l'importance de sa culture pour lui-même et dans le monde.

Les Franco-Ontariens ont moins à craindre l'exposition aux médias anglophones que la sous-instruction, notamment en ce qui a trait aux messages imprimés. Car la personne instruite ne s'expose pas à l'anglais au détriment du français.

L'alphabétisme comme processus

Aussi utopique que cela puisse paraître, la valorisation, non seulement de l'éducation en français mais aussi du français comme tel, ne pourra se redévelopper si la collectivité franco-ontarienne elle-même ne réussit pas à créer des milieux de vie en français en dehors de l'école. Dans les loisirs et les sports, par exemple. D'une part, on sait que les activités sportives, en Ontario, se font beaucoup en anglais. D'autre part, certaines des données de l'EIAA (non présentées dans ce rapport) ont montré que les personnes des niveaux 4 et 5 sont moins impliquées dans leur communauté que celles des niveaux 1 et 2. Si l'on veut donner des modèles de réussite de francophones aux jeunes, il faudrait que toutes les catégories de population s'impliquent dans l'existence de milieux de vie en français.

Mais il n'y a pas que les jeunes qui ont à pratiquer leur compétence en français régulièrement. L'utilisation des capacités acquises en français est une nécessité pour tout adulte pour que ces capacités continuent à se développer, dans un monde largement anglophone. Il y aurait lieu de voir à faire une plus large place aux programmes d'éducation permanente, afin qu'il y ait une plus grande accessibilité pour toute catégorie de la population qui voudrait améliorer ses compétences.

Il faut voir le rapport à la littératie, et surtout au français, comme un processus. Et cela, l'école ne peut le donner. Il appartient à la communauté franco-ontarienne elle-même de maintenir des réseaux, des environnements propices en français.

- **En ce qui concerne les médias**

La nécessité de l'exposition à plusieurs médias

L'influence des médias électroniques sur la lecture n'est pas directe. On ne peut plus dire, par exemple, que plus on regarde la télévision, moins on lit. Ce n'est pas si simple. Les moyens de communication de masse, dans leur ensemble, ont transformé la configuration de la société et le rapport des populations à l'information. Mais il s'agit d'un phénomène général, sociétal. À l'intérieur de ce phénomène, on trouve une certaine autonomie des médias entre eux et une très grande variation des comportements individuels. Une personne peut très bien beaucoup lire et beaucoup regarder la télévision. Mais elle peut aussi beaucoup regarder la télévision et ne lire à peu près jamais. Dans une société postmoderne, se couper de la télévision, ce peut être se couper également de plusieurs symboles qui définissent sa propre société. Il importe donc d'encourager, non pas le délaissement de la télévision, mais l'exposition à plusieurs médias.

Les médias francophones

Dans la société franco-ontarienne, l'exposition aux médias francophones dépend fortement du niveau d'éducation, quelle que soit la région, les analyses l'ont démontré. Même dans les milieux les moins bien desservis en imprimés francophones, on trouve une exposition significative aux médias francophones pour peu que la personne soit instruite. Bien entendu, là où il n'y a pas de quotidien en français, il n'y a pas d'exposition à un quotidien français - sinon exceptionnellement. Il y a néanmoins une exposition à d'autres imprimés en français. Le francophone instruit réclame des médias en français. Ainsi, dans la mesure où les Franco-Ontariens seront instruits, on peut s'attendre à ce qu'ils aménagent leur environnement de telle manière qu'il leur fournisse les médias auxquels ils aiment être exposés.

Mais il ne suffit pas d'attendre que le niveau d'instruction global augmente dans la population franco-ontarienne pour que l'exposition aux médias en français advienne. C'est une roue qui tourne et qui fonctionne en dynamique. Il faut, dans un premier temps - et particulièrement en ce qui a trait aux personnes dont le niveau de littératie est plus faible - voir à transformer le préjugé selon lequel *lire, c'est «plus facile en anglais»*.

Et c'est précisément à travers les centres d'alphabétisation et l'école que l'on peut transformer cette idée fausse qui est largement entretenue dans la population francophone de l'Ontario.

De la même manière, il ne faut pas croire que l'exposition aux médias en anglais cessera, d'autant qu'elle n'est pas souhaitable. Ce qu'il faut, c'est, tout en conservant certaines des habitudes actuelles, augmenter progressivement l'exposition aux médias en français.

Cela reste notre conviction: le devenir de la francophonie, en Ontario, transite par l'éducation, par la croyance de la collectivité franco-ontarienne en elle-même, par le développement de l'aptitude à lire chez ses membres, et surtout par l'acquisition des symboliques qui rendent le français nécessaire où qu'on soit.

Bibliographie

- ADAMS, Dennis M. et HAMN, Mary E., *Electronic Learning: Issues and Teaching Ideas for Educational Computing, Television, and Visual Literacy*, Springfield (IL), Charles C. Thomas, 1987.
- ADAMS, Dennis M. et HAMN, Mary E., *Media and Literacy: Learning in an Electronic Age: Issues, Ideas and Teaching Strategies*, Springfield (IL), Charles C. Thomas, 1989.
- Alphabétisation (L') et les jeunes*, Toronto (Ontario), Ministère de l'Éducation, 1991.
- BEEBE, Mona, *Characteristic Reading Problems of Adult Illiterates*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national à l'alphabétisation, 1992.
- BENTON, Lauren et NOYELLE, Thierry, *Adult Illiteracy and Economic Performance*, Paris/Washington, OECD Publications and Information Center, 1992.
- BLISHEN, Bernard R., CARROLL, William K. et MOORE, Catherine, «The 1981 Socioeconomic Index for Occupations in Canada», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 24, n° 4, 1987, p. 465-488.
- BRETON, Philippe et PROULX, Serge, *L'explosion de la communication: la naissance d'une nouvelle idéologie*, Paris/Montréal, La Découverte/Boréal, 1989.
- CASHMORE, Ellis,... *And there was television*, London and New York, Routledge, 1994.
- CASIMIR-MANLEY, Michael E. et LUKE, Carmen (ed.), *Children and Television: A Challenge for Education*, New York (NY), Praeger, 1987.
- COMEAU, Yvan, *Sensibilisation du milieu et recrutement des participants*, (Alpha communautaire chez les Franco-Ontariens, 2. Toronto: Ministère de la Formation professionnelle, 1989.
- CROMPTON, Susan, «La lecture, activité de détente», *Tendances sociales canadiennes*, n° 46, automne 1997, p. 22-26.
- ENTREMONT, Carmelle (d'), *Le premier pas vers: l'alphabétisation, l'éducation de base et le rattrapage scolaire dans le milieu acadien en Nouvelle-Ecosse*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national à l'alphabétisation, 1990.
- GARDE, Roger (de la) et PARE, Denise, «Les médias de communication et le développement des communautés francophones», in Fernand Harvey (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 83-131.
- GAUTHIER-FROHLICK, Denise, *Conscience de l'analphabète francophone: analyse qualitative*, thèse de M.A. sociologie, Université Laurentienne, 1997, non publiée.
- GLENN, Norval D., «Television Watching, Newspaper Reading, and Cohort Differences in Verbal Ability», *Sociology of Education*, vol. 67, n° 3, July 1994, p. 216-230.
- HARVEY, Fernand (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.
- HAUTECOEUR, Jean-Paul, *Alpha 92. Recherches en alphabétisation. Stratégies d'alphabétisation dans le mouvement associatif*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national à l'alphabétisation, 1992.
- HESS, Mélanie, *L'enfance, l'école et la pauvreté*, Ottawa (Ontario), Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, 1989.
- INNIS, Harold, *Empire and Communication*, Oxford, Clarendon Press, 1950.
- INNIS, Harold, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.
- JONES, Stan, *Capables de lire, mais pas très bien. Les lecteurs de niveau 3. Un rapport de l'enquête sur les capacités de lecture et d'écriture utilisées quotidiennement*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national à l'alphabétisation, 1993.
- JONES, Stan, *Enquête sur l'alphabétisation des adultes en Ontario*, Toronto (Ontario), Ministère de l'Éducation et de la Formation, 1992.
- LAFLAMME, Simon, «Le marché du travail dans l'esprit des adolescents», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 27, n° 2, mai 1990, p. 220-240.
- LAFLAMME, Simon, «Les médias en milieu minoritaire: les rapports entre l'économie et la culture», in Fernand Harvey (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 25-35.

- LAFLAMME, Simon et DENNIE, Donald, *L'ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du Nord-Est de l'Ontario*, Sudbury, Prise de Parole/Institut franco-ontarien, Collection universitaire, Série Études, 1990.
- LAFLAMME, Simon et BERNIER, Christiane, *Souvent en français — Rapport de l'enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario*, Sudbury, Centre FORA, 1996.
- Learning — That's Life! Conference Report and Recommendations. A National Conference on Literacy and Older Canadians*, Ottawa (Ontario), Secretary of State, National Literacy Secretariat, Ontario Department of Education, 1990.
- LEE, Valerie E. et CRONINGER, Robert G., «The Relative Importance of Home and School in the Development of Literacy Skills for Middle-Grade Students», *American Journal of Education*, vol. 102, n° 3, May 1994, p. 286-329.
- McLUHAN, Marshall, *The Gutenberg Galaxy*, Toronto, Toronto University Press, 1962.
- McLUHAN, Marshall, *Understanding Media*, London, Routledge and Kegan Paul, 1964.
- MONTIGNY, G. et al, *Adult Literacy in Canada: Results of a National Study*, Ottawa (Ontario), Statistics Canada, 1991.
- NEUMAN, Susan B., *Literacy in the Television Age: The myth of the TV Effect*, Norwood (NJ), Ablex Publishing, 1991.
- OUELLETTE, Bruno, *L'analphabétisme chez les Franco-Albertains*, Edmonton, Université de l'Alberta, 1990.
- PACOM, Diane et THIBAUT, André, «L'analphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, printemps 1994, p. 117-131.
- PLOTNIKOV, Sergej-N., *Reading Culture and Media Ecology*, Moscow, 1994.
- Projet alphabétisation et santé. Première étape. Rendre le milieu plus sain et sans danger pour les personnes qui ne savent pas lire*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national à l'alphabétisation, 1989.
- Recommandations (Les) du Groupe de travail sur l'alphabétisation*, Winnipeg (Manitoba), Manitoba Literacy Office, 1989.
- Statistique Canada, *Classification type des professions*, Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services, catalogue 12-565F, février 1981.
- Statistique Canada et OCDE, *Littératie, Économie et Société. Résultats de la première enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*. Organisation de Coopération et de Développement Économiques (OCDE), Paris, et Ministère de l'Industrie, Canada, 1995.
- WAGNER, Serge, «L'alphabétisation et la refrancisation», *Éducation et francophonie*, vol. 20, n° 2, août 1992, p. 30-33.
- WAGNER, Serge et GRENIER, Pierre, *Alphabétisme de minorité et alphabétisme d'affirmation nationale. A propos de l'Ontario français*, vol. I, Synthèse théorique et historique, Toronto, ministère de l'Éducation, 1991.
- WATSON, Wendy et BATE, Barbara, *Partnerships in Literacy: A Guide for Community Organization and Program Development*, Ottawa (Ontario), National Literacy Secretariat, 1991.